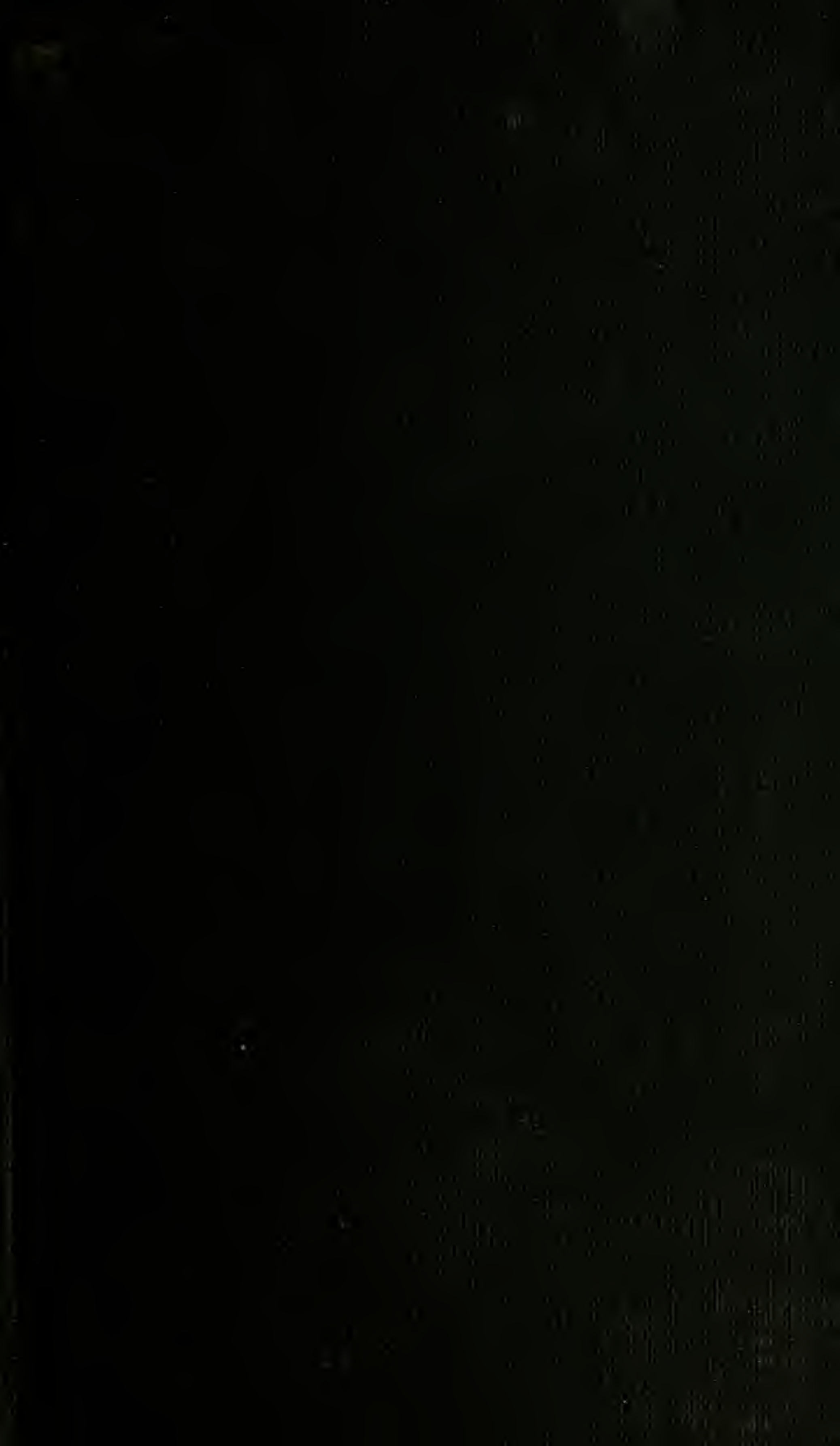


B. DES PERIERS

NOUVELLES RÉCRÉATIONS

ET JOYEUX DEVIS



NOUVELLES RÉCRÉATIONS

ET JOYEUX DEVIS

DE

B. DES PERIERS

SUIVIS DU *CYMBALUM MUNDI*

RÉIMPRIMÉS PAR LES SOINS DE D. JOUAUST

Avec une Notice, des Notes et un Glossaire

PAR LOUIS LACOUR

TOME SECOND



PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

—

M DCCC LXXIV



LES NOUVELLES RECREATIONS ET JOYEUX DEVIS

NOUVELLE LXI

De la sentence que donna le prevost de Bretaigne, lequel fit pendre Jehan Trubert et son fils.

Au pays de Bretaigne y eut un homme, entre aultres, qui ne valloit gueres, nommé Jehan Trubert, lequel avoit faict plusieurs larrecins, pour lesquelz il avoit esté reprins assez de fois, et en avoit esté à l'une fois frotté, et l'aultre estrillé, qui estoit assez pour s'en souvenir. Toutesfois, il y estoit si affriandé

qu'il ne s'en pouvoit chastier; et mêmes il commençoit à apprendre le train à un filz qu'il avoit, de l'age de quinze à seize ans, et le menoit avecques luy en ses factions.

Advint un jour que luy et son fils desroberent une jument à un riche paysant, lequel se doubta incontinent que ce avoit esté Jehan Trubert; dont il ne faillit à faire telle poursuite qu'il se trouva par bons tesmoings que Jehan Trubert avoit mené vendre ceste jument à un marché qui avoit esté le mercredy de devant à cinq ou à six lieues de là. Jehan Trubert et son filz furent mis entre les mains du prevost des mareschaux, lequel Jehan Trubert ne tarda gueres que son procés ne luy fust faict et son dicton signifié, qui portoit entre aultres ces motz : *Jehan Trubert, pour avoir prins, robé un grand jument, seroit pendu et estranglé, le petit ovecques luy*. Et là dessus fit livrer Jehan Trubert et son filz à l'executeur de haulte justice, auquel il bailla son greffier, qui n'estoit pas des plus scientifiques du monde.

Quant ce fut à faire l'execution, le bourreau pendit le pere hault et court, et puis il demanda au greffier que c'est qu'il falloit faire de ce jeune gars. Le greffier va lire la sentence, et, aprés avoir bien examiné ces mots : *le petit ovecques*, jà dict au bourreau qu'il fist son office, ce qu'il

fit, et pendit ce povre petit tout pendu et l'estrangla, qui estoit bien pis.

L'execution ainsi faicte, le greffier s'en retourna au prevost, lequel luy va dire : « Et puis Jehan Trubert? — Jehan Trubert, ce dit le greffier, seroit pendu. — Et le petit? dit le prevost. — Par Dieu! et le petit, dit le greffier. — Comment, tous les diables! dit le prevost, seroit pendu le petit? — Par Dieu! ouy, le petit, disoit le greffier. — Comment! dit le prevost, j'avois pas dict cela. »

Et là dessus debattirent long temps le prevost et le greffier, disant le greffier que la sentence portoit que le petit seroit pendu, et le prevost au contraire, lequel, aprés longs debatz, va dire : « Lisez la sentence. Par Dieu! j'aurois pas entendu le petit que seroit pendu. » Le greffier luy va lire ceste sentence, et ces motz substantielz : *Jehan Trubert, pour avoir prins, robé un grand jument, seroit pendu et estranglé, le petit ovecques luy*. Par lesquelz motz : *ovecques luy,* le prevost vouloit dire que Jehan Trubert seroit pendu et que son filz seroit present pour veoir faire l'execution, affin de se chastier de faire mal par l'exemple de son pere. Ce prevost vouloit applicquer ces motz; mais il estoit bien tard pour le povre petit, et le greffier, d'un autre costé, se

deffendoit, disant que ces motz : *ovecques luy*, signifioyent que le petit debvoit estre pendu avec son pere.

A la fin, le prevost ne sceut que dire, sinon que son greffier avoit raison, ou cause de l'avoir, et dit seulement : « *Pien le petit, pien, seroit pendu.* Par Dieu ! dit il, seroit une belle deffaicte, que d'un jeune loup ! » Voylà toute la recompense qu'eut le povre petit, excepté que le prevost le fit despendre, de peur qu'il en fust nouvelles.

NOUVELLE LXII

Du jeune garçon qui se nomma Thoinette, pour estre receu à une religion de nonnains; et comment il fit sauter les lunettes de l'abbesse qui la visitoit toute nue.

Il y avoit un jeune garson de l'age de dixsept à dixhuict ans, lequel, estant à un jour de feste entré en un convent de religieuses, en veid quatre ou cinq qui luy semblerent fort belles, et dont n'y avoit celle pour laquelle il n'eust trop volentiers rompu son jeusne ;

et les mit si bien en sa fantasie qu'il y pensoit à toutes heures. Un jour, comme il en parloit à quelque bon compaignon de sa cognoissance, ce compaignon luy dit : « Sçais tu que tu feras? Tu es beau garson, habille toi en fille et t'en va rendre à l'abbesse; elle te recepvra aisement; tu n'es point congneu en ce pays icy. » Car il estoit garson de mestier, et alloit et venoit par pays. Il creut assez facillement ce conseil, se pensant qu'en cela n'avoit aulcun danger qu'il n'evitast bien quant il voudroit. Il s'habille en fille assez povrement, et s'avisa de se nommer Thoinette.

Dont de par Dieu s'en va au convent de ces religieuses, où elle trouva façon de se faire veoir à l'abbesse, qui estoit fort vieille, et de bonne adventure n'avoit point de chambriere. Thoinette parle à l'abbesse et lui compta assez bien son cas, disant qu'elle estoit une povre orfeline d'un village de là auprés, qu'elle luy nomma. Et en effect parla si humblement que l'abbesse la trouva à son gré, et, par maniere d'aumosne, la voulut retirer, luy disant que, pour quelques jours, elle estoit contente de la prendre, et que, s'elle vouloit estre bonne fille, qu'elle demeureroit là dedans. Thoinette fit bien la sage et suivit la bonne femme d'abbesse, à laquelle elle sceut fort bien complaire, et quant et quant se faire aymer à

toutes les religieuses; et mesmes en moins de rien elle apprint à ouvrer de l'aiguille, car peut estre qu'elle en sçavoit desja quelque chose, dont l'abbesse fut si contente qu'elle la voulut incontinent faire nonne de là dedans.

Quand elle eut l'habit, ce fut bien ce qu'elle demandoit, et commença à s'approcher fort prés de celles qu'elle voyoit les plus belles, et, de privaulté en privaulté, elle fut mise à coucher avec l'une. Elle n'attendit pas la deuxieme nuict que par honnestes et amyables jeux elle fit congnoistre à sa compagne qu'elle avoit le ventre cornu, luy faisant entendre que c'estoit par miracle et vouloir de Dieu. Pour abbreger, elle mit sa cheuille au pertuys de sa compagne, et s'en trouverent bien et l'une et l'aultre; laquelle chose, en la bonne heure, il, dy je elle, continua assez longuement, et non seulement avec celle là, mais encores avec trois ou quattre des aultres, desquelles elle s'accointa.

Et quand une chose est venue à la congnoissance de trois ou de quatre personnes, il est aisé que la cinquiesme le sçache, et puis la sixiesme; de mode qu'entre ces nonnes, y en ayant quelques unes de belles, et les aultres laydes, ausquelles Thoinette ne faisoit pas si grande familliarité qu'aux aultres, avec maintes aultres conjectures,

il leur fut facile de penser je ne sçay pas quoy, et y firent tel guet qu'elles les congneurent assez certainement, et commencerent à en murmurer si avant que l'abbesse en fut advertie; non pas qu'on luy dit que nommement ce fust sœur Thoinette, car elle l'avoit mise là dedans, et puis elle l'aymoit fort et ne l'eust pas bonnement creu; mais on luy disoit par parolles couvertes qu'elle ne se fiast pas en l'habit et que toutes celles de leans n'estoyent pas si bonnes qu'elle pensoit bien, et qu'il y en avoit quelqu'une d'entre elles qui faisoit deshonneur à la religion et qui gastoit les religieuses. Mais, quand elle demandoit qui c'estoit et que c'estoit, elles respondoyent que, s'elle les vouloit faire despouiller, elle le congnoistroit.

L'abbesse, esbahie de ceste nouvelle, en voulut sçavoir la verité au premier jour, et, pour ce faire, fit venir toutes les religieuses en chapitre. Sœur Thoinette estant advertie par ses mieulx aimées de l'intention de l'abbesse, qui estoit de les visiter toutes nues, attacha sa cheville par le bout avec un fillet qu'elle tira par derriere, et accoustre si bien son petit cas qu'elle sembloit avoir le ventre fendu comme les aultres à qui n'y eust regardé de bien prés, se pensant que l'abbesse, qui ne voyoit pas la longueur de son nez, ne le sçauroit jamais congnoistre.

Les nonnes comparurent toutes. L'abbesse leur feit sa remonstrance et leur dit pourquoy elle les avoit assemblées, et leur commanda qu'elles eussent à se despouiller toutes nues. Elle prend ses lunettes pour faire sa reveue, et, en les visitant les unes aprés les aultres, il vint au reng de sœur Thoinette, laquelle, voyant ces nonnes toutes nues, fraisches, blanches, refaictes, rebondies, elle ne peut estre maistresse de ceste cheville qu'il ne se fist mauvais jeu. Car, sus le poinct que l'abbesse avoit les yeux le plus prés, la corde vint rompre, et, en desbandant tout à un coup, la cheville vint repousser contre les lunettes de l'abbesse et les fit saulter à deux grandz pas loing. Dont la povre abbesse fut si surprinse qu'elle s'ecria : « *Jesu Maria!* Ah! sans faulte, dit elle, et est ce vous! Mais qui l'eust jamais cuidé estre ainsi! Que vous m'avez abusée! »

Toutesfois, qu'y eust elle faict, sinon qu'il fallut y remedier par patience, car elle n'eust pas voulu scandalizer la religion? Sœur Thoinette eut congé de s'en aller avec promesse de sauver l'honneur des filles religieuses.

NOUVELLE LXIII

Du regent qui combatit une harangere du Petit Pont à belles injures.

Un martinet s'en alla un jour de caresme sus le Petit Pont et s'addressa à une harangere pour marchander de la moulue; mais, de ce qu'elle luy fit deux liards, il n'en offrit qu'un, dont ceste harangere se fascha et l'appella injure, en luy disant : « Va, va, Joannes! porte ton liard aux tripes. » Ce martinet, se voyant ainsi oultragé en sa presence, la menasse de le dire à son regent. « Et va, marmiton! dit elle, va le luy dire, et que je te revoye icy, toy et luy! » Ce martinet ne faillit pas à s'en aller tout droit à son regent, qui estoit bon frippon, et luy dit : « *Per diem, Domine!* il y ha la plus faulse vieille sus le Petit Pont; je voulois achepter de la moulue, elle m'ha appellé *Johannes*. — Et qui est elle? dit le regent; la me montreras tu bien? — *Ita, Domine,* dit l'escollier; et encore m'ha elle dict que, si vous y alliez, qu'elle

vous renvoyeroit bien. — Laisse faire, dit le regent; *per Dies!* elle en aura. »

Ce regent se pensa bien que, pour aller vers une telle dame, qu'il ne falloit pas estre despourveu, et que la meilleure provision qu'il pouvoit faire, c'estoit de belles et gentilles injures, mais qu'il luy en diroit tant qu'il la mettroit *ad metam non loqui;* et en peu de temps il donna ordre d'amasser toutes les injures dont il se peut adviser, y employant encores ses compagnons, lesquelz en composerent tant en choppinant qu'il leur sembla qu'il y en avoit assez. Ce regent en fit deux grands rolletz et en estudia un par cueur; l'autre, il le met en sa manche pour le secourir au besoing si le premier luy failloit. Quand il eut bien estudié ses injures, il appella ce martinet pour le venir conduire jusques au Petit Pont et lui monstrer ceste harangere, et print encores quelques aultres galochers avec luy, lesquelz, *in primis et ante omnia*, il mena boire à la Mule; et quand ilz eurent bien choppiné ilz s'en vont.

Ilz ne furent pas si tost sus le Petit Pont que la harangere ne recongneust bien ce martinet, et quand elle les veid ainsi en trouppe, elle congneut bien à qui ilz en vouloyent. « Ah! voy les là! dit elle; voy les là, les gourmands! l'escole est effondrée. » Le regent s'approche d'elle et luy

vient heurter le bacquet où elle tenoit ses harens en disant : « Et que fault il à ceste vieille dampnée? — Oh le clerice! dit la vieille; es tu venu assez tost pour te prendre à moy? — Qui m'ha baillé ceste vieille macquerelle? dit le regent. Par la lumiere! c'est à toy voyrement à qui j'en veulx. » Et, en disant cela, il se plante devant elle comme voulant escrimer à beaux coups de langue. La harangere, se voyant deffiée : « Mercy Dieu! dit elle; tu en veulx donc avoir, magister crotté? Allons, allons par ordre, gros baudet, et tu verras comment je t'accoustrerai. Parle, c'est à toy. — Allez, vieille sempiterneuse! dit le regent. — Va, ruffien! — Allez, villaine! — Va, maraud! »

Incontinent qu'ilz furent en train, je m'en vins, car j'avois affaire ailleurs. Mais j'ay bien ouy dire à ceulx qui en sçavoyent quelque chose que les deux personnages combatirent vaillamment et s'entredirent chascun une centaine de bonnes et fortes injures d'arrachepied; mais il advint au regent d'en dire une deux foys, car on dit qu'il l'appela villaine pour la seconde foys. Mais la harangere luy en feit bien souvenir. « Mercy Dieu! dit elle, tu l'as deja dict, filz de putain que tu es. — Et bien! bien! dit le regent, n'es tu pas bien villaine deux foys, voyre trois? — Tu as menty, crapault infaict! »

Il fault croire que le champion et la championne furent tout un temps à se battre si vertueusement que ceulx qui les regardoyent ne sçavoyent qui devoit avoir du meilleur. Mais à la fin le regent, estant au bout de son premier rollet, va tirer l'autre de sa manche, lequel il ne sçavoit pas par cueur comme l'aultre, et pour ce il se troubla un petit, voyant que la harangere ne faisoit que se mettre en train, et se va mettre à lire ce qui estoit dedans, qui estoyent injures collegiales, et luy vouloit despescher tout d'une traicte pour penser estonner la vieille en luy disant : « Alecto, Megera, Thesiphone, detestable, exsecrable, infande, abominable! » Mais la harangere le va interrompre : « Ha! mercy Dieu! dit elle, tu ne sçais plus où tu en es; parle bon françoys, je te respondray bien, grand niaiz! parle bon françoys. Ah! tu apportes un rollet! Va estudier, maistre Jean! va, tu ne sçais pas ta leçon! » Et la déesse, comme à un chien, abbaye, et toutes ces harangeres se mettent à crier sus luy et le presser tellement qu'il n'eut rien meilleur que se sauver de vitesse, car il eust esté accablé, le povre homme.

Et pour certain il ha esté trouvé que, quand il eust eu un calepin, un vocabulaire, un dictionnaire, un promptuaire, un tresor d'injures, il n'eust pas eu le dernier de cette diablesse. Par

ainsi, il s'en alla mettre en franchise au collége de Montaigu, courant tout d'une allenée, sans regarder derriere soy.

NOUVELLE LXIV

De l'enfant de Paris qui fit le fol pour jouir de la jeune vefve, et comment elle, se voulant railler de luy, receut une plus grand honte.

Un enfant de Paris d'assez bonne maison, jeune, dispos, et qui se tenoit propre de sa personne, estoit amoureulx d'une femme vefve bien jolie et qui estoit fort contente de se veoir aymée, donnant tousjours quelques nouveaux attraitz à ceulx qui la regardoyent, et prenant plaisir à faire l'anatomie des cueurs des jeunes gens; mais elle ne faisoit compte sinon de ceulx que bon luy sembloit, et encores des moins dignes, et par sus tous elle vous sçavoit mener ce jeune homme dont nous parlons de telle ruse qu'elle sembloit tout vouloir

faire pour luy. Il parloit à elle seul à seule; il manioit le tetin et baisoit, voire et touchoit bien souvent à la chair, mais il n'en tastoit point, tellement qu'il mouroit tout en vie auprés d'elle. Il la prioit, il la conjuroit, il luy presentoit, mais n'en pouvoit rien avoir, fors qu'une foys, ainsi comme ilz devisoient ensemble en privé et qu'il luy comptoit bien expressement son cas, elle luy va dire : « Non, je n'en feray rien, si vous ne me baisez derriere », disant le mot tout oultre, mais pensant en elle qu'il ne le feroit jamais.

Le jeune homme fut fort honteux de ce mot; toutesfoys, luy qui avoit essayé tant de moyens, se pensa qu'il feroit encores cela, et qu'aussi bien personne n'en sçauroit rien, et luy respondit, s'il ne tenoit qu'à cela pour luy complaire, qu'il n'en feroit point de difficulté. La dame, estant prinse au mot, l'y print aussi et se feit baiser le derriere sans feuille. Mais, quand ce fut à donner sus le devant, point de nouvelles; elle ne fit que se rire de luy et luy dire les plus grandes mocqueries du monde, dont il cuyda desesperer, et s'en departit le plus fasché que fut jamais homme, sans toutesfois se pouvoir departir d'alentour d'elle, fors qu'il s'absenta pour quelque temps, de honte qu'il avoit de se trouver non seullement devant elle, mais devant les gens, comme si tout le

monde eust deu congnoistre ce qu'il luy estoit advenu.

Une fois il s'adressa à une vieille qui congnoissoit bien la jeune dame, et luy dit sus le propos de son affaire : « Vien çà. N'est il pas possible que j'aye cette femme là? Ne sçaurois tu inventer quelque bon moyen pour me tirer de la peine où je suis? Asseure toy, si tu la me veux mettre en main, que je te donneray la meilleure robe que tu vestis de ta vie. » La vieille l'en reconforta et luy promit d'y faire tout ce qu'elle pourroit, luy disant que, s'il y avoit femme en Paris qui en vint à bout, qu'elle en estoit une.

Et de faict elle y fit ses efforts, qui estoyent bons et grans; mais la vefve, qui estoit fine, sentant que c'estoit pour ce jeune homme, n'y voulut entendre en sorte quelconque, peult estre l'esperant avoir en mariage, ou pour quelque aultre respect qu'elle se reservoit : car les rusées ont celle façon de tenir tousjours quelqu'un des poursuivantz en langueur pour faire couverture à la jouissance qu'elles donnent aux aultres. Tant y ha que la vieille n'y sceut rien faire et s'en retourna à ce jeune homme, luy disant qu'elle y avoit mis toutes les herbes de la Sainct Jehan, mais dit qu'il n'y avoit ordre, sinon qu'à son advis, s'il vouloit se desguiser, comme s'habiller en povre

et aller demander l'aumosne à la porte de sa dame, qu'il en pourroit jouir.

Il trouva cela faisable. « Mais quel moyen me faudra il tenir? disoit il. — Sçavez vous qu'il vous fault faire? dit la vieille; il fault que vous vous barbouilliez le visage, de peur qu'elle vous congnoisse, et puis que vous faciez le fol, car elle est merveilleusement fine. — Et comment feray je le fol? dit le jeune homme. — Que sçay je, moi? dit elle. Il fault tousjours rire et dire le premier mot que vous adviserez, et ne dire que cela, quelque chose qu'on vous demande. — Je feray bien ainsi. » Et adviserent la vieille et luy qu'il riroit tousjours et ne parleroit que de formage.

Il s'habille en gueux et s'en va à la porte de sa dame à une heure du soir que tout le monde commençoit à se retirer; et faisoit assez froit, combien que ce fut aprés Pasques. Quand il fut à la porte, il commença à crier assez hault en riant : « Ha! ha! formage! » jusques à deux ou trois foys, et puis il se pausoit un petit, et recommençoit son : « Ha! ha! formage! » Tant que la vefve, qui avoit sa chambre sus la rue, l'entendit et y envoya sa chambriere pour sçavoir qui il estoit et qu'il vouloit; mais il ne respondit jamais, sinon : « Ha, ha, formage! » La chambriere s'en retourne à la dame et luy dit : « Mon Dieu!

ma maistresse, c'est un povre garson qui est fol; il ne fait que rire et ne parle que de formage. »

La dame voulut sçavoir que c'estoit, et descend, et parle à luy : « Qui estes vous, mon amy? » Et ne luy dit aultre chose que : « Ha! ha! formage! — Voulez vous du fromage? dit elle. — Ha! ha! formage! — Voulez vous du pain? — Ha! ha! formage! — Allez vous en, mon amy; retirez vous. — Ha! ha! formage! » La dame, le voyant ainsi idiot : « Perrette, dit elle, il mourra de froit ceste nuict; il le fault faire entrer, il se chauffera. — Manda, dit elle; c'est bien dict, Madame. Entrez, mon amy, entrez; vous vous chaufferez. — Ha! ha! formage! » disoit il.

Et entra ce pendant en riant et de bouche et de cœur, car il pensa que son cas commençoit à se porter bien. Il s'approcha du feu, là où il monstroit ses cuisses à descouvert, charnues et refaictes, que la dame et la chambriere regardoyent d'aguignettes. Elles l'interrogeoyent s'il vouloit boire ou manger; mais il ne disoit que : « Ha! ha! formage! » L'heure vint de se coucher.

La dame, en se deshabillant, disoit à sa chambriere : « Perrette, il est beau garson ; c'est dommage dequoy il est ainsi fol. — Ma nanda, disoit la garse, c'est mon, Madame; il est nect comme

une perle. — Mais si nous le mettions coucher en nostre lict, dit la dame ; à ton advis? » La chambriere se print à rire. « Et pourquoy non ? Il n'ha garde de nous deceler s'il ne sçait dire aultre chose. »

Somme, elles le font deshabiller, et n'eut point besoin de chemise blanche, car la sienne n'estoit point salle, sinon par advanture deschirée, et le firent coucher gentiment entr'elles deux. Et mon homme dessus sa dame : « Et à ce cul, et vous en aurez. » La chambriere en eut bien quelque coup ; mais il monstra bien que c'estoit à la dame à qui il en vouloit ; et cependant n'oublioit jamais son : « Ha ! ha ! formage ! »

Le lendemain, elles le mirent dehors de bon matin, et s'en va vie ; et depuis il continua assez de fois à y retourner pour le pris, dont il se trouva fort bien, et ne se fit oncq congnoistre, par le conseil de la vieille. De jour, il reprenoit ses habits ordinaires et se trouvoit auprés de sa dame. devisant avec elle à la mode accoustumée, la poursuivant comme devant, sans faire aultre semblant nouveau.

Le mois de may vint, pour lequel ce jeune homme se voulut habiller d'un pourpoinct verd, de chausses verdes, et bonnet verd, disant à sa dame que c'estoit pour l'amour d'elle, ce

qu'elle trouva fort bon, et luy dit que, en faveur de cela, elle le mettroit en bonne compagnie de dames le premier jour qu'il viendroit à propos. Estant en cest estat, se trouva en une compagnie de dames, entre lesquelles estoit la sienne, et aussi y estoyent d'aultres jeunes gens, lesquelz estoyent en un jardin, assis en rond, hommes et femmes entremeslez un pour une; et ce jeune homme estoit auprés de sa dame. Il fut question de faire des jeux de recreation, par l'advis mesmes de la jeune vefve, laquelle estoit femme inventive et de bon esprit; et avoit d'assez longue main pensé en soymesme par quel moyen elle se gaudiroit de son jeune homme, qu'elle cuidoit bien avoir trompé à ceste fois là : car elle ordonna un jeu que chacun eust à dire quelque brief mot d'amour, ou d'aultre chose gentille, selon ce qu'il luy conviendroit le mieulx, et que luy viendroit en fantasie, ce qu'ils firent tous et toutes en leur reng.

Quand il toucha à la vefve à parler, elle vint dire d'une grace affaittée ce qu'elle avoit premedité dés le paravant :

Que diriez vous d'un verd vestu
Qui ha baisé sa dame au cu
En luy faisant hommage?

Chacun jetta les yeux sur ce jeune homme, car il

fut aysé à congnoistre que cela s'adressoit à luy; mais il ne fut pas pourtant fort esgaré. Ainçois, tout remply d'une fureur poeticque, vint respondre promptement à la dame :

Que diriez vous d'un verd vestu
Qui ha damé sur vostre cu,
Disant : Ha! ha! formage?

Si la dame fut bien peneuse, il ne le fault point demander, car, quelque rusée qu'elle fust, ce luy fut force de changer de couleur et de contenance, laquelle se rendit assez coulpable devant toute l'assistance, dont le jeune homme se trouva vengé d'elle à un bon coup de toutes les cautelles du temps passé.

Cest exemple est notable pour les femmes moqueuses et qui font trop les difficilles et les asseurées, lesquelles le plus souvent se treuvent attrappées à leur grand honte. Car les dieux envoyent leur aide et faveur aux amoureulx qui ont bon cœur, comme il se peult veoir de ce jeune homme, auquel Phebus donna l'esprit poeticque pour respondre promptement, en se deffendant, contre le blason que sa dame avoit si finement et deliberement songé contre luy.

NOUVELLE LXV

De l'escollier d'Avignon et de la vieille qui le print à partie.

Il y avoit en Avignon une bande d'escolliers qui s'esbattoyent à la longue boulle hors les murailles de la ville, l'un desquelz, en faisant son coup, faillit à bouller droict et envoya sa boulle dedans un jardin. Il trouva façon de saulter par dessus le mur pour l'aller chercher. Quand il fut saulté, il trouva au jardin une vieille qui plantoit des choux, laquelle se print incontinent à crier sus luy : « Et que diable venez vous faire icy? Vous me venez desrober mes mellons. » Mais l'escollier ne s'en soucioit pas, cherchant tousjours sa boulle, en luy disant seulement : « Paix, vieille dampnée ! »

La vieille commença à luy dire mille maux. Quand l'escollier la veid ainsi entrer en injures, pour en avoir son passe temps, il luy va parler le premier langage dont il s'advisa en luy disant : « *Cum animadverterem quam plurimos homines,* » en luy faisant signes de menasses pour la faire

encores mieulx batailler. Et la vieille de crier, mais c'estoit en son avignonnois : « O! ce meschant, ce volleur, qui saulte par dessus les murailles! » L'escollier continuoit à luy dire ces beaux preceptes de Caton : « *Parentes ama.* — Allez de par le diable! disoit la vieille, à l'escolle; que le lansi vous esclatte! — Et l'escollier : *Cognatos cole.* — Ouy, ouy, à l'escolle, de par le diable! — Et l'escollier : *Cum bonis ambula.* — Je n'ay que faire de ta boulle, disoit elle; que maugré n'aie bieu de toy! Tu parle italien, je t'entends bien. — Et voire, voire, dit l'escollier : *Foro te para.* » Mais, s'il l'eust voulu entretenir, il eust fallut dire tout son Caton, tout son *quos decet :* encores n'en eust il pas eu le bout. Mais il s'en vint achever sa partie.

NOUVELLE LXVI

D'un juge d'Aiguesmortes, d'un pasquin et du concile de Latran.

En la ville d'Aiguesmortes y avoit un juge nommé *De Alta domo,* lequel avoit un cerveau faict comme de cire, et donnoit en son siege des appointemens tous cornus; hors son siege faisoit des discours de mesmes.

Advint un jour qu'il entra en dispute d'un passage de la Bible avec un bon apostre qui estoit bien ayse de faire batteler monsieur le juge. Le different estoit assavoir mon si, de toutes les bestes qui sont aujourd'huy au monde, y en avoit deux de chascune en l'arche de Noé. L'un disoit qu'il n'y avoit point de souris, et qu'elles s'engendrent de pourriture, ainsi que depuis ha bien confermé maistre Jehan Buter, de l'ordre de S. Anthoine en Dauphiné, en son traicté *De Arca Noe.* L'aultre disoit qu'il n'y avoit qu'un lievre, et que la femelle eschappa à Noé et se perdit en l'eau;

et pour cela que le masle porte comme la femelle. L'un disoit de l'un, l'aultre de l'aultre. Mais à la fin monsieur le juge, qui vouloit tousjours avoir du bon, se faschoit que ce bon marchand tint ainsi fort contre luy, auquel il va dire : « Vous ne sçavez de quoy vous parlez. Où l'avez vous veu ? — Où je l'ai veu! dit l'aultre; il est escript en Genese. — Genese! dit le juge; vraiment, vous me la baillez belle! C'est un griffon griffault; il demeure à Nismes : je le congnois bien. Il n'y entend rien, ne vous avec. »

Et de fait y avoit un greffier à Nismes qui s'appelloit Genese; et le povre juge pensoit que ce fust celuy dont l'aultre entendoit. Il fault dire qu'il sçavoit toute sa Bible par cueur, fors le commencement, le milieu et la fin. Il sembloit quasi à celuy que l'on dit que devant le roy Françoys, ainsi qu'on parloit d'un pasquin qui avoit esté nouvellement faict à Rome, voulant aussi en dire sa ratelée, dit au roy : « Sire, je l'ay bien veu, Pasquin; c'est un des plus galans hommes du monde. » Adoncq le roy, qui s'apperceut bien de l'humeur de l'homme, luy va dire : « Vous l'avez veu? Où l'avez vous veu? — Sire, dit il, je le veis dernierement à Rome qu'il estoit bien en ordre. Il portoit une cappe à l'espagnole bendée de velours, et une chaine au col d'un quatre vingts ou

cent escus, et avoit deux valetz aprés luy. Mais c'estoit l'homme du monde qui rencontroit le mieulx et estoit tousjours avec ces cardinaulx. — Allez! allez! dit le roy, allez querir les platz; vous avez envie de m'entrettenir. »

C'estoit encores un bon homme qui estoit produit pour tesmoing en une matiere beneficiale où il estoit question d'une certaine decision du concile de Latran. Le juge disoit à ce bon homme : « Venez çà, mon amy ; sçavez vous bien de quoy nous parlons? — Ouy, monsieur; vous parlez du concile de Latran. Je l'ay assez veu de fois; il avoit un grand chapeau rouge et estoit tousjours ceinct, et portoit voulentiers une grande gibeciere de velours cramoisy. Et si ay bien encore congneu sa femme, ma dame la Pragmatique. » Voilà ce qu'il en sembloit au bon homme; je ne sçay pas si vous m'en croyez, mais il n'est pas damné qui ne le croit.

NOUVELLE LXVII

Des gendarmes qui estoyent chez la bonne femme de village.

Au temps que les soudars vivoyent sus le bon homme, ilz vivoyent aussi sus la bonne femme, car il en passa une bande par un village, là où ilz ne faisoyent pas mieulx que ceulx du proverbe qui dit : « Un advocat en une ligne, un noyer en une vigne, un pourceau en un blé, une taulpe en un pré et un sergent en un bourg, c'est pour achever de gaster tout. » Car ilz pilloyent, ilz ruinoyent, ils destruisoyent tout.

Il y en avoit deux, ou trois, ou quatre, je ne sçay combien,. chez une bonne femme, lesquelz luy mettoyent tout par escuelles; et comme ils mangeoyent ses poulles, qu'ilz luy avoyent tuées, elle faisoit une chiere pitrasse, disant la patenostre du singe. Mais ces gendarmes faisoyent les galans en disant à la vieille : « Ah! ah! bonne femme de Meudon, vous vous en allez mourir; avez vous

regret en vos poulles? Sus, sus, faites bonne chere; dites aprés moy : Au diable soit chicheté! Direz vous? » La bonne femme, toute maudolente, luy dit : « Au diable soit le dechiqueté! » Elle avoit bien raison, car

Depuis que decrets eurent alles
Et gendarmes porterent malles,
Moines allerent à cheval,
Toutes choses allerent mal.

NOUVELLE LXVIII

De maistre Berthaud, à qui on fit accroire qu'il estoit mort.

Jadis en la ville de Rouen, je ne sçay doncq où c'estoit, y eut un homme qui servoit de passe temps à tous allans et venans, quand on le sçavoit gouverner, cela s'entend. Il s'en alloit par les rues tantost habillé en marinier, tantost en magister, tantost en cueilleur de prunes, et tousjours en fol; et l'appeloit

on maistre Berthaud. C'estoit possible celuy qui comptoit vingt et onze, et estoit fier de ce nom de maistre comme un asne d'un bast neuf; et qui eust failly à l'appeller, on n'en eust point tiré de plaisir; mais, en luy disant : « Maistre Berthaud », vous l'eussiez fait passer par le trou au chat. Et ce qui le faisoit ainsi niaiz fol, c'estoit que quelques bons maistres de mestier l'avoyent veillé onze nuictz tout de suyte, luy fichans de grosses espingles dedans les fesses pour le garder de dormir, qui est la vraye recepte de faire devenir un homme parfaict en la science de follie, par becarre et par bemol. Vray est qu'il fault qu'il y ait de la nature, comme pensez qu'il y avoit en maistre Berthaud.

Or est il qu'il tomba un jour entre les mains de quelques gens de bien qui le menerent aux champs, lesquelz, par les chemins, aprés en avoir prins le plus de passe temps qu'ilz peurent, luy commencerent à faire accroire qu'il estoit malade, et le firent confesser par un qui fit le prebstre, luy firent faire son testament, et en fin luy donnerent à entendre qu'il estoit mort, et le creut par ce principalement qu'en l'ensevelissant ilz disoyent : « Hé! le povre maistre Berthaud, il est mort. Jamais nous ne le verrons; helas! non. » Et le mirent en une charrette qui revenoit de la

ville, chantans tousjours *Libera me Domine* sur le corps de maistre Berthaud, qui faisoit le mort au meilleur escient qu'il eust.

Mais il y en avoit quelques uns d'entr'eux qui luy faisoyent bien sentir qu'il estoit vif, car ilz luy picquoyent les fesses avecq des espingles, comme nous disions tantost; dont il n'osoit pourtant faire semblant, de peur de n'estre pas mort; et mesme luy faschoit bien quelquefoys de retirer un peu la cuisse, quand il sentoit les coups de poincte. Mais, à la fin, il y en eut un qui le picqua bien si fort qu'il n'en peult plus endurer, et fut contrainct de lever la teste, en disant tout en colere au premier qu'il regarda : « Par Dieu, meschant, si j'estois vif aussi bien comme je suis mort, je te tueroys tout à ceste heure. » Et tout soudain se remit à faire le mort, et ne se resveilla plus pour chose qu'on luy fist, jusques à tant que quelqu'un vint dire : « Ha! le povre Berthaud qui est mort. » Alors mon homme se leva. « Vous en avez menty, dist il; il y a bien du maistre pour vous. Or sus, je ne suis pas mort, par despit. » Voilà comment maistre Berthaud ressuscita, pour ce qu'on ne l'appelloit pas maistre.

Il se fait un aultre compte d'un maistre Jourdain, mais qui s'estimoit un peu plus habille que cestuy cy, combien qu'il n'y eust gueres à dire. Il

y eut quelque crocheteur, en portant ses faiz par ville, qui le heurta assez indiscrettement, c'est à dire assez lourdement, et puis il luy dit gare, il estoit temps ou jamais, auquel maistre Jourdain va dire : « Viença, pourquoy fais tu cela, ange de greve? Par Dieu, si je n'estois philosophe, je te romprois la teste, gros sot que tu es. » Tous deux en tenoyent : vray est que l'un estoit fol, et l'aultre philofole.

NOUVELLE LXIX

Du Poytevin qui enseigne le chemin aux passans.

Il y ha beaucoup de manieres de s'exercer à la patience, comme font les femmes qui tencent un valet qui caquette, ou qui gronde, ou qui n'oyt goutte, et qui vous apporte des pantouffles quand vous demandez vostre espée, ou vostre bonnet en lieu de vostre ceinture, et pare un boys verd dedans un feu quand vous mourez de froit, là où il fault brusler

toute la paille du lict avant qu'il s'allume; un cheval encloué ou defferré par les chemins, ou qui se fait picquer à tous les pas, et cent mille aultres malheurs qui arrivent. Mais ceulx là sont trop fascheux, ils sont pour souhaitter à quelques ennemys.

Il y en ha d'aultres qui ne sont pas si forts à endurer, parce qu'ilz ne durent pas tant, et mesmes sont de telle sorte qu'on est plus ayse par aprés de les avoir pratiquez et d'en faire ses comptes. Telles adventures sont bonnes à ces jeunes gens pour leur faire rasseoir un peu leur colere; entre lesquelles est la rencontre d'un Poytevin quand on va par pays : comme, prenez le cas que vous ayez à faire une diligence et qu'il face froit ou quelque mauvais temps, en somme, que vous soyez fasché de quelque autre chose, et par fortune vous ne sçachiez vostre chemin; vous advisez un Poytevin assez loing de vous qui laboure en un champ; vous vous prenez à luy demander : « Et hau! mon amy, où est le chemin de Parthenay? » Le picque bœuf, encores qu'il vous entende, ne se haste pas de respondre; mais il parle à ses bœufs : « Garea, Frementin, Brichet, Chastain, ven aprés moay, tu ves bien crelin coutant! » ce dit il à son bœuf, et vous laisse crier deux ou trois fois bonnes et haultes. Puis,

quand il void que vous estes en colere et que vous voulez picquer droit à luy, il sible ses bœufs pour les arrester et vous dit : « Qu'est ce que vous dites? » Mais il ha bien meilleure grace au langage du païs : « Quet o que vo disez? »

Pensez que ce vous est un grand plaisir, quand vous avez si longuement demeuré à vous estuver et crié à gorge rompue, que ce bouvier vous demande que c'est que vous dites; et bien si fault il que vous parliez. « Où est le chemin de Parthenay? — Di! De Parthenay, Monsieur? ce vous dira il. — Ouy, de Parthenay; que te viengne le cancre! — Et dont venez vous, Monsieur? dira il. — Il faut resver ou de cueur ou de bouche! Dont je vien! Où est le chemin de Parthenay? — Y voulez vous aller, Monsieur? Or sus prenez patience. — Ouy, mon amy, je m'y en vois. Où est le chemin? »

Adonc il appellera un aultre picque bœuf qui sera là auprés, et luy dira : « Micha, icoul homme demande le chemin de Parthenay; net o pas per qui aval? » L'aultre repondra, s'il plaist à Dieu : « O! m'est avis qu'ol est par deçay. »

Pendant qu'ilz sont là tous deux à debastre de vostre chemin, c'est à vous à adviser si vous deviendrez fol ou sage. A la fin, quand ces deux poytevins ont bien disputé ensemble, l'un d'eux

vous va dire : « Quand vous serez à iceste grand cray, tourne à la bonne main, et peu allez tout dret, vous ne sçauriez faillir. » En avez vous à ceste heure? Allez hardiment, meshuy vous ne ferez mauvaise fin estant si bien adressé.

Puis, quand vous estes en la ville, s'il est d'advanture jour de marché et que vous alliez acheter quelque chose, vous aurez affaire à bons et fins marchands : « Mon amy, combien ce chevreau? — Iquou chevreau, monsieur? — Ouy. — Le voulez vous avec la mere? Da, ol est bon iquou chevreau! — C'est mon! il est bien bon. Combien le vendez vous? — Sopesez, Monsieur, col est gras. — Voyre, mais combien? — Monsieur, la mere n'en ha encores porty que doux. — Je l'entens bien; mais combien me coustera il? — Ne voulez vous qu'une parolle? I sçay ben qu'il ne vous fault pas surfaire, non. — Mais combien en donneray je? — Ma foay! o ne vous cousterat pas may de cinq sou e dime. Voylà vostre marché : Prenez ou laissez. »

NOUVELLE LXX

Du Poytevin et du sergent qui mit sa charette et ses bœufs en la main du roy.

Je ne m'amuseray icy à vous faire les autres comptes des Poytevins, lesquelz sans point de faulte sont fort plaisantz; mais il fauldroit sçavoir le courtisan du pays pour les faire trouver telz, et puis la grace de prononcer vault mieulx que tout; mais je vous en puis bien dire encores un tandis que j'y suis.

Il y avoit un Poytevin qui par faulte de payer la taille avoit esté executé par un sergent, lequel, faisant son exploict par vertu de son mandement, mit la charrette et les bœufz de ce povre homme en la main du roy, dont il fut assez marry; mais si fallut il qu'il passast par là. Advint au bout de quelque temps que le roy vint à Chasteleraut. Quoy sçachant, ce paysant, qui estoit de la tricherie, y voulut aller pour voir l'esbat, et fit tant qu'il veid le roy comme il alloit à la chasse. Mon

paisant, incontinent qu'il l'eut veu, n'ayant plus rien à faire à la court, s'en retourna au village. Et, en souppant avec ses comperes picquebœufz, il leur dit : « La merdé! j'ay veu le roay d'aussi prés qu'iquou chein; ol a le visage comme in homme; mais i parleray bien à iqueo bea sergent qui mit avanhier ma charrette et mon bœuf en la main du roay. La merdé ! o na pas la moin pu grand que moay. »

Il estoit advis à ce Poytevin que le roy devoit estre grand comme le clocher Sainct Hilaire, et qu'il avoit la main grande comme un chesne, et qu'il y devoit trouver sa charrette et ses bœufz.

Mais pourquoy ne vous en compteray je bien encor un?

NOUVELLE LXXI

D'un aultre Poitevin et de son filz Micha.

C'estoit un homme de labeur, assez aysé, qui avoit mené deux siens filz à Poytiers pour estudier en grimaulde, lesquelz se mirent, avec d'aultres patrias cameristes, prés du *Bœuf couronné*. L'aisné avoit nom Michel, et l'aultre Guillaulme. Leur pere, les ayant logez, retint l'endroit où ils demeuroyent, et les laisse là, où ilz furent assez long temps sans luy rescripre, et mesme il se contentoit d'en sçavoir des nouvelles par les paisans qui alloyent quelquesfois à Poytiers, par lesquelz il envoyoit quelquesfois à ses enfants des formages, des jambons et des souliers bien bobelinez.

Advint que tous deux tomberent malades, dont le petit mourut, et l'aisné, qui n'estoit pas encores guery, n'avoit la commodité d'escripre à son pere la mort de son frere. Au bout de quelque temps ce pere fut adverty qu'il estoit mort un

de ses enfans; mais on ne luy sceut pas dire lequel c'estoit. Dequoy estant bien fasché, fit faire une lettre au vicaire de la parroisse, laquelle portoit en la suscription : *A mon fils Micha, demeurant au Roay do beu, ou iqui prés;* et au dedans de ceste lettre y avoit, entre aultres bons propos : « Micha, mande moay lo quau ol est qui est mort, de ton frere Glaume ou de toay, car j'en seu en un gran emoay. Au par su i te veu bein adverty quo disant que noustre avesque est à Dissay. Va t'y en per prendre couronne, et la pren bonne et grande, afin qu'o n'y faille point torné à deu foay. »

Maistre Micha fut si aise d'avoir receu ceste lettre de son pere qu'il en guerit incontinent tout sain, et se leve pour faire sa response, qui estoit pleine de rhetorique qu'il avoit apprise à Poyté, laquelle je ne diray ici, à cause de brieveté; mais entre aultres y avoit : « Mon pere, i vous averti quo n'est pas moay qui suis mort, mais ol est mon frere Glaume; ol est bien vray qu'i estay pu malade que li, car la pea me tombet comme à in gorret. »

N'estoit ce pas vertueusement respondu? Vrayement, qui voudroit dire le contraire, il auroit grande envie de tancer.

NOUVELLE LXXII

Du gentilhomme de Beausse et de son disner.

Un des gentilz hommes de la Beausse, que l'on dit qu'ilz sont deux à un cheval quand ilz vont par pays, avoit disné d'assez bonne heure, et fort legerement, d'une certaine viande qu'ilz font en ce pays là, de farine et de quelques moyeux d'œufz; mais à la verité je ne sçaurois pas dire de quoy elle se fait par le menu : tant y ha que c'est une façon de bouillie, et l'ay ouy nommer *de la caudelée*. Ce gentilhomme en fit son disner. Mais il la mangea si diligemment qu'il n'eut loisir de se torcher les babines, là où il demeura de petis gobeaux de ceste caudelée, et en ce poinct s'en alla veoir un sien voisin, selon la coustume qu'ilz avoyent de voisiner en leurs maisons, comme de baudouiner par les chemins.

Il entre privément chez ce voisin, lequel il trouva qu'il se vouloit mettre à table, et commença à parler galamment. « Comment, dit il,

n'avez vous pas encore disné! — Mais vous, dit l'aultre, avez vous desjà disné? — Si j'ay disné! dit il, ouy, et fort bien, car j'ay faict une gorge chaude d'une couple de perdris, et n'estions que madamoiselle ma femme et moy; je suis marry que n'este venu en manger vostre part. » L'aultre, qui sçavoit bien de quoy il vivoit le plus du temps, luy respondit : « Vous dites vray, vous avez mangé de bons perdreaux, voi l'en là encores de la plume », en luy montrant ce morceau de caudelée qui luy estoit demeuré à la barbe. Le gentilhomme fut bien penault quand il veid que sa caudelée luy avoit descouvert ses perdreaux.

NOUVELLE LXXIII

Du prebstre qui mangea à desjeuner toute la pitance des religieux de Beau-Lieu.

En la ville du Mans y avoit un prestre que l'on appelloit messire Jehan Melaine, lequel estoit un mangeur excessif, car il devoroit la vie de neuf ou dix personnes

pour le moins à un repas. Et luy fut sa jeunesse assez heureuse, car, jusqu'à l'aage de trente ou trente cinq ans, il trouva tousjours gens qui prenoyent plaisir à le nourrir, principalement ces chanoines, qui se battoyent à qui auroit messire Jehan Melaine, pour avoir le passetemps de le saouler. De sorte qu'il estoit aucunes fois retenu pour une sepmaine à disner et à soupper par ordre, chez les uns et puis chez les autres. Mais, depuis que le temps commença à s'empirer, ils commencerent aussi à se retirer, et laisserent jeusner le povre messire Jehan Melaine, lequel devint sec comme une busche, et son ventre creux comme une lanterne; et vesquit trop longuement le povre homme, car ses six blancs n'estoyent pas pour luy donner le pain qu'il mangeoit.

Or, du temps qu'il faisoit encores bon pour luy, il y avoit un abbé de Beaulieu qui le traitoit assez souvent, et, une fois entre aultres, il entreprint de le faire mettre si bien à son aise qu'il en eust assez. Il se faisoit un anniversaire en l'abbaye, là où se trouverent force prebstres, desquelz messire Jehan Melaine estoit l'un. L'abbé dit à son pitancier : « Sçavez vous que c'est? qu'on donne à desjeuner à messire Jehan, et qu'on le face tant manger qu'il en demeure devant luy. » Et là dessus il dit luy mesme au prebstre : « Mes-

sire Jehan, incontinent que vous aurez chanté messe, allez vous en à la despence demander à desjeuner, et faites bonne chere, entendez vous? J'ay dit qu'on vous traitast à vostre plaisir. — Grand mercy, Monsieur », dit le prebstre.

Il despesche sa messe, laquelle il dit en chasse, ayant le cœur à la mangerie. Il s'en va à la despence, là où luy fut attaint d'entrée une grande piece de beuf de celles des religieux, et un gros pain de levriers, et une bonne quarte de vin mesure de ce païs là. Il eut despesché cela en moins qu'un horloge auroit sonné dix heures, car il ne faisoit que estourdir ces morceaux. On luy en apporte encores autant, qu'il despesche aussi tost. Le pitancier, voyant le bon appetit de l'homme, et se souvenant du commandement de l'abbé, luy fait apporter deux autres pieces de beuf tout à la fois, lesquelles il eut incontinent mises en un mesme sac avec les autres. Somme, il mangea tout ce qui avoit esté mis pour le disner des religieux : car il fut tiré, comme fit le roy devant Arras, jusqu'à la derniere piece, tant qu'il fut force d'en mettre cuire d'autres à grand haste.

L'abbé ce pendant se pourmenoit par les jardins, en attendant que messire Jehan eust desjeuné, lequel, ayant bien repeu, sortit pour s'en aller. L'abbé, qui le veid en s'en allant, luy deman-

da : « Et puis, messire Jehan, avez vous desjeuné? — Oui, Monsieur, Dieu mercy et vous, dit le prebstre; j'ay mangé un morceau et beu une fois en attendant le disner. » A vostre advis, ne pouvoit il pas bien attendre un bon disner, pourveu que il ne demeurast gueres?

Une autre fois qu'il estoit vendredy, on luy donna à desjeuner d'une saugrenée de poys pleine une grande jate de boys, avec de la souppe assez pour six ou sept vignerons. Mais celuy qui la luy apresta, cognoissant le patient, mit parmy ces pois deux grandes poignées de ces osselets ronds de moulue qu'on appelle patenostres, avec force beurre et verjus, et la presente à messire Jehan, qui la vous despescha en forme commune, et mangea patenostres et tout. Et croy qu'il eust mangé l'*Ave Maria* et le *Credo* s'il y eust esté. Vray est que ces os luy crocquoyent par fois soubz les dentz; mais ilz passoyent nonobstant. Quand il eut faict, on luy demande : « Eh bien! Messire Jehan, ces poys estoyent ilz bons? — Ouy, Monsieur, Dieu mercy et vous; mais ilz n'estoyent pas encores bien cuitz. »

N'estoit ce pas bien vescu pour un prebstre? Dieu fit beaucoup pour ce bas monde de le faire d'eglise : car, s'il eust esté marchand, il eust affamé tout le chemin de Paris, de Lyon, de Flan-

dres, d'Allemagne et d'Italie. S'il eust esté bouchier, il eust mangé tous ses beufz et ses moutons, cornes et tout. S'il eust esté advocat, il eust mangé papiers et parchemins, dont ce n'eust pas esté grand dommage; mais il eut bien pis faict, car il eust mangé ses cliens, combien que les aultres les mangent aussi bien. S'il eust esté soudart, il eust mangé brigandines, morrions, hacquebutes, et toutes les cacques de poudres. Et s'il eust été marié avec tout cela, pensez que sa povre femme n'eust pas eu meilleur marché de luy qu'eut celle de Cambles, roy des Lydes, qui mangea la sienne une nuict, toute mangée. Dieu nous ayde, quel roy! 'il en devoit bien manger d'aultres.

NOUVELLE LXXIV.

De Jehan Doingé, qui tourna son nom par le commandement de son pere.

A Paris la grand'ville y avoit un personnage de nom et de qualité, homme de grand sçavoir et de jugement, qu'on appelloit monsieur Doingé; mais, comme il advient que les hommes sçavans ne font pas voulentiers des enfans des plus spirituelz du monde, je croy que c'est par ce qu'ilz laissent leur esprit en leur estude quand ilz vont coucher avec leurs femmes, celuy dont nous parlons avoit un filz desja grand d'âge, nommé Jehan Doingé, lequel en la chose qu'il ressembloit le moins à son pere estoit l'esprit.

Un jour que son pere estoit empesché à escrire ou à estudier, ce vertueux filz estoit planté devant luy comme une image à regarder son pere sans rien faire, sinon une contenance d'un homme qui ha sa journée payée. De quoy, à la fin, son

pere ennuyé luy va dire : « Et, mon amy, de quoy sers tu icy le roy? Que ne vas tu faire quelque chose? — Monsieur, dit il à son pere, que voudriez vous que je fisse? Je n'ay pas rien à faire. » Le pere, voyant cest homme de si bon cueur, luy dit : « Tu ne sçais que faire, povre homme! Et va tourner ton nom. »

Maistre Jehan print ceste parolle à son avantage et à bon escient, laquelle son pere luy avoit dicte comme on ha coustume de la dire à un homme qui ayme besongne faicte. Et, de ceste empeinte, s'en va enfermer en son estude pour mettre son nom à l'envers. Tantost il trouvoit Doingé Jehan, tantost Jehan Gedoin, tantost Gedoin Jehan. Et puis il va monstrer toutes ces pieces de nom à quelque jeune homme de ses familliers, luy demandant s'il estoit bien tourné ainsi; mais l'aultre luy dit que, pour tourner son nom, ce n'estoit pas assez de le mettre par les syllabes c'en devant derriere, mais qu'il falloit mesler les lettres les unes parmy les aultres et en faire quelque bonne devise.

Mon homme se retourne incontinent enfermer et vous recommence à decouper son nom tout de plus belle, là où il fut deux ou trois jours qu'il en perdoit le boire et le manger, ne s'osant trouver devant son pere que ce nom ne fust tourné. A la

fin il le tourna et vira tant qu'il en trouva deux sortes les plus propres du monde, dont il fut si aise qu'il en rioit tout seul en allant et venant, et luy duroit mille ans qu'il ne trouvoit l'heure de le dire à son pere, laquelle ayant bien espiée, luy vint dire tout à haste, comme s'il l'eust voulu prendre sans vert : « Monsieur, dit il, je l'ay tourné. »

Son pere, qui pensoit en tout fors qu'en ce tournement de nom, fut esbahy, tant pource qu'il ne l'avoit veu de tous ces deux jours que aussi pour l'ouyr ainsi parler sans propos. « Tu l'as tourné? dit il; et qu'est ce que tu as tourné? — Monsieur, vous me distes lundy que j'allasse tourner mon nom. Je n'ay cessé d'y travailler depuis; mais à la fin j'en suis venu à bout. — Vrayement! je t'en sçais bon gré, dit le pere; tu l'as donc tourné. Et qu'as tu trouvé, povre homme? — Monsieur, dit il, je l'ay tourné en beaucoup de sortes, mais je n'en ay trouvé que deux qui soyent bonnes. J'ay trouvé Janin Godé et Angin d'oye. — Vrayement! dit son pere, je t'en croy, tu n'ha pas perdu ton temps, va. »

N'estoit ce pas là un gentil filz? Bohemiennes luy pourroyent bien dire : « Vous estes d'un bon pere et d'une bonne mere, mais l'enfant ne vault gueres. » Quelqu'un me dira : « Voyre, mais nous

n'escripvons pas engin par *a* » : non; mais que voulez vous qu'un homme perde une si belle devise comme celle là pour le changement d'une seule lettre?

NOUVELLE LXXV

De Janin, nouvellement marié.

JANIN s'estoit marié la sienne fois, et avoit pris une femme qui jouoit des manequins, laquelle ne s'en cachoit point pour luy, ne voulant point faire de tort au beau nom de son mary. Quelque jour un des voisins de Janin luy faisoit des demandes, et luy faisoit les responses, en forme d'une assez plaisante farce. « Or çà, Janin, vous estes marié? » Et Janin respondit : « O voire! — Cela est bon, disoit l'autre. — Pas trop bon pourtant, disoit Janin. — Et pourquoy? — Elle ha trop mauvaise teste. — Cela est mauvais. — Pas trop mauvais pourtant. — Et pourquoy? — Et pourquoy? C'est une des belles de nostre parroisse. — Cela est

bon. — Pas trop bon aussi. — Et pourquoy? — Il y a un monsieur qui la vient veoir à toute heure. — Cela est mauvais. — Pas trop mauvais pourtant. — Et pourquoy? — Il me donne tousjours quelque chose. — Cela est bon. — Pas trop bon aussi. — Et pourquoy? — Il m'envoye tousjours deçà, delà. — Cela est mauvais. — Pas trop mauvais pourtant. — Et pourquoy? — Il me baille de l'argent, dequoy je fais grand chere par les chemins. — Cela est bon. — Pas trop bon aussi. — Et pourquoy? —Je suis à la pluye et au vent. — Cela est mauvais. — Pas trop mauvais pourtant. — Et pourquoy? — Je y suis tout accoustumé. »

Achevez le demeurant si voulez, ceste cy est à l'usage d'estrivieres.

NOUVELLE LXXVI

Du legiste qui se voulut exercer à lire, et de la harangue qu'il fit à sa premiere lecture.

Un legiste estudiant à Poictiers avoit assez bien profité en sa vaccation de droict; et en sçavoit non pas trop aussi, et n'avoit pas grand hardiesse, ny moyen d'expliquer son sçavoir. Et, parce qu'il estoit filz d'un advocat, son pere, qui avoit passé par là, luy manda qu'il se mist à lire, afin qu'il se fist la memoire plus prompte en s'exerceant. Pour obeir au commandement de son pere, il se delibere de lire à la Ministrerie. Et, à fin de mieux s'asseurer, il s'en alloit tous les jours en un jardin qui estoit assez secret, pour estre loing des maisons, auquel y avoit des choulz beaux et grands. Il fut long temps qu'à mesure qu'il avoit estudié, il alloit faire sa lecture devant ces choulz, les appellant *Domini*, et leur alleguant ses paragrafes, tout ainsi que si c'eussent esté escolliers auditeurs.

S'estant ainsi bien appresté par l'espace de quinze jours ou trois sepmaines, il luy sembla bien qu'il estoit temps de monter en chaire, pensant qu'il diroit aussi bien devant les escolliers comme il faisoit devant ses choulz. Il se presente et commence à faire sa harangue. Mais, avant qu'il eust dit une douzaine de motz, il demeura tout court, qu'il ne sçavoit plus où il en estoit; tellement qu'il ne sceut que dire autre chose, sinon : *Domini, ego bene video quod non estis caules,* c'est à dire, car il y en ha qui en veulent avoir leur part en françois : « Messieurs, je voy bien que vous n'estes pas des choulz. »

Estant au jardin, il prenoit bien le cas que les choulz fussent escolliers; mais, estant en chaire, il ne pouvoit prendre le cas que les escolliers fussent des choulz.

NOUVELLE LXXVII

Du bon yvrongne Janicot et de Jannette sa femme.

DEDANS Paris, où il y ha tant de sortes de gens, y avoit un cousturier nommé Janicot, lequel ne fut jamais avaricieux, car tout l'argent qu'il gaignoit, c'estoit pour boire. Lequel mestier il trouva si bon, et s'y accoustuma de telle sorte qu'il luy fallut quitter celuy de cousturier, car, quand il revenoit de la taverne, et qu'il se vouloit mettre sus sa besongne, en enfilant son aiguille il faisoit comme les nouveaux mariez, il mettoit auprés, et puis luy estoit advis d'un filet que c'en estoyent deux, et cousoit aussi tost une manche par derriere comme par devant : tout luy estoit un. De sorte qu'il renonça du tout à ce fascheux cousturage, pour se retirer au plaisant mestier de boire, lequel il entretint vaillamment; car, depuis qu'il estoit au fons d'une taverne, il n'en bougeoit jusques au soir, fors quand quelquefois sa femme

le venoit querir, qui luy disoit mille injures; mais il les avalloit toutes avec un verre de vin.

Bien souvent il la flattoit tant qu'il la faisoit asseoir auprés de soy en luy disant : « Taste un peu de ce vin là, mamie, c'est du meilleur que tu beuz jamais. — Je n'ay que faire de boire, disoit elle; cest yvrongne icy! verras tu? — Eh! Jannette, tu ne bevras que tant petit que tu vourras. » A la fin elle se laissoit aller, car la bonne dame disoit en soy mesme : « Aussi bien c'est moy qui paye tout, il fault bien que j'en boive ma part. » Vray est qu'elle avoit un peu plus de discretion que Janicot, car elle ne se chargeoit pas tant qu'elle ne le remenast à la maison; mais croyez que c'estoit une dure departie, que du pot et de Janicot.

Une aultre fois, quand elle faisoit la fascheuse, il luy disoit : « Jannette, tu sçais bien que c'est que je vey hier : ce monsieur, tu m'entends bien? Je n'en diray mot, Jannette; mais laisse moy boire; va t'en, mamie, je seray aussi tost au logis que toy. » Et de reboire; puis en s'en retournant, qui n'estoit jamais qu'il n'eust sa charge hardiment, qu'il estoit plus aisé à sçavoir d'où il venoit que non pas où il alloit, car la rue ne luy estoit pas assez large, il alloit chancelant, dandinant, tresbuchant. Il heurtoit tousjours à quelque

ouvroir, ou, quand il estoit nuict, à quelque charrette, et se faisoit à tous coups une bigne au front; mais elle estoit guerie avant qu'il s'en apperceust. Il se laissoit maintefois tomber du hault d'un degré, ou en la trappe d'une cave; mais il ne se faisoit point de mal : Dieu luy aidoit tousjours.

Et si vous me demandez où il prenoit dequoy payer, je vous respons qu'il n'y avoit plat ny escuelle qui ne s'y en allast. Les nappes, les couvertes de lict, il vendoit tout cela; quand sa femme estoit quelque part en commission, son demy ceint, s'il le povoit avoir, ses chapperons, sa robbe, à un besoin. Mais pourquoy n'eust il engagé tout cela, quand il eust engagé sa femme mesme à qui luy eust voulu donner dequoy boire? Et puis il avoit tousjours quelque payeur : car ce que le pertuis d'en hault despendoit, celuy d'embas en respondoit.

A propos, Janicot avoit tousjours sa bouteille de trois choppines, laquelle il tenoit toute la nuict auprés de soy, et l'esgouttoit toutes les fois qu'il s'esveilloit; et en dormant mesme il ne songeoit qu'en sa bouteille, et y avoit une telle addresse que tout endormy il y portoit la main, et la prenoit pour boire tout ainsi que s'il eust veillé. Quoy congnoissant, sa femme bien souvent le

prevenoit, et luy beuvoit le vin de sa bouteille, laquelle elle remplissoit d'eau, que le povre Janicot beuvoit en dormant. Et bien souvent se resveilloit à ce goust aquatique, qui luy affadissoit toute la bouche; mais il se rendormoit sus ceste querelle, sans faire grand bruict. Et le plus souvent mesmes y avoit un tiers couché en mesme lict, qui dansoit la dance trevisaine avec sa femme ; mais tout cela ne luy faisoit point de mal.

Quelquesfois il s'advisoit de mettre de l'eau en son vin ; mais c'estoit avec la pointe d'un cousteau, lequel il mouilloit dedans l'aiguiere, et en laissoit tomber une goutte en son voirre, et non plus.

Vous ne l'eussiez jamais trouvé sans un osselet de jambon en sa gibeciere. Il aymoit uniquement les saucisses, le formage de Milan, les sardines, les harens sors, et tous semblables esguillons à vin. Il hayssoit les pommes et les salade comme poison ; les flannetz, les tartelettes, quan il les entendoit crier par les rues, il bouschoit se oreilles.

Il avoit les yeux bordez de fine escarlatte, et un jour qu'il y avoit mal, sa femme luy fit deffendre par un medecin d'eau douce qu'il ne beus point de vin ; mais on eust faict avec luy tous le marchez plustost que celuy là, car il aymoi

mieulx perdre les fenestres que toute la maison. Et quand on luy disoit qu'il se pouvoit bien laver les yeulx de vin blanc : « Eh ! ce disoit il, que sert il de s'en laver par dehors? C'est autant de gasté. Ne vault il pas mieux en boire tant qu'il en sorte par les yeux, et s'en laver dedans et dehors? »

Quand il gresloit, il se jettoit à genoux, et ne plaignoit que les vignes à haulte voix. Et quand on luy disoit : « Et, Janicot, les blez, quoy? — Les blez, disoit il? avec un morceau de pain gros comme une noix, je bevray une quarte de vin : je ne me soucie pas des blez; il y en aura bien peu s'il n'y en ha assez pour moy. »

Et cecy estoit quand il estoit en son meilleur sens, car les uns disent, quand il eut prins son ply, que depuis il ne desenyvra, et mesme tiennent que tout son sang se convertit en vin. Aussi ne parloit il que de vin, et, s'il eust esté prebstre, il n'eust chanté que de vin, tant il avoit sa personne bien avinée.

Il est bien vray qu'il fallut qu'il mourust en son reng. Pour ce, deux ou trois jours avant sa mort, on luy osta le vin, ce qu'il fit au plus grand regret du monde, en disant qu'on le tuoit, et qu'il ne mouroit que par faulte de boire. Et, quand ce fut à se confesser, il ne se souvenoit

point d'avoir faict aucun mal, sinon qu'il avoit beu, et ne sçavoit parler d'aultre chose à son confesseur que de vin. Il se confessoit combien de fois il en avoit beu qui n'estoit pas bon, dont il se repentoit et en demandoit à Dieu pardon. Puis, quand il veid qu'il falloit aller boire ailleurs, il ordonna par son testament qu'il fust enterré en une cave, soubz un tonneau de vin, et qu'on luy mist la teste soubz le degouttoir, afin que le vin luy tombast dedans la bouche, pour le desalterer, car il avoit bien veu au cimetiere Sainct Innocent que les trespassez ont la bouche bien seche.

Advisez s'il n'estoit pas bon philosophé, de penser que les hommes avoyent encore aprés la mort le ressentiment de ce qu'ilz ont aymé en leur vie. C'est le vin qui fait ainsi l'homme qu'il ne luy est rien impossible.

Les autres dient qu'il voulut estre enterré au pied d'un sep de vigne, lequel sep ne cessa oncques puis de porter de plus en plus, tellement qu'on ha veu toute la vigne greslée, que le sep s'est defendu et ha porté autant ou plus que jamais. Je vous laisse à penser s'il est vray, et comment il en va.

NOUVELLE LXXVIII

D'un gentilhomme qui mit sa langue en la bouche d'une damoiselle en la baisant.

En la ville de Montpelier y eut un gentilhomme, lequel, nouvellement venu audit lieu, se trouva en une compagnie où l'on dansoit. Entre les dames qui estoyent en celle assemblée estoit une damoyselle de bien bonne grace, laquelle estoit vefve et encores jeune. Je croy qu'ilz danserent la piemontoise, et fut question de s'entrebaiser. Et advint que ce gentilhomme se print à ceste jeune vefve. Quant ce vint à baiser, il en voulut user à la mode d'Italie, où il avoit esté : car, en la baisant, il luy mit sa langue en la bouche. Laquelle façon estoit pour lors bien nouvelle en France, et est encores de present, mais non pas tant qu'alors : car les Françoys commencent fort à ne trouver rien mauvais, principallement en telles matieres. La damoiselle se trouva un peu surprise d'une telle pigeonnerie, et, combien qu'elle ne sceust

pas prendre les choses en mal, si est ce qu'elle regarda ce gentilhomme de fort mauvais œil; et si ne s'en peut pas taire, car bien peu aprés elle en fit le compte en une compagnie où elle se trouva, à laquelle un personnage qui estoit là, et qui peut estre luy appartenoit en quelque chose, dit ainsi : « Comment avez vous souffert cela, madamoiselle? C'est une chose qui se fait à Romme et à Venise en baisant les courtisanes. »

La damoiselle fut fort faschée, entendant par cela que le gentilhomme la prenoit pour aultre qu'elle n'estoit. Tant qu'avec l'instance que luy en faisoit ledit personnage, elle se mit en opinion que, s'elle laissoit cela ainsi, elle feroit grand tort à son honneur. Surquoy, aprés avoir songé des moyens uns et aultres d'en rechercher le gentilhomme, il ne fut point trouvé de meilleur expedient que de le traicter par voye de justice, pour mieux en avoir la raison et à son honneur. Pour abbreger, elle obtint incontinent un adjournement personnel contre son homme, pour les moyens qu'elle avoit en la ville, lequel ne s'en doubtoit point aultrement jusques à tant que le jour luy fut donné. Et parce qu'il n'estoit pas de la ville, combien qu'il ne fust de loing de là, ses amys luy conseillerent de s'absenter pour quelque temps, luy remontrans qu'il n'auroit pas du meil-

leur et qu'elle, qui estoit apparentée des juges et des advocatz, luy pourroit faire telle poursuyte qu'il en seroit fasché, car de nier le faict il n'y avoit point d'ordre, d'autant que luy mesme l'auroit confessé en quelques compagnies où il s'estoit depuis trouvé. Mais luy, qui estoit assez asseuré, n'en fit pas grand cas, et respondit qu'il ne s'enfuiroit point pour cela et qu'il sçavoit bien ce qu'il avoit à faire.

Le jour de l'assignation venu, il se presenta en jugement, où y avoit assez bonne assemblée pour ouyr debattre ce different, qui estoit tout divulgué par la ville. Il luy fut demandé d'unes choses et aultres : si un tel jour il n'estoit pas en une telle danse : il respondit que ouy; s'il ne congnoissoit pas bien la dame complaignante : il respondit qu'il ne la congnoissoit que de veue et qu'il voudroit bien la congnoistre mieux; s'il vouloit dire ou maintenir qu'elle fust aultre que femme de bien : respondit que non; s'il estoit pas vray qu'un tel soir il l'eust baisée : respondit que ouy. « Voyre mais, vous luy avez faict un deshonneur grand, ainsi qu'elle se plaint. » Et luy de le nier. « Vous luy avez mis vostre langue en sa bouche. — Eh bien! quand ainsi seroit? dit il.— Cela ne se fait, dit le juge, qu'aux femmes mal notées; ce n'estoit pas là où vous deviez addresser. »

Quand il se veid ainsi pressé, alors i respondit : « Elle dit que je luy ay mis la langue en la bouche; quant à moy, il ne m'en souvient point; mais pourquoy ouvroit elle le bec, la folle qu'elle est? » Comme à dire : s'elle ne l'eust ouvert, je ne luy eusse rien mis dedans. Mais à ceux qui entendent le langage du pays il est un peu de meilleure grace. *Et perche badave, la bestia?* C'est à dire : pourquoy baailloit elle, la beste? Voire mais qu'en fut il dict? Il en fut ris, et les parties hors de court et de procés, à la charge pourtant que une aultre fois elle serreroit le bec quand elle se laisseroit baiser.

NOUVELLE LXXIX

Des coupeurs de bourse et du curé qui avoit vendu son bled.

Il n'y ha pas mestier au monde qui ayt besoing de plus grande habileté que celuy des coupeurs de bourses, car ces gens de bien ont affaire à hommes, à femmes,

à gentilzhommes, à advocatz, à marchantz et à prebstres, que je devois dire les premiers; brief, à toutes sortes de personnes, fors par aventure aux cordeliers, encores y en ha il qui ne laissent pas de porter argent, nonobstant la prohibition francisquine; mais ilz la tiennent si cachée que les povres coupe-bourses n'y peuvent aveindre. Lesquelz, avec ce qu'ilz ont affaire à tous les susnommez, le pis est et le plus fort qu'ilz vous desrobent en votre presence, et ce que vous tenez le plus cher. Et puis ilz sçavent bien de quoy il y va pour eulx; et pour ce vous laisseray à penser comment il fault qu'ilz entendent leur estat et par quantes manieres. Je vous racompteray seulement deux ou trois de leurs tours, lesquelz j'ay ouy dire pour assez subtilz, ne voulant nier toutesfois qu'ilz n'en facent bien d'aussi bons, voire de meilleurs, quand il y affiert.

Je dis donc qu'en la ville de Thoulouse fut pris l'un de ces bons marchans dont nous parlons. Je ne sçay pas s'il estoit des plus fins d'entre eulx, mais je penserois bien que non, puisqu'il se laissa prendre, et puis pendre, qui fut bien le pire; mais la cruche va si souvent à la fontaine qu'à la fin elle se rompt le col. Tant y ha que, estant en la prison, il encusa ses compaignons soubz ombre qu'on luy promit impunité, et se met à declarer

tout plain de belles praticques du mestier, desquelles ceste cy estoit l'une : qu'un jour les coupeurs de pendans, lesquelz estoient bien dix ou douze de bende, se trouverent en la ville susdite, à la Peire, à un jour de marché, où ilz veirent comme un curé avoit receu quarante ou cinquante francs en beau payement pour certain bled qu'il avoit vendu, lesquelz deniers il mit en une gibeciere qu'il portoit à son costé, vous pouvez bien penser qu'il ne la portoit pas sur sa teste; dequoy ces galans furent fort rejouis, car ilz n'en êussent pas voulu tenir un denier moins. Et, parce que le butin estoit bon, ilz commencerent à se tenir prés les uns des autres, car c'estoit là qu'ilz se devoyent entendre, ou ailleurs non; et se mirent à presser ce curé de plus prés qu'ilz peurent, lequel estoit jaloux de sa gibeciere comme un coquin de sa poche, car, estant en la presse, il avoit tousjours la main dessus, se doubtant bien des inconveniens; et luy estoit advis que tous ceulx qu'il voyoit estoyent coupeurs de bourses et de gibecieres.

Ces compaignons, cependant, le serroyent, le tournoyent, le viroyent en la foule, faisans semblant d'avoir haste de passer pour trouver moyen de crocquer ceste gibeciere; mais, pour tourment qu'ilz sceussent faire, ce curé ne partoit point

la main de dessus sa prise, dont ilz se trouverent fort faschez, et esbahis de ce que un curé leur donnoit tant de peine; et de faict, celuy qui le racontoit dit au juge qui l'interroguoit qu'il s'estoit trouvé en une centaine de factions, mais qu'il n'avoit point vu d'homme plus obstiné à se donner garde que ce curé, ni qui eust moins d'envie de perdre sa bourse.

Or si avoyent ilz juré qu'ilz l'auroyent. Que firent ilz en le pourmenant ainsi parmy la foule? Ilz firent tant qu'ilz le firent approcher d'un grand monceau de souliers de buche, *alias* des sabots, qu'ils disent en ce païs là des esclops, si bien m'en souvient, lesquelz esclops ilz font pointus par le bout, pour la braveté. Voyez, encores se fait il de braves sabotz! Quoy voyant l'un d'entre eulx, comme ilz sont tous accortz de faire leur profit de tout, vint pousser avec le pied l'un de ces esclops, et en donne un grand coup contre la greve de ce curé; lequel, sentant une extresme douleur, ne se peust tenir qu'il ne portast la main à sa jambe, car un tel mal que cestuy là fait oublier toutes autres choses. Mais il n'eut pas plustost lasché la gibeciere que cest habile hillot ne la luy eust enlevée.

Le curé, avec tout son mal, voulut reporter la main à ce que il tenoit si cher, mais il n'y trouva

plus rien que le pendant, dont il se print à crier plus fort que de sa jambe; mais la gibeciere estoit desja en main tierce, voire quarte, si besoing estoit, car en telles executions ilz s'entresecourent merveilleusement bien. Ainsi le povre curé s'en alla mauvais marchand de son blé, estant blessé en la jambe et ayant perdu sa gibeciere et son argent.

Il y en ha qui sont si scrupuleux qui diroyent que c'estoit de peché de vendre les biens de l'Eglise; mais je de dis rien de cela, j'ayme mieux vous faire un autre compte.

NOUVELLE LXXX

Des mesmes coupeurs de bourses et du prevost La Voulte.

Il faut entendre que le meilleur advis qu'ayent pris les coupeurs de bourses ha esté de se tenir bien en ordre, car, quand ilz estoyent habillez chetivement, ilz n'eussent pas osé se trouver parmy les gens d'apparence, qui sont les lieux où ilz ont le plus grand affaire; ou, s'ilz s'y trouvoyent, on se donnoit

garde d'eulx; car les hommes mal vestus, quand ilz seroyent plieurs de corporaux, si sont ilz à tous coups prins pour espies.

A propos, un jour estant le roy François à Bloys, se trouverent de ces bons marchans dont est question, qui estoyent tous habillez comme gentilzhommes; desquelz y en eut un qui se laissa surprendre en la basse court de Bloys faisant son estat; il fut incontinent representé devant monsieur de La Voulte, homme qui ha fait passer les fievres en son temps à maintes personnes. Je faux : il donnoit la fievre, mais il avoit le medecin quant et luy, qui en guerissoit.

Estant ce couppebourse devant le prevost, s'amasserent force gens à l'entour de luy, ainsi qu'en tel cas chacun y court comme au feu, et ce tant pour congnoistre cest homme de mestier que pour veoir la façon du prevost, qui estoit un mauvais et dangereux fol, avec son col tors. Or les aultres couppebourses se tindrent aussi là auprés, faisans mine de gens de bien, pour ouyr les interrogatoires que feroit ce prevost à leur compagnon, et aussi pour praticquer quelque bonne fortune, s'elle se presentoit, comme en tel lieu les hommes ne se donnent pas bien garde, car ilz ne pensent point qu'il y ait plus d'un loup dedans le boys; et il y en ha peut estre plus de

dix. Et puis, qui penseroit qu'il y en eust de si hardis de desrober au propre lieu où se fait le procés d'un larron? Mais il y en eut bien de trompez.

Or devinez qui ce fut? vous ne le devinerez pas du premier coup. Jan! ce fut monsieur le prevost, car, cependant qu'il examinoit celuy qu'il avoit entre ses mains, touchant la bourse qui avoit esté couppée, il y en eut un en la foulle qui luy couppa la sienne dedans sa manche et la bailla habilement à un sien compagnon et amy. Le prevost, quelque ententif qu'il fust environ ce prisonnier, si sentit il bien qu'on luy fouilloit en sa manche. Il taste et trouve sa bourse à dire, dont il fut le plus despité du monde; et, ne voyant autour de soy que des gens de bien, au moins bien habillez, il ne sçavoit à qui s'en prendre. Mais à la chaude vint saisir un gentilhomme le plus prochain de luy, en luy disant : « Est ce vous qui avez prins ma bourse? — Tout beau, monsieur de La Voulte, luy dit le gentilhomme; retournez vous cacher, vous n'avez pas bien deviné; prenez vous en à un aultre qu'à moy. »

Le prevost cuyda desesperer. Et le bon fut que, pendant qu'il estoit empesché à questionner de sa bourse, celuy qu'il tenoit luy eschappe et se sauve parmy le monde. Dont La Voulte, par un

beau despit, en fit pendre une douzaine d'aultres qu'il tenoit prisonniers, et puis leur fit faire leur procés.

NOUVELLE LXXXI

D'eux mesmes encores et du coultelier à qui fut couppé la bourse.

A Moulins, en Bourbonnois, y en avoit un qui avoit le renom de faire les meilleurs coulteaux de tout le pays, duquel bruit esmeu un de ces venerables couppeurs de cuir s'en alla jusques à Moulins trouver ce coultelier pour luy faire faire un coulteau, se pensant qu'en voyant ce pays il pourroit gaigner son voyage, tant par les chemins que sur les lieux.

Estant arrivé à Moulins, car je ne dy rien de ce qu'il fit en allant, il va trouver ce coultelier et luy dit : « Mon amy, me ferez vous bien un coulteau de la façon que je vous deviseray? » Le coultelier luy respond qu'il le feroit si homme de

Moulins le faisoit. « Mon amy, dit cet homme de bien, la façon n'en est point aultrement difficile : le plus fort est qu'il couppe bien, car je le voudrois fin comme un rasoir. — Et bien! dit le coultelier, l'appelant monsieur, car il le voyoit bien en ordre, ne vous souciez point du trenchant; dites moy seulement de quelle sorte vous le voulez. — Mon amy, dit il, je le veulx d'une telle grandeur et d'une telle façon. » Et n'oublia pas à le lui desseigner tout tel qu'il le luy falloit, en luy disant : « Mon amy, car il le falloit amieller, faites le moy seulement et ne vous souciez du pris, car je le vous payerai à vostre mot. »

Il s'en va. Le coultelier se met aprés ce coulteau, qui fut prest à heure nommée. L'aultre le vint querir et le trouva bien faict à son gré et à son besoin. Il tire un teston de sa faque et le baille au coultelier; et, comme telz gens ont tousjours l'œil au guet pour espier si fortune leur envoyera point quelque butin, il veid que ce coultelier tira sa bourse de sa manche pour mettre ce teston, ainsi qu'on la portoit en ce temps là, et la mettoit on par une fente qui estoit en la manche du sayon ou du pourpoint. Incontinent que le galant veid ceste bourse à descouvert, il commence à presser ce coultelier de quelques propos apostez, et l'embesongna tellement qu'il

luy fit oublier de remettre sa bourse en sa manche et la laissa pendre sans y prendre garde.

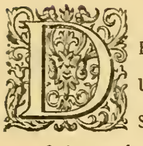
Estant cette bourse en si beau gibier, le galant se tenoit tousjours prés de sa proye, entretenant fort famillierement et de prés le coultelier, duquel il estoit desja cousin. De propos en propos, ce coultelier s'adventure de luy dire : « Mais, monsieur, vous desplaira il point si je vous demande à quoy c'est faire ce coulteau? J'en ay fait en ma vie de beaucoup de façons, mais je n'en fis jamais de semblable. — Mon amy, dit il, si tu pensois à quoy il est bon, tu en serois esbahy. — Et à quoy? Dites le moy, je vous en prie. — Ne le diras tu point? dit le couppebourse. — Non, dit le coultelier, je le vous prometz. » Le couppebourse s'approche comme pour luy parler à l'oreille et luy dit tout bas : « C'est pour coupper des bourses. » Et, en disant cela, fit le premier chef d'œuvre de son coulteau, car il ne faillit à luy coupper ceste bourse ainsi pendante; puis, aprés luy avoir couppé la bourse, il luy couppe la queue et s'en va chercher praticque deçà, delà, par la ville, là où il fit plusieurs belles executions de son mestier avec ce coulteau. Mais je croy bien qu'il s'affrianda tant en ce lieu qu'il fut surpris en un sermon couppant la bourse à un jeune homme de la ville, ainsi que font ceulx du mestier, tous-

jours attrapez tost ou tard, car les regnards se trouvent tous à la fin chez le peletier.

Quand il eut esté quelques jours en prison, on luy promit, selon la coustume, qu'il n'auroit point de mal s'il vouloit parler rondement et dire les veritez en tel cas requises, sus laquelle promesse il commença à se declarer et à dire tout ce qu'il sçavoit. En ses interrogatoires estoit compris le cas de ce coultelier, d'autant que il, ayant ouy dire que ce couppeur de bourses estoit pris, s'estoit venu rendre partie et se plaindre à la justice; sur quoy le prevost, car telles personnes ne sont pas voulentiers renvoyées devant l'evesque, luy dit en riant, mais c'estoit un ris d'hostelier : « Viençà : tu estois bien mauvais de coupper la bourse à ce coultelier qui t'avoit fait l'instrument pour gaigner ta vie. — Eh! monsieur, dit il, qui ne la luy eust couppée? Elle luy pendoit jusques aux genoulx. » Mais le prevost, aprés tous jeux, l'envoya pendre jusques au gibet.

NOUVELLE LXXXII

Du bandoullier Cambaire et de la responce qu'il fit à la Court de parlement.

EDANS le ressort de Thoulouze y avoit un fameux bandoulier, lequel se faisoit appeller Cambaire, et avoit autresfois esté au service du roy, avec charge de gens de pied, là où il avoit acquis le nom de vaillant et hardy capitaine; mais il avoit esté cassé avec d'aultres quand les guerres furent finies, dont par despit et par necessité s'estoit rendu bandoulier des montaignes et des environs. Lequel train il fit à l'avantage qu'il se fit si incontinent congnoistre pour le plus renommé de ses compagnons, contre lequel la Court de parlement fit faire telle poursuite qu'à la fin il fut prins et amené en la conciergerie, où il ne demeura gueres que son procés ne fut faict et parfaict, par lequel il fut sommairement conclud à la mort, pour les cas enormes par luy commis et perpetrez. Et,

combien que par les informations il fust chargé de plusieurs crimes et delicts, dont le moindre estoit assez grand pour perdre la vie, toutesfois la Court n'usa pas de sa severité accoustumée, car on dit : rigueur de Thoulouse, humanité de Bordeaux, misericorde de Rouen, justice de Paris; beuf sanglant, mouton bellant et porc pourry, et tout n'en vault rien s'il n'est bien cuit. Mais elle eut certain respect à ce Cambaire qu'elle luy voulut bien faire entendre avant qu'il mourust.

Et, l'ayant faict venir, le president luy va dire ainsi : « Cambaire, vous devez bien remercier la Court pour la grace qu'elle vous fait, qui avez merité une bien rigoureuse punition pour les cas dont vous estes attainct et convaincu; mais, parce qu'autresfois vous vous estes trouvé és bons lieux où vous avez faict service au roi, la Court s'est contentée de vous condamner seulement à perdre la teste. » Cambaire, ayant ouy ce dicton, respondit incontinent en son gascon : « Cap de Diou! be vous donni la reste per un viet d'aze. » Et, à la verité, le reste ne valloit pas gueres aprés la teste ostée, attendu mesme que le tout n'en valloit rien. Mais si est ce que pour ceste response il luy en print fort mal, car la Court, irritée de ceste arrogance, le condamna à estre mis en quatre quartiers.

NOUVELLE LXXXIII.

De l'honnesteté de monsieur Salzard.

Je vous veulx faire un beau conte d'un honneste monsieur qui s'appelloit Salzard. Sçavez vous quel homme c'estoit? Premierement, il avoit la teste comme un pot à beurre, le visage froncé comme un parchemin brullé, les yeux gros comme les yeux d'un beuf, le nez qui luy degoutoit, principalement en hyver, comme la poche d'un pescheur, et alloit tousjours levant le museau comme un vendeur de cinquailles, la gueule torte comme je ne sçay quoy, un bonnet gras pour luy faire une potée de choulx, sa robe avallée que vous eussiez dict qu'il estoit espaulé, une jacquette ballant jusques au gras de la jambe, des chausses deschicquetées au talon, tirans par le bas comme aux amoureux de Bretaigne (je faulx : ce n'estoit pas des chausses, c'estoit de la crotte bordée de drap); sa belle chemise de trois sepmaines, encores estoit elle desja

salle; ses ongles assez grands pour faire des lanternes ou pour bien s'egraffigner contre celuy qui est soubz les piedz Sainct Michel.

A qui le marierons nous, mes damoiselles? Y ha il point quelqu'une d'entre vous qui soit frappée des perfections de luy? Vous en riez! Or n'en riez plus. Luy donne une femme qui en sçaura quelqu'une qui luy soit bonne; quand à moy, je n'en congnoy point pour luy si je n'y pensois. Non, non; ne differez point à l'aymer, car il est gracieux en recompense; car, quand on lui demandoit : « Monsieur, comment vous portez vous? » il respondoit en villenois : « Je ne me porte ja. — Qu'avez vous, monsieur? — J'ay la teste plus grosse que le poing. — Monsieur, le disner est prest. — Mangez le. — Monsieur, ils sont onze heures. — Ilz en seront plus tost douze. — Voulez vous le poisson frict, ou bouilly, ou rosty, ou quoy? — Je le veux quoy. »

Et qui estoit cest honneste homme là? Voire, allez le luy dire, pour engendrer noise! Ne vous enquerez point de luy si vous ne le voulez espouser.

NOUVELLE LXXXIV

De deux escolliers qui emporterent les cizeaux du tailleur.

En l'Université de Paris y avoit deux jeunes escolliers qui estoyent bons fripons et faisoyent tousjours quelque chatonnie, principalement en cas de remuement de besongnes. Ilz prenoyent livres, ceinctures, gans : tout leur estoit bon; ilz n'attendoyent point que les choses fussent perdues pour les trouver, et falloit qu'ils prinssent, et n'eussent ils deu emporter que des souliers. Mesmes estans en vostre chambre, tout devant vous, s'ilz eussent veu une paire de pantouffles soubz un coing de lict, l'un d'eulx les chaussoit gentiment sus ses escarpins et s'en alloit à tout. Et à ce compte, pour se donner garde d'eulx, il leur falloit regarder aux piedz et aux mains, combien que le proverbe ne nous advertisse que des mains. Somme, ilz avoyent fait serment qu'en quelque lieu qu'ils entreroyent ilz en sortiroyent tousjours plus

chargez, ou ilz ne pourroyent, et s'entendoyent bien ensemble : car, tandis que l'un faisoit le guet, l'autre faisoit la prise.

Un jour, ilz se trouverent tous deux chez un tailleur, car ils n'estoyent quasi jamais l'un sans l'aultre, là où l'un d'eulx se faisoit prendre la mesure de quelque pourpoint; et, comme ilz jettoyent les yeux deçà, delà, pour voir ce qu'ilz emporteroyent, ilz ne veirent rien qui fust bonnement de leur gibier, sinon que l'un d'eulx advisa une paire de cizeaux en assez belle prise, dont son compaignon estoit le plus prés, auquel il dit en latin, en le guignant de la teste : « *Accipe.* » Son compaignon, qui entendoit bien ce mot, et le sçavoit bien mettre en usage, prend tout doulcement ces cizeaux et les met soubz son manteau tandis que le tailleur estoit amusé ailleurs, lequel ouyt bien ce mot *accipe;* mais il ne sçavoit qu'il vouloit dire, n'ayant jamais esté à l'escole; jusques à tant que, les deux escolliers estans departiz, il eut affaire de ses cizeaux, lesquelz ne trouvant point il fut fort esbahy, et vint à penser en soy mesmes qui estoit venu en sa boutique, dont ne se peut doubter que de ces deux jeunes gens; et mesme, se reduisant en memoire la contenance qu'il leur avoit veu faire, se souvint aussi de ce mot *accipe*, dont luy commença à croistre suspicion.

Il vint tantost un homme en sa boutique, auquel, en parlant de ses cizeaux, car il souvient tousjours à Robin de ses fleutes, il demanda : « Monsieur, dit il, que signifie *accipe?* » L'aultre luy respond : « Mon amy, c'est un mot que les femmes entendent; *accipe* signifie : pren. — O! de par Dieu, je croy qu'il dist bien le diable, si *accipe* signifie pren, mes cizeaux sont perdus. » Aussi estoyent ilz, sans point de faulte; pour le moins estoyent ilz bien esgarez.

NOUVELLE LXXXV

Du cordelier qui tenoit l'eau auprés de soy à table et n'en beuvoit point.

Un gentilhomme appeloit ordinairement à disner et à soupper un cordelier qui preschoit le caresme en la paroisse, lequel cordelier estoit bon frere et aymoit le bon vin. Quand il estoit à table, il demandoit tousjours l'aiguiere auprés de soy, et toutesfois il

ne s'en servoit point, car il trouvoit le vin assez fort sans eau, beuvant *sicut terra sine aqua*.

A quoy le gentilhomme ayant pris garde, luy dist une fois : « Beau pere, d'où vient cela, que vous demandez tousjours de l'eaue, et que vous n'en mettez point en vostre vin? — Monsieur, dit il, pourquoy est ce que vous avez tousjours vostre espée à vostre costé et si n'en faites rien? — Voyre mais, dist le gentilhomme, c'est pour me deffendre si quelqu'un m'assailloit. — Monsieur, dit le cordelier, l'eau me sert aussi pour me deffendre du vin s'il m'assailloit, et pour cela je la tiens tousjours auprés de moy; mais, voyant qu'il ne me fait point de mal, je ne luy en fais point aussi. »

Un cordelier qui est ceinct homme
Boit du vin comme un aultre homme.

NOUVELLE LXXXVI

D'une dame qui faisoit garder les coqs sans cognoissance de poulles.

Une grande dame de Bourbonnois avoit appris, par l'enseignement d'un personnage qui sçavoit que c'estoit de vivre friandement, que les jeunes cochetz sans estre chastrez, pourveu qu'ilz n'eussent point congnoissance de poulles, avoyent la chair aussi tendre et plus naturelle que les chappons, et que ce qui faisoit les coqs devenir ainsi durs, estoit l'amour des gelines, comme font tous les masles avec les femelles; car, sans point de faultes, celuy parloit bien en homme experimenté qui disoit que qui le moins en faict trompe son compagnon, que les apprentis en sont maistres, que les plus grands ouvriers en vont aux potences, que les hommes en meurent et que les femmes en vivent, et aultres bons motz appartenans à la matiere. Toutesfois, je m'en rapporte à ce qui en est;

ce que j'en dis n'est pas pour appaiser noise.

A propos de nos cochetz, ceste dame dont nous parlons les faisoit garder à part des poulles, pour servir à table en lieu de chappons, dont elle se trouvoit bien. Un jour la vint veoir, comme sa maison estoit grande et principale, un grand seigneur, auquel elle fit tel et si honorable racueil qu'elle sçavoit faire. Luy voulut faire veoir les singularitez de sa maison une pour une, entre lesquelles elle n'oublia pas ses cochetz, luy en faisant grand feste et luy promettant de luy en faire veoir l'experience à soupper. Ce seigneur print cela pour une grande nouveauté; mais il eut pitié de ces povres cochetz, lesquelz il veid ainsi punis à la rigueur d'estre privez du plus grand plaisir que nature eust mis en ce monde, et se pensa en soymesme qu'il feroit œuvre de misericorde de leur donner quelque secours, qui fut que, s'estant mis à part d'avec madame, il fit appeller l'un de ses gens, auquel il commanda secretement que tout à l'heure il luy recouvrast trois ou quatre poulles en vie, et qu'il ne faillist à les aller mettre dedans le poulaillier où estoyent ces cochetz, sans faire bruict, ce qui fut incontinent faict.

Aussi tost que ces poulles furent là dedans et mes cochetz environ, et de se battre; jamais ne

fut telle guerre; comme l'un montoit, l'aultre descendoit. Ces pauvres poulles furent affollées, car on dit que :

Gallus gallinaceus ter quinque sufficit unus.
Ter quinque viri non sufficiunt mulieri.

Mais je croy que ce dernier est faulx, car j'ai ouy dire à une dame qu'elle se contentoit bien de trois fois la nuyct : l'une à l'entrée du lict, l'aultre entre deux sommes, et la tierce au poinct du jour; mais, s'il y en avoit quelqu'une extraordinaire, qu'elle la prenoit en patience. De moy, je dirois ceste dame assez raisonnable, et qu'une fois n'est rien, deux font grand bien, troys c'est assez, quatre c'est trop, cinq est la mort d'un gentilhomme sinon qu'il fust affamé; au dessus, c'est à faire à charretiers. Vray est qu'il y avoit un gentilhomme qui se vantoit de la dix septiéme fois pour une nuict, dont chacun qui l'oyoit s'en esmerveilloit; mais à la fin, quand il eut bien faict valoir son compte, il se declara en disant qu'il y avoit une faulte qui valloit quinze. C'estoit bien rabattu.

Mais qu'est ce que je vous compte? Pardonnez moy, mes dames : ce ont esté les cochetz qui m'ont fait cheoir en ces termes. Par mon ame! c'est une si douce chose qu'on ne se peult tenir

d'en parler à tous propos. Aussi n'ay je pas entrepris au commencement de mon livre de vous parler de rencherir le pain.

NOUVELLE LXXXVII

De la pie et de ses piauz.

C'EST trop parlé de ces hommes et de ces femmes : je vous veux faire un compte d'oiseaux. C'estoit une pie qui conduisoit ses petits piauz par les champs pour leur apprendre à vivre ; mais ilz faisoyent les besiatz et vouloyent tousjours retourner au nic, pensans que la mere les deust tousjours nourrir à la bechée ; toutesfois, elle, les voyant tous drus pour aller par toutes terres, commença à les laisser manger tous seulz petit à petit en les instruisant ainsi : « Mes enfans, dit elle, allez vous en par les champs ; vous estes assez grans pour chercher vostre vie ; ma mere me laissa que je n'estois pas si grande de beaucoup que vous estes. —

Voire mais, disoyent ilz, que ferons nous? Les arbalestriers nous tueront. — Non feront, non, disoit la mere; il faut du temps pour prendre la visée. Quand vous verrez qu'ils leveront l'arbaleste et qu'ilz la metteront contre la joue pour tirer, fuyez vous en. — Et bien! nous ferons bien cela, disoyent ilz; mais, si quelqu'un prend une pierre pour nous frapper, il ne faudra point qu'il prenne de visée. Que ferons nous, alors? — Et vous verrez bien tousjours, disoit la mere, quand il se baissera pour amasser la pierre. — Voire mais, disoyent les piauz, s'il portoit d'advanture la pierre toute preste en la main pour ruer? — Ah! dit la mere, en sçavez vous bien tant! Or pourvoyez vous si vous voulez. » Et, ce disant, elle les laisse et s'en va.

Si vous n'en riez, si n'en ploureray je pas.

NOUVELLE LXXXVIII

D'un singe qu'avoit un abbé, qu'un Italien entreprint de faire parler.

Un monsieur l'abbé avoit un singe, lequel estoit merveilleusement bien né : car, oultre les gambades et plaisantes mines qu'il faisoit, il congnoissoit les personnes à la phisionomie; il congnoissoit les sages et honnestes personnes à la barbe, à l'habit, à la contenance, et les caressoit; mais un page, quand bien il eust esté habillé en damoiselle, si l'eust il discerné entre cent aultres, car il le sentoit à son pageois incontinent qu'il entroit en la salle, encores que jamais plus il ne l'eust veu. Quand on parloit de quelque propos, il escoutoit d'une telle discretion que s'il eust entendu les parlans, et faisoit signes assez certains pour montrer qu'il entendoit; et, s'il ne disoit mot, asseurez vous qu'il n'en pensoit pas moins. Brief, je croy qu'il estoit encores de la race du singe de

Portugal qui jouoit si bien aux eschetz. Monsieur l'abbé étoit tout fier de ce singe et en parloit souvent en disnant et en souppant.

Un jour, ayant bonne compaignie en sa maison, et estant pour lors la court en ce pays là, il se print à magnifier son singe. « Mais n'est ce pas là, dit il, une merveilleuse espece d'animal? Je croy que nature vouloit faire un homme quant elle le faisoit, et qu'elle avoit oublié que l'homme fust faict, estant empeschée à tant d'aultres choses. Car, voyez vous, elle luy fit le visage semblable à celuy d'un homme, les doigtz, les mains, et mesme les lignes escartées dedans les paulmes, à un homme. Que vous en semble? Il ne luy fault que la parolle que ce ne soit un homme; mais ne seroit il possible de le faire parler? On apprend bien à parler à un oyseau, qui n'ha pas tel entendement ni usage de raison comme ceste beste là. Je voudrois, dit il, qu'il m'eust cousté une année de mon revenu et qu'il parlast aussi bien que mon perroquet; et ne croy point qu'il ne soit possible : car, mesme quand il se plaint ou quand il rit, vous diriez que c'est une personne et qu'il ne demande qu'à dire ses raisons; et croy, qui voudroit ayder à ceste dexterité de nature, qu'on y parviendroit. »

A ces propos, par cas de fortune, estoit present

un Italien, lequel, voyant que l'abbé parloit d'une telle affection et qu'il estoit si bien acheminé à croire que ce singe deust apprendre à parler, se presente d'une asseurance, qui est naturelle à la nation, et va dire à l'abbé, sans oublier les reverences, excellences et magnificences : « Seigneur, dit il, vous le prenez là où il le fault prendre, et croyez, puisque nature ha faict cet animal si approchant de la figure humaine, qu'elle n'ha voulu estre impossible que le demeurant ne s'achevast par artifice, et qu'elle l'ha privé de langage pour mettre l'homme en besongne et pour montrer qu'il n'est rien qui ne se puisse faire par continuation de labeur. Ne lit on pas des elephans qui ont parlé, et d'un asne semblablement? Mais plus de cent, eussé je dict voulentiers. Et suis esmerveillé qui ne se soit encore trouvé roy, ny prince, ny seigneur, qui l'ait voulu essayer de ceste beste, et dy que celuy là acquerra une immortelle louange qui premier en fera l'experience. »

L'abbé ouvrit l'oreille à ces raisons philosophales, et principalement d'autant qu'elles estoyent italicques, car les François ont tousjours eu cela de bon, entre aultres mauvaises graces, de prester plus voulentiers audience et faveur aux estrangers qu'aux leurs propres. Il regarde cest Italien de plus prés avec ses gros yeux et luy dist : « Vraye-

ment, je suis bien aise d'avoir trouvé un homme de mon opinion, et y ha longtemps que j'estois en ceste fantaisie. »

Pour abbregier, aprés quelques aultres argumens alleguez et deduictz, l'abbé, voyant que cest Italien faisoit profession d'homme entendu, avec une mine qui valloit mieux que le boisseau, luy va dire : « Venez çà; voudriez vous entreprendre ceste charge de le faire parler? — Ouy, monseigneur, dit l'Italien, je le voudrois entreprendre. J'ay aultresfois entrepris d'aussi grandes choses, dont je suis venu à bout. — Mais en combien de temps? dit l'abbé. — Monsieur, respondit l'Italien, vous pouvez entendre que cela ne se peut pas faire en peu de temps. Je voudrois avoir bon terme pour telle entreprise que celle là et si incongnue : car, pour ce faire, il le faudra nourrir à certaines heures, et de viandes choisies, rares et precieuses, et estre environ nuict et jour. — Et bien! dit l'abbé, ne parlez point de la depense, car, quelle qu'elle soit, je n'y espargneray rien; parlez seulement du temps. »

Conclusion, il demanda six ans de terme; à quoy l'abbé se condescendit et luy fait bailler ce singe en pension, dont l'Italien se fait avancer une bonne somme d'escus, et prend ce singe en gouvernement.

Et pensez que tous ces propos ne furent point demenez sans apprester à rire à ceulx qui estoyent presens, lesquelz, toutesfois, se reservoyent à rire pour une aultre fois tout à loisir, n'en voulant pas faire si grand semblant devant l'abbé. Mais les Italiens qui estoient de la congnoissance de cest entrepreneur s'en porterent pour bien faschez, car c'estoit du temps qu'ilz commençoyent à avoir vogue en France, et, pour cette singerpedie, ilz avoyent peur de perdre leur reputation. A ceste cause, quelques uns d'entre eulx blasmerent fort ce magister, luy remontrans qu'il deshonoroit toute la nation par ceste folle entreprise, et qu'il ne devoit point s'adresser à monsieur l'abbé pour l'abuser, et que, quand il seroit venu à la congnoissance du roy, on luy feroit un mauvais party.

Quand cest Italien les eust bien escoutez, il leur respondit ainsi : « Voulez vous que je vous die? Vous n'y entendez rien, tous tant que vous estes. J'ai entrepris de faire parler un singe en six ans; le terme vaut l'argent, et l'argent le terme. Ilz viennent beaucoup de choses en six ans; avant qu'ilz soyent passez, ou l'abbé mourra, ou le singe, ou moymesme par adventure; ainsi j'en demeureray quicte. »

Voyez que c'est que d'estre hardy entrepre-

neur! On dit qu'il advint le mieux du monde pour cest Italien. Ce fut que l'abbé, ayant perdu ce singe de veue, se commença à fascher de mode qu'il ne prenoit plus plaisir en rien, car il faut entendre que l'Italien le print avec condition de luy faire changer d'air, avec ce qu'il se disoit vouloir user de certains secretz que personne n'en eust la vue ny la congnoissance. Pour ce, l'abbé, voyant que c'estoit l'Italien qui avoit le plaisir de son singe, et non pas luy, se repentit de son marché et voulut ravoir son singe. Ainsi l'Italien demeura quitte de sa promesse, et cependant il fit grand chere des escus abbatiaux.

NOUVELLE LXXXIX

Du singe qui beut la medecine.

Je ne sçay si ce fut point ce mesme singe dont nous parlions tout maintenant, mais c'est tout un; si ce ne fut luy, ce fut un aultre. Tant y ha que le maistre de

ce singe devint malade d'une grosse fiebvre, lequel fit appeller les medecins, qui luy ordonnerent tout premierement le clistere et la saignée, à la grande mode accoustumée, puis des syrops par quatre matins, et tandis une medecine, laquelle l'apoticaire luy apporte de bon matin, au jour nommé. Mais, ayant trouvé son patient endormy, ne le voulut pas resveiller, d'aultant mesme qu'il n'avoit reposé long temps avoit. Mais il laisse la medecine dedans le gobelet dessus la table, couvert d'un linge, et s'en alla en attendant que le patient se resveillast, comme il fit au bout de quelque temps, et veid sa medecine sus la table; mais il n'y avoit personne pour la luy bailler, car tout le monde estoit sorty pour le laisser reposer.

Et par fortune avoyent laissé l'huys de la chambre ouvert, qui fut cause que le singe y entra pour venir veoir son maistre. La premiere chose qu'il fit fut de monter sus la table, où il trouve ce gobelet d'argent auquel estoit la medecine. Il le descouvre, et commence à porter ce breuvage au nez, lequel il trouva d'un goust un petit fascheux qui luy faisoit faire des mines toutes nouvelles. A la fin il s'adventure d'y taster, car jamais ne s'en fust passé. Mais, pour ceste amertume succrée, il retiroit le museau, il demenoit

les babines, il faisoit des grimasses les plus estranges du monde. Toutesfois, parce qu'elle estoit doulceatre, il y retourna encores une fois, et puis une aultre. Somme, il fit tant, en tastant et retastant, qu'il vint à bout de ceste medecine et la beut toute; encores s'en leschoit il ses barbes.

Ce pendant le malade, qui le regardoit, print si grand plaisir aux mines qu'il luy veid faire qu'il en oublia son mal, et se print à rire si fort et de si bon courage qu'il guerit tout sain. Car, au moyen de la soubdaine et inopinée joye, les espritz se revigorerent, le sang se rectifia, les humeurs se remirent en leur place, tant que la fiebvre se perdit.

Tantost le medecin arrive, qui demanda au gisant comment il se trouvoit, et si la medecine avoit faict operation. Mais le gisant rioit si fort qu'à grand peine pouvoit il parler, dont le mede cin print fort mauvaise opinion, pensant qu'il fus en resverie, et que ce fust faict de luy. Toutesfois, à la fin il respondit au medecin : « Demandez, dit il, au singe quelle operation elle ha faicte. »

Le medecin n'entendoit point ce langage, jusques à tant que, luy ayant demouré quelque espace de temps, voicy ce singe qui commença à aller du derriere tout le long de la chambre et sus

les tapisseries; il saultoit, il couroit, il faisoit un terrible mesnage. A quoy le medecin congneut bien qu'il avoit esté le lieutenant du malade, lequel à peine leur compta le cas comme il estoit advenu, tant il rioit fort; dont ilz furent tous resjouis, mais le malade encores plus, car il se leva gentiment du lict et fit bonne chere, Dieu merci et le singe.

NOUVELLE XC

De l'invention d'un mary pour se venger de sa femme.

Plusieurs ont esté d'opinion que, quand une femme fait faulte à son mary, il s'en doibt plustost prendre à elle que non pas à celuy qui y ha entrée, disant que qui veult avoir la fin d'un mal, il en fault oster la cause, selon le proverbe italien : *Morta la bestia, morto il veneno;* et que les hommes ne font que cela à quoy les femmes les invitent, et qu'ilz ne se jettent volentiers en un lieu auquel

ilz n'ayent quelque attente causée par l'attraict des yeux ou du parler, ou par quelque aultre semonce.

De moy, si je pensois faire plaisir aux femmes en les deffendant par la fragilité, je le ferois volentiers, qui ne cherche qu'à leur faire service; mais j'aurois peur d'estre desadvoué de la pluspart d'entre elles, et des plus aymables de toutes, desquelles chacune dira : « Ce n'est point legiereté qui le me fait faire, ce sont les grandes perfections d'un homme, qui merite plus que tous les plaisirs qu'il pourroit recevoir de moy; je me tiens grandement honorée et m'estime tresheureuse me voyant aymée d'un si vertueux personnage comme celuy là. » Et certes, ceste raison là est grande et quasi invincible; à laquelle n'y ha mary qui ne fust bien empesché de respondre. Vray est que, si d'advanture il se pense honneste et vertueux, il ha occasion de retenir sa femme toute pour soy; mais, si sa conscience le juge qu'il n'est pas tel, il semble qu'il n'ayt pas grand'raison de tancer ni de defendre à sa femme d'aymer un homme plus aymable qu'il n'est. Sinon qu'on me respondra qu'il ne la doibt voirement ny ne peult empescher d'aymer la vertu et les hommes vertueux; mais il s'entend de la vertu spirituelle, et non pas de ceste vertu substanti-

fique et humorale; et qu'il suffit de joindre les espritz ensemble, sans approcher les corps si prés l'un de l'autre, car

Le berger et la bergere
Sont en l'ombre d'un buisson,
Et sont si prés l'un de l'autre
Qu'à grand'peine les veoid on.

D'excuser les femmes par la force des presens qu'on leur fait, ce seroit soustenir une chose vile, sordide et abjecte. Plutost les femmes meritent griefve punition, qui souffrent que l'avarice triomphe de leur corps et de leur cueur, combien que ce soit la plus forte piece de toute la batterie, et qui fait la plus grand' bresche.

Mais sur quoy les excuserons nous donc? Si fault il trouver quelques raisons, sinon suffisantes, à tout le moins recevables, par faulte de meilleur payement. Certes, mon advis est qu'il n'y ha point de plus valable deffence que de dire qu'il n'est place si forte que la continuelle et furieuse batterie ne mette par terre. Aussi n'est il cueur de dame si ferme, ne si preparé à resistance, qui à la fin ne soit contrainct de se rendre à l'obstinée importunité d'un amant. L'homme mesme, qui s'attribue la constance pour une chose naturelle et proprietaire, se laisse gaigner plus sou-

vent que tous les jours, et s'oublie és choses qu'il doit tenir pour les plus deffensables, exposant en vente ce qui est soubz la clef de la foy. Donc la femme, qui est de nature doulce, de cœur pitoyable, de parole affable, de complexion delicate, de puissance foible, comment pourra elle tenir contre un homme importun en demandes, obstiné en poursuites, inventif en moyens, subtil en propos et excessif en promesses? Vrayement, c'est chose presque difficile jusques à l'impossible; mais je n'en resoudray rien pourtant en ce lieu cy, qui n'est pas celuy où se doibt terminer ce different.

Je diray seulement que la femme est heureuse, plus ou moins, selon le mary auquel elle a affaire, car il y en ha de toutes sortes : les uns le sçavent et n'en font semblant, et ceux là ayment mieux porter les cornes au cueur que non pas au front; les autres le sçavent et s'en vengent, et ceulx là sont mauvais, folz et dangereux. Les autres le sçavent et le souffrent, qui pensent que patience passe science, et ceux là sont povres gens; les autres n'en sçavent rien, mais ilz s'en enquierent, et ceulx là cherchent ce qu'ilz ne voudroyent pas trouver. Les aultres ne le sçavent ny ne tendent à le sçavoir, et ceulx cy de tous les cocus sont les moins malheureux, et mesmes plus heureux que ceux qui ne le sont point et le pensent estre.

Tous ces cas ainsi premis, nous vous compterons d'un monsieur qui en estoit, mais certainement ce n'estoit pas à sa requeste, car il s'en faschoit fort. Mais il estoit de ceulx du premier rang, dissimulant tant qu'il pouvoit son inconvenient, en attendant que l'opportunité se presentast d'y remedier, fust en se vengeant de sa femme ou de l'amy d'elle, ou de tous deux s'il luy venoit à poinct. Et, par ce qu'il estoit mieux à main de se prendre à sa femme, le premier sort tomba sur elle, au moyen d'une invention qu'il imagina.

Ce fut qu'au temps de vacations de court, il s'en alla esbattre à une terre qu'il avoit à deux lieues de la ville ou environ, et y mena sa femme avec un semblant de bonne chere, la traittant tousjours à la maniere accoustumée tout le temps qu'ilz furent là. Quand vint qu'il s'en fallut retourner à la ville, un jour ou deux avant qu'ilz deussent partir, il commanda à un sien valet, lequel il avoit trouvé fidelle et secret, que, quand ce viendroit à abreuver la mule sus laquelle montoit sa femme, qu'il ne la menast pas à l'abreuvoir, mais qu'il la gardast de boire tous les deux jours; avec cela, qu'il mist du sel parmy son avoine, ne luy disant point pourtant à quelle fin il faisoit faire cela; mais il se congneut par l'evenement qui depuis s'en ensuivit.

Ce valet fit tout ainsi que son maistre luy commanda, tellement que, quand il fut question de partir, la mule n'avoit beu de tous les deux jours. La damoiselle monte sus ceste mule et tire droit le chemin de Thoulouze, lequel s'adonnoit ainsi qu'il failloit aller trouver la Garonne et cheminer au long de la rive quelque temps, qui estoit la premiere eau qu'on trouvoit par le chemin.

Quand ce fut à l'approche de la riviere, la mule commence de tout loing à sentir l'air de l'eau, et y tira tout droict, pour l'ardeur qu'elle avoit de boire. Or les endroits estoient creux et non guéables, et falloit que la mule, pour boire, se jettast en l'eau tout de secousse, dont la damoyselle ne la peut jamais garder, car la mule mouroit d'alteration. Tellement que ladicte damoiselle, estant surprinse de peur, empeschée d'accoustremens, et le lieu estant difficille, tomba du premier coup en l'eau, dont le mary s'estoit tenu loing tout expressement avec son varlet, pour laisser venir la chose au poinct qu'il avoit premedité; si bien qu'avant que la povre damoiselle peust avoir secours, elle fut noyée suffoquée en l'eau.

Voylà une maniere de se venger d'une femme qui est un peu cruelle et inhumaine. Mais que voulez vous? Il fasche à un mary d'estre cocu en

propre personne. Et si se songe que, s'il ne se prenoit qu'à l'amy, son mal ne sortiroit pas hors de sa souvenance, voyant tousjours auprés de soy la beste qui auroit faict le dommage; et puis elle seroit toute preste et appareillée à refaire un autre amy. Car une personne qui ha mal faict une fois, si c'est mal faict que cela toutesfois, est tousjours presumée mauvaise en ce genre là de mal faire.

Quand est de moy, je ne sçaurois pas qu'en dire : il n'y ha celuy qui ne se trouve bien empesché quand il y est. Par quoy j'en laisse à penser et à faire à ceux à qui le cas touche.



Sur le discours des Nouvelles Recreations et Joyeux Devis contenus en ce present livre.

SONNET DE L'AUTHEUR

AUX LECTEURS


R çà, c'est faict : en avez vous assez?
Mais, dites moy, estes vous saoulz de rire?
Si ne tient il pour le moins à escrire.
Ces gais devis j'ay pour vous amassez.

J'ay jeune et vieux pesle mesle entassez :
Hay au meilleur, et me laissez le pire ;
Mais rejectez chagrin qui vous empire,
Tant plus songeards en resvant ravassez.

Assez, assez, les siecles malheureux
Apporteront de tristesse entour eux ;
Donq au bon temps prenez esjouyssance ;

Puis, quand viendra malheur vous faire effort,
Prenez un cueur, mais quel? Hardy et fort,
Armé sans plus d'invincible constance.

NOUVELLES

ATTRIBUÉES A DES PÉRIERS

D'APRÈS LES ÉDITIONS

POSTÉRIEURES A CELLE DE 1558



NOUVELLES

ATTRIBUÉES A DES PÉRIERS

NOUVELLE XCI

De l'assignation donnée par messire Itace, curé de Baignolet, à une belle vendeuse de naveaux, et de ce qui en advint.

MESSIRE Itace, curé de Baignolet, combien qu'il fût grand homme de bien, docteur en theologie, *ergo* il estoit homme, *ergo* naturel par argumens pertinens, *ergo* aymoit les femmes naturelles comme un autre, si bien que, voyant un jour une belle ven-

deuse de naveaux, simple et facile à toutes bonnes choses faire, il l'arraisonna un peu en passant, luy demandant comme se portoit marchandise et si ses naveaux estoient bons et sains, parce qu'il en aymoit fort le potaige; à ceste occasion luy monstra son Joannes, auquel commanda luy enseigner son logis pour luy en apporter d'ores en avant, dont elle seroit bien payée, et *reliqua,* car il estoit charitable et davantage respectif d'adresser ses charitez et aumosnes en lieu qui le meritoit. Elle luy promet d'y aller, et Joannes par provision en emporte sa fourniture, la payant au double par le commandement de son maistre.

La marchande de naveaux ne fait faute au premier jour de passer par devant le logis et demander si on vouloit des naveaux; il luy fut dit qu'elle vînt le soir parler secretement à monsieur, afin de recevoir une liberalité honneste, laquelle fournye de la main dextre, il ne vouloit pas, selon que dict l'Evangile, que la main senestre en sentist rien; à l'occasion de quoy il assignoit la nuict prochaine. La jeune femme s'y accorde.

Le curé demeure en bonne devotion sur le soir l'attendant, et commandant à Joannes son *famulus* de soy coucher de bonne heure en la garde robe, et, s'il oyoit d'aventure quelque bruit, de ne s'en resveiller, ne relever, ne formaliser aucu-

nement. Cependant le bon Itace se pourmene, descend, remonte, regarde par la fenestre si ceste marchande vient point; brief il est reduit en semblable agonie que Roger en l'attente d'Alcine, au roman de Roland furieux. Finablement, estant lassé de tant descendre et monter par son escalier, assis en une chaire en sa chambre, ayant toutesfois laissé la porte de son logis entr'ouverte pour recevoir la marchande sans en faire oyr aucun bruit aux voisins de peur de scandale, qui seroit plus grand procedant de sa qualité que des autres, à cause de la vie qui doit estre exemplaire, voicy arriver la chalande qui monte droit en haut.

« Bon soir, monsieur, dit elle. — Vous soyez la tresbien venue, m'amye, respondit il; vrayement, vous estes femme de promesse et de tenue »; et s'approchant pour la tenir et accoller amoureusement, survint un quidam qui les surprend et s'escrie à la femme : « O meschante! je me doutois bien que tu allois en quelque mauvais lieu quand tu te robbois ainsi sur la brune. » Et, ce disant, avec un gros baston et à tour de bras, commença à ruer sus sa drapperie, quand le bon Itace s'y oppose et se met entre deux, disant : « Holà! tout beau! » et tout ce qui luy pouvoit venir en la teste et en la bouche,

comme à personne bien estonnée du basteau.

« Comment, monsieur, replique l'homme, subornez vous ainsi les femmes mariées, que vous faictes venir de nuict en vostre logis? Et vous preschez que qui veut mal faire suit les tenebres et fuit la lumiere! » La femme alors luy dit : « Mon mary! mon amy! vous n'entendez pas nostre cas : le bon seigneur que voicy, adverty de nostre pauvreté honteuse, m'a fait dire par ses gens qu'il nous vouloit faire une liberalité, mais qu'il n'en pretendoit aucune vaine gloire et ne vouloit qu'elle fust veue ne sceue. Et, pour ce que nous couchons mal, en faveur de lignée et generation il s'est resolu de nous donner son lict, que vous voyez bel et bon, à la charge seulement de prier Dieu pour luy, chose qu'il ne pouvoit bonnement executer qu'à telle heure pour les raisons que dessus. Pour ce, mon mary, passez votre colere, et, au lieu de faire ainsi l'Olybrius, remerciez messire Itace. »

Adonc se print le mary à s'excuser grandement du peché d'ire envers son bon curé et confesseur, luy en demandant pardon et mercy. Ceste bonne et subtile invention de femme resjouit aucunement messire Itace, lequel estoit en voye d'estre testonné par ledict mary irrité et en danger d'estre scandalisé des voisins, chose qui eust esté gran-

dement enorme pour un homme de son estat. Le mary, avec fort gracieuses paroles de remerciement, tire le lict de plume en la place, sans oublier les draps mesmes, qui y estoient tout blancs, attendant l'escarmouche. Il monte aprés, deffait le beau pavillon de sarges de diverses couleurs qui y estoit, print sa charge du plus lourd fardeaux, et sa femme du reste, avec treshumbles actions de graces.

Eux ainsi departis, messire Itace, non trop content, tant de la proye qui luy estoit si facilement eschappée que du butin qu'on luy avoit enlevé, appelle Joannes, qui avoit assez ouy le bruit et entendu la pluspart du jeu, auquel dit de mine fort faschée : « Aga, *famule,* le villain, comme il a emboué ma paillace de ses piedz! Au moins s'il eust osté ses souliers avant que monter sur mon lict! » Le Joannes, voulant d'une part consoler son maistre, et d'autre part estant fasché qu'il n'avoit eu sa part au butin, luy dit : « *Domine,* vous sçavez le bon vieil latin :

Rustica progenies nescit habere modum,

c'est à dire :

Oignez vilain, il vous poindra.

Si vous m'eussiez appellé quand les souillons sont

venus ceans, je les eusse chassez à coups de baston, et ne seriez maintenant fasché de veoir vostre chambre desgarnie sans l'aide de sergens. »

NOUVELLE XCII

Des moyens qu'un plaisantin donna à son roy afin de recouvrer argent promptement.

Puis que Triboulet a eu credit és meilleures compaignies, et que ses faceties tiennent lieu en ce present livre, il nous a semblé bon de luy donner pour compagnon un certain plaisant des mieux nourris en la court de son roy; et, pour ce qu'il le voyoit en perplexité de recouvrer argent pour subvenir à ses guerres, luy ouvrit deux moyens, dont peu d'autres que luy se fussent advisez. « L'un, dit il, Sire, est de faire vostre office alternatif, comme vous en avez faict beaucoup en vostre royaume. Ce faisant, je vous en ferai toucher deux millions d'or et plus. »

Je vous laisse à penser si le roy et les seigneurs qui y assistoient rirent de ce premier moyen, lesquelz, pensant mettre ce fol en sa haute game, luy demanderent : « Et bien! maistre fol, est ce tout ce que tu sçais de moyens propres à recouvrer finances? — Non, non, respond le fol se presentant au roy, j'en sçay bien un autre aussi bon et meilleur : c'est de commander par un edit que tous les lictz des moines soyent venduz par tous les pays de vostre obeissance, et les deniers apportez és coffres de vostre espargne. » Sur quoy le roy luy demanda en riant : « Où coucheroient les pauvres moines quand on leur auroit osté leurs lictz? — Avec nonnains. — Voire mais, repliqua le roy, il y a beaucoup plus de moines que de nonnains. » Adonc le compagnon eut sa response toute preste, et fust qu'une nonnain en logeroit bien une demy douzaine pour le moins. « Et croyez, disoit ce fol, qu'à cette fin les roys vos predecesseurs, et autres princes, ont fait bastir en beaucoup de villes les couvens des religieux vis à vis de ceux des religieuses. »

NOUVELLE XCIII

D'un larron qui eust envie de desrober la vache de son voisin.

Un certain accoustumé larron, ayant envye de desrober la vache de son voisin, se leve de grand matin, devant le jour, et, estant entré en l'estable de la vache, l'emmene, faisant semblant de courir aprés elle. A tel bruit le voisin s'estant esveillé, et ayant mis la teste à la fenestre : « Voisin, dit ce larron, venez moy aider à prendre ma vache, qui est entrée en vostre cour, pour avoir mal fermé vostre huis. » Aprés que ce voisin luy eut aydé à ce faire, il luy persuada d'aller au marché avec luy : car, demourant en la maison, il se fust apperceu du larrecin.

En chemin, comme le jour s'esclaircissoit, ce pauvre homme, recognoissant sa vache, luy dit : « Mon voisin, voilà une vache qui ressemble fort à la mienne. — Il est vray, dit il, et voilà pour-

quoy je la meine vendre, pource que tous les jours vostre femme et la mienne s'en debattent, ne sçachans laquelle choisir. »

Sur ces propos, ils arriverent au marché; alors le larron, de peur d'estre descouvert, fait semblant d'avoir affaire parmy la ville, et prie son dict voisin de vendre ceste vache le plus qu'il pourroit, luy promettant le vin. Le voisin donc la vend et puis luy apporte l'argent. Sur cela s'en vont droict à la taverne, selon la promesse qui avoit esté faicte; mais, aprés y avoir bien repeu, le larron trouve moyen d'evader, laissant l'autre pour les gaiges.

De là s'en vint à Paris, et là se trouvant, une fois entr'autres, en une place du marché où il y avoit force asnes attachez, selon la coustume, à quelques fers tenans aux murailles, voyant que toutes les places estoient remplies, ayant choisi le plus beau, monte dessus, et, se promenant par le marché, le vendit tresbien à un incongneu, lequel achepteur, ne trouvant place vuyde que celle dont il avoit esté osté, le rattache au lieu mesme. Qui fut cause que celuy qui estoit le vray maistre de l'asne, et auquel on l'avoit desrobé, le voulant puis aprés détacher pour l'emmener, grosse querelle survint entre luy et l'achepteur, tellement qu'il en fallut venir aux mains.

Or, le larron qui l'avoit vendu, estant parmy la foule et voyant ce passe temps, mesmement que l'achepteur estoit par terre, chargé de coups de poing, ne se peut tenir de dire : « Plaudez, plaudez moy hardiment ce larron d'asnes! » Ce qu'oyant ce pauvre homme, qui estoit en tel estat et ne demandoit pas mieux que de rencontrer son vendeur, l'ayant recongneu à la parolle : « Voilà, dit il, celuy qui me l'a vendu. » Sur ce propos il fut empoigné, et, toutes les susdictes choses averées par sa confession, fut executé par justice, comme il meritoit.

NOUVELLE XCIV

D'un pauvre homme de village qui trouva son asne, qu'il avoit esgaré, par le moyen d'un clistaire qu'un medecin luy avoit baillé.

Es pays de Bourbonnois, où croissent mes belles oreilles, fut jadis un medecin tresfameux, lequel, pour toutes medecines, avoit accoustumé bailler à ses patiens

des clisteres, dont de bonheur il faisoit plusieurs belles cures; et pource en estoit il plus estimé, en maniere qu'il n'y avoit enfant de bonne mere qui ne s'addressast à luy en sa maladie. Advint qu'au mesme temps un pauvre homme de village avoit esgaré son asne par les champs, dont il estoit fort troublé; et, ainsi qu'il alloit par les destroictz querant cest asne, il rencontra en son chemin une bonne vieille femme, qui luy demanda qu'il avoit à se tourmenter ainsi; à laquelle il feit responce qu'il avoit perdu son asne, et qu'il en estoit si fort courroucé qu'il en perdoit le boire et le manger. Alors la vieille luy enseigna la maison de ce medecin, auquel elle l'envoya seurement, l'advertissant que de toutes choses perdues il en disoit certaines nouvelles sans faute, dont le bon homme fut tresaise; et, pource, print son chemin vers ledit medecin.

Et quand il fut en son logis, il veit tant de gens à l'entour de luy, qui l'empeschoient d'approcher, qu'il fut fort ennuyé, et, pource, il commença à crier : « Helas! monsieur, pour Dieu, rendez moy mon asne! C'est toute ma vie; je vous prie, ne le cachez point. On m'ha dict que vous l'avez ou me l'enseignez. » Et reïtera telles parolles par plusieurs fois, criant tousjours plus hault, dont le medecin fut ennuyé. Et, pource,

le regarda en face, et, cuydant qu'il fust hors de son entendement, il commanda à ses serviteurs qu'ilz luy baillassent un clistaire, ce qui fut tost faict.

Puis le pauvre homme sortit de leans, esperant trouver son asne en sa maison ; et, quand il fut à my chemin, il fut pressé de vuyder son clistaire, et, pource, incontinent se retira dedans une petite masure, où il opera tresbien ; et, ainsi qu'il estoit en telz affaires, il entendit la voix de son asne, qui hannissoït parmy les champs, dont le pauvre homme fut tresjoyeux, et n'eut pas le loysir de lever ses chausses pour courir aprés son asne, lequel recouvert, il feit grande feste, et puis monta dessus et s'en retourna en la ville bien vistement pour remercier le medecin.

Et, cependant, par les chemins publioit le grand sçavoir et prudence de sondit medecin, et comment, par son moyen, il avoit retrouvé son asne, dont le medecin fut encores prisé davantage et plus estimé que jamais n'avoit esté.

NOUVELLE XCV

D'un superstitieux medecin qui ne vouloit rire avec sa femme sinon quand il plouvoit, et de la bonne fortune de ladicte femme aprés son trespas.

En la ville de Paris est recentement advenu qu'un medecin se fonda tellement en raisons superstitieuses jouxte la quinte essence, qui estoit par astrologie que rire et prendre le deduit avecques sa femme en temps sec luy fust trescontraire, et pource il s'en abstenoit totalement; et encore, quand il véoit le temps humide, observoit il le cours de la lune, ce qui ne plaisoit gueres à sa femme, laquelle souvent le requeroit du deduit, et, par necessité qu'elle avoit, s'efforçoit à le faire joindre; mais elle ne gaignoit gueres, et, pour toute resolution, il luy donnoit à entendre que le temps n'estoit disposé, et que telle chose luy seroit plus nuysible qu'à son profit. Ainsi rapaisoit sa pauvre femme à rien ne faire.

Advint que familierement la medecine compta son affaire à une sienne voisine, laquelle luy conseilla qu'incontinent qu'elle seroit couchée elle fist porter trois ou quatre seaux d'eau en son grenier, et les fist verser en un bassin de plomb qui estoit jouxte la fenestre dudict grenier, et servoit à recevoir les eaux des esgoutz de la pluie pour la faire distiller par un tuyau ou canal de plomb jusques au bas de la court, aïnsi que l'on a accoustumé faire aux bonnes maisons; et dit la voisine qu'incontinent qu'elle oüyroit le bruit de ladite eaue, qu'elle en advertist son mary. Ce que la bonne dame medecine feit tresvolentiers; et, combien que la journée eust esté chaulde et seche, neantmoins elle executa son entreprise.

Et quand tous deux furent couchez en leur lict, la chambriere, instruicte, laisse peu à peu decouller l'eaue par ledict canal, ce qui rendoit bruit, auquel la dame esveilla son medecin, le conviant à faire le deduict; ce que le medecin executa à son pouvoir, non toutesfois qu'il ne fust esbahy comment le temps estoit si tost changé. La dame continua par aucuns jours à telle subtilité, dont elle se trouva bien aise.

Depuis advint que le medecin mourut, et pource que ladite dame estoit une tresbelle femme, jeune et riche, plusieurs la demandoient en ma-

riage; mais oncques ne voulut accorder à aucun, tant riche fust il, qu'elle n'eust parlé à luy. De medecins elle n'eut plus cure, et demandoit aux autres s'ils se congnoissoyent aux estoilles et à la lune; et plusieurs d'iceux, ignorans du faict, luy respondoyent qu'ils en avoient fort bien apris tout ce qu'il en falloit sçavoir, lesquelz pour cela elle esconduysoit.

Advint qu'un bon compagnon, assez lourdaut, luy demanda s'elle le vouloit pour mary; et ainsi qu'ils devisoient joyeusement, elle l'interrogea s'il se congnoissoit aux estoilles; lequel feit responce qu'il ne se congnoissoit au soleil, ny aux estoilles, n'à la lune, et ne sçavoit quand il se failloit aller coucher, sinon quand il ne véoit plus goutte. Cette parolle plut à la dame, et pource elle le print à mary, dont elle fut tresbien labourée et à profit, et se vanta depuis qu'elle avoit trop de ce qu'elle avoit eu trop peu auparavant.

NOUVELLE XCVI

D'un bon compaignon hollandois qui fit courir aprés luy un cordouannier qui luy avoit chaussé des botines.

Ce ne sera chose hors de propos de reciter icy l'habilité d'un bon compaignon se promenant parmy une assez bonne ville de Hollande, lequel entré en la boutique d'un cordouannier, le maistre luy demande s'il y a quelque chose qui luy duise. Or, l'ayant apperceu jetter la veue sur des botines qui estoient là pendues, luy demande s'il avoit envie d'en avoir une paire. Quant il eut respondu et dit ouy, il luy choisit celles qui luy sembloient le mieux venir à ses jambes, et les luy chaussa. Quant il les eut, il se feit aussi essayer des souliers, lesquelz luy semblerent venir bien à ses piedz comme les botines à ses jambes.

Aprés cecy, au lieu de faire marché et de payer, il vint à demander au cordouannier par maniere de jaserie : « Dittes moy, par vostre

foy, ne vous advint il jamais que quelqu'un que vous auriez si bien equippé pour courir s'en soyt fuy sans payer? — Jamais, dit il. — Et si d'adventure il advenoit, que feriez vous? — Je courrois aprés, dit le cordouannier. — Dittes vous cecy à bon escient? — Je le dy en verité, et ne ferois point autrement, respondit le gentil cordouannier. — Il en faut veoir l'experience, dit l'autre. Or sus, je me mettray le premier à courir; courez aprés moy. » Et sur cecy commença à fuir tant qu'il peut.

Alors le cordouannier de courir aprés et de crier : « Arrestez le larron! arrestez le larron! » Mais l'autre, voyant qu'on sortoit des maisons, et de peur qu'il avoit qu'on ne meit la main sur luy, faisant bonne mine comme celuy qui ne faisoit cecy que pour son passe temps : « Que personne, dit il, ne m'arreste, car il y a grosse gaigeure. » Ainsi s'en revint le cordouannier, grandement fasché d'avoir perdu son temps, son argent et sa peine, car l'autre avoit gaigné le prix quant à courir.

Or, combien qu'en ce joyeux deviz il soit usé de ce mot *botines,* si est ce qu'il ne faut pas entendre des botines faictes à la façon des modernes nostres, puis qu'elles se mettent en des souliers.

NOUVELLE XCVII

De l'escolier qui feuilleta tous ses livres pour sçavoir que signifioient ramon, ramonner, hart, sur peine de la hart, *etc.*

Un meschant mot, *hart,* fort renommé et presché en France en temps de paix, avoit autresfois fasché un jeune escolier de ce qu'il n'en pouvoit rendre l'interpretation à ceux qui luy demandoient, encore qu'il l'eust demandé mille fois aux clercs de son village; mais c'estoit un mot plus que hebreu pour eux. De quoy plus qu'auparavant irrité, l'escollier n'espargna frere *Calepinus auctus et recognitus, Cornucopiæ, Catholicon magnum et parvum,* où il ne cherchast; mais pour neant, car il n'y estoit pas. Toutesfois, aprés qu'il eut bien ruminé à part luy, il se souvint qu'environ dix ans auparavant, une chambriere qui se disoit Picarde, combien qu'elle fust de Normandie, luy apprint que c'estoit un soir qu'il estoit à Paris,

sans y penser, faisant collation d'une bourrée devant qu'aller au lict, et de laquelle il avoit aprins, un peu auparavant, que *ramon* estoit un balay, et *ramonner* balier, en la chansonnette :

Ramonnez moy ma cheminée.

« *Hart,* doncques, disoit il, en discourant à part luy, est le lien d'un fagot ou d'une bourrée à Paris, qu'on appelle une riotte en mon benoist païs; parquoy j'entens que, quant on crie : « De « par le roy, sur peine de la hart! » (hart *est fœminini generis*), vault autant à dire que sur peine de la corde, jadis qu'on s'aydoit des branches des arbres pour espargner le chanvre. »

Ainsi s'acquitta de sa promesse le gentil escolier, ayant leu ce qui est escript en une epistre de Clement Marot au roy, que sentir la hart vault autant à dire que chatouilleux de la gorge :

Ainsi s'en va, chatouilleux de a gorge,
Ledit valet, monté comme un sainct George.

NOUVELLE XCVIII

De Triboulet, fol du roy Françoys premier, et de ses facetieux actes.

Le defunct roy François premier du nom (que Dieu absolve!) fut tresvertueux prince et magnanime, lequel nourrissoit un pauvre idiot pour aucunes fois en avoir quelque esbatement, aprés son travail és affaires du royaume de France, et le faisoit voulontiers marcher devant luy quand il chevauchoit par les chemins. Advint quelque jour, ainsi que Triboulet marchoit devant le roy, devisant tousjours de quelque sornette emmanchée au bout d'un baston, son cheval feit six ou huict pets, dont Triboulet fut fort courroucé; et pour ce il descendit incontinent de la selle de son cheval, et prend la selle sur son dos, et dit au roy : « Cousin, vous m'avez ce jour d'huy baillé le plus meschant cheval qui fut oncques. C'est un yvrogne; aprés qu'il a bien beu, il ne fait que peter. Par Dieu! il ira à

pied. Ha! ha! il a peté devant le roy! » Et de sa massue frappoit son cheval, et luy estoit tousjours chargé de la selle. Ainsi feit environ demye lieue à pied.

Une autre fois advint que le roy entra en sa Sainte Chapelle, à Paris, pour ouyr vespres, et Triboulet le suivoit; et d'entrée il veid le plus grand silence leans qu'il estoit possible. Peu de temps aprés, l'evesque commença «*Deus in adjutorium*» assez bellement; et incontinent aprés tous les chantres respondirent en musique, en sorte que l'on n'eust pas ouy tonner leans. Alors Triboulet se leva de son siege et s'en alla droict à l'evesque, qui avoit commencé l'office, et à grands coups de poing il lorgnoit dessus luy. Quand le roy l'eut apperceu, il l'appella et luy demanda pourquoy il frappoit cet homme de bien; et il dit : « Da, da, mon cousin, quand nous sommes entrez ceans, il n'y avoit point de bruit, et cestuy cy a commencé la noyse. C'est doncques luy qu'il faut punir. »

Une autrefois, Triboulet vendit son cheval pour avoir du foin; autrefois vendoit son foin pour avoir une massue. Et ainsi vescut tousjours folliant jusques à la mort, qui fut bien regrettée, car on dit qu'il estoit plus heureux que sage.

NOUVELLE XCIV

Des deux playdans qui furent plumez à propos par leurs advocatz.

Un païsan assez resolu en ses affaires, s'estant advisé, en mengeant ses choux, du tort et dommage que luy faisoit un sien voysin, le meit en procés en la court, et, par l'advis d'aucuns siens amys, choisit un advocat, lequel il pria vouloir prendre sa cause en main, ce qu'il accepta. Au bout de deux heures aprés vient la partie adverse, qui estoit un homme riche, et le prie semblablement d'estre son advocat en ceste mesme cause, ce qu'il accepta aussi.

Le jour approchant que la cause se devoit plaider, le païsan s'en vint à son advocat, duquel il se pensoit asseuré qu'il ne fauldroit à ce qu'il luy avoit promis, et ce pour l'advertir de se tenir prest à plaider le lendemain, dont il fut aucunement honteux, attendu la charge qu'il avoit prise pour sa partie adverse. Toutesfois, pour conten-

ter le païsan, il luy remonstra et feit accroire qu'il ne luy avoit promis s'employer pour luy, et, pour mieux se descharger, luy disoit : « Mon amy, l'autre fois que vous vîntes, je ne vous dis rien, pour raison des empeschemens que j'avois; maintenant, je vous advertis que je ne puis estre vostre advocat, estant celuy de vostre partie adverse; mais je vous bailleray lettres addressantes à un homme de bien qui deffendra vostre cause. Alors, mettant la main à la plume, escripvit à l'autre advocat ce qui s'ensuit : « Deux chappons gras sont venuz entre mes mains, desquelz ayant choisy le meilleur et le plus gras, je vous envoye l'autre. » Puis sous secret estoit escript : « Plumez de vostre costé, et je plumeray du mien. »

Ceste lettre, ainsi expediée, fut baillée par le susdit advocat à ce païsan, lequel, ne s'asseurant mieux de celuy à qui il devoit porter les recommandations que à l'advocat qui les envoyoit, s'enhardit de les ouvrir; et, icelles leues, aprés avoir longtemps playdé sans avoir rien avancé, et se voyant deceu par les trop grandes faveurs et authoritez de sa partie, delibera d'appoincter avec luy, ayant esté par plusieurs fois solicité de ce faire par ses amys propres.

NOUVELLE C.

Des joyeux propos que tenoit celuy qu'on menoit pendre au gibbet de Montfaucon.

Un bon vault rien, ayant par ses merites esté monté de reculon jusques au bout d'une eschelle pour descendre par une corde, disent les bons compaignons, faisoit là merveilles de prescher, durant lequel sermon le maistre des hautes œuvres, affutant son cas, passoit souvent la main soubs et autour la gorge dudit prescheur, tant qu'à la fin il le vous regarde. « Hé! maistre, mon amy, dit il, ne me passe plus là la main : je suis plus chatouilleux de la gorge que tu ne penses. Tu me feras rire; et puis que diront les gens? Que je suis mauvais chrestien et que je me mocque de justice. »

Puis, sentant l'heure approcher qu'il debvoit faire le guet à Montfaulcon, et que pource il passoit par la porte de la ville, il se print à hucher à pleine teste le portier par plusieurs fois,

lequel l'entendit bien dez la premiere; mais, à cause qu'il se sentoit autant ou plus chatouilleux de la gorge que celuy qu'on menoit pendre, se remue bel et beau de là, en lieu de venir parler à cet homme, de peur qu'il ne l'encusast à la justice, comme telles gens disent plus aucunes fois qu'on ne leur demande. Ainsi s'adresse à la parfin ce pauvre alteré à son confesseur, et luy dit : « Mon pere, je vous prie dire au portier qu'il ne laisse hardiment de fermer la porte de bonne heure, car je n'ay pas deliberé de retourner aujourd'huy coucher à Paris. »

Et comme son confesseur, entre autres consolations, luy disoit : « Mon amy, en ce monde n'y a rien que peines et ennuys; tu es heureux de sortir aujourd'huy hors tant de miseres. — Ha! ha! frere, dit il, pleust à Dieu que fussiez en ma place pour jouir tost de l'heur que me preschez! »

Le pater ne faisoit semblant d'entendre cela, et, passant outre, luy disoit : « Pren courage, mon amy; quelques maux que tu ayes faictz, demande pardon à Dieu de bon cœur : tout te sera pardonné, et iras aujourd'huy soupper là haut en paradis avec les anges, etc. — Soupper aujourd'huy en paradis, beau pere! ce seroit beaucoup si j'y pouvois estre demain à disner; et, pource qu'un homme se fasche fort par les chemins quand il est

seul, je vous prie, venez moy tenir compagnie jusques là. Faites moy cest œuvre de charité, et mesmement si sçavez le chemin. »

Plusieurs autres petitz deviz faisoit le gentil fallot, lesquelz seroient trop longs à reciter.

NOUVELLE CI

Du souhait que feit un certain conseiller du roy Françoys premier du nom.

Un conseiller du roy François premier de ce nom, homme qui avoit l'esprit naturellement fertil de faceties, s'estant trouvé un jour qu'on tenoit propos au roy des moyens qu'il debvoit choisir pour faire teste à l'empereur, qu'on disoit venir avec grandes forces, et ayant ouy l'un souhaiter au roy tant de nombre de bons Guascons, l'autre tel nombre de lansquenetz, les autres faisans quelque autre bon souhait : « Sire, dit il, puis que il est question de souhaitter, je feray aussi, s'il vous plaist, mon

souhait; mais je souhaitterois une chose à laquelle il ne vous faudroit faire aucune despense, au lieu que ce qu'ils ont icy souhaitté vous cousteroit beaucoup. » Le roy luy ayant demandé quelle estoit cette chose, respondant d'une promptitude d'esprit : « Sire, dit il, je souhaitterois seulement de devenir diable pour l'espace d'un quart d'heure. — Et que feriez vous? dit le roy. — Je m'en irois droit rompre le col à l'empereur. — Vrayement, dit le roy, vous estes un grand fol de dire cela, comme s'il n'y avoit pas de l'eau benoiste au païs de l'empereur comme au mien pour faire fuir les diables. » Alors, comme bien deliberé de faire rire le roy, il repliqua : « Sire, vous me pardonnerez, s'il vous plaist; je croy bien que, si c'estoit quelque jeune diable qui n'entendist pas bien son mestier, il s'enfuyroit; mais un diable tel que je m'estime ne s'enfuyroit pas. »

Il disoit cela de telle grace qu'il provoquoit un chacun de la compagnie à rire, tant il estoit copieux en ditz et faitz.

NOUVELLE CII

De l'escolier qui devint amoureux de son hostesse, et comment ilz finerent leurs amours.

Du temps qu'on portoit souliers à poulaine, que on mettoit potz sur table, et que pour prester argent on se cachoit, la foy des femmes vers les hommes estoit inviolable; et n'estoit aussi loisible aux hommes, fors de jour ou de nuict, vers leurs preudes femmes l'enfreindre. Ainsi estoit une coustume reciproquement observée, dont n'estoient moins à louer qu'en merveilleuse admiration; au moyen de quoy jalousie n'estoit en vigueur, fors celle qui provient de mal aimer, et de laquelle les janins meurent. A l'occasion de ceste merveilleuse confidence, couchoient indifferemment tous les mariez ou à marier en un grand lict fait tout à propos, sans peur ou crainte de quelque desmesuré pensement, et n'aymoient les hommes et femmes l'un l'autre que pour compter leurs pensées.

Toutes fois, le monde estant venu mauvais garçon, chacun a voulu avoir son lict à part, pour cause, et ce pour obvier à tous et un chacun des dangers qui en eussent peu sourdre.

Pour exemple de cecy sera mis en jeu ce jeune escolier, lequel, n'ayant attaint le dix-huictiéme an de son aage, commença à pratiquer les bonnes graces de son hostesse, et, passant plus outre, à hanter les compagnies joyeuses, non sans pratiquer quelque cas avec les garses. Dequoy aucunement eschaudé, se rengea du tout à son hostesse, et se fourra si avant en son amour qu'il jetta au loin toutes dialectiques, logiques, physiques, et toutes autres telles resveries, à tous les diables, aprés partie de son argent, pour mieux obtemperer à ses passions et entretenir ses fantasies.

Si bien que, de sophiste et fol logicien, il devint l'un des plus sotz amans du monde, comme il se feit congnoistre à l'endroit de son hostesse : car, voulant luy manifester ses passions, disoit : « Helas! principale et seule regente de mes entrailles, que n'ay je le moyen de vous en faire anatomie sans mort! Vous verriez comme mon cœur s'eschauffe! le foye fume; mon poulmon rotist, et l'espine me brusle si ardamment que j'en ay la vie gastée! Dont je suis perdu, s'il ne vous plaist me consoler.

Puis, se souvenant de la sentence du poëte souspirant, disoit : « Helas! mon Dieu, que de peines à celuy qui commence à aymer! il n'en peut menger sa soupe sans engresser sa jaquette. Ah! ah! Amour, quand je pense en vostre assiette, je concludz qu'il y fault entrer de nature, en B dur, car le mol n'y vaut rien. »

Puis, se recordant du moyen que feu son oncle luy avoit delaissé pour tromper ses ennuiz, se met à contrepointer une chanson, dont advertie, son amye, doubtant qu'il ne publiast ses angoisses douloureuses et passions nocturnes où il estoit par elle detenu, luy pria de chanter, disant : « Amy, refermez vostre bouche; j'ay advisé le coing du memorial où vous l'avez enfermée en vostre cerveau pour la garder seurement », pensant, par ces allusions, le divertir de son propos. Toutes fois, par trop longuement passionné, il commença :

CHANSON

Ce refuz tout outre me passe,
Et peu s'en fault que n'en trespasse.
Las! il fault endurer beaucoup
Pour aymer un seul petit coup.

Ah! vous avez grand tort, voisine.
Je vous pensois doulce et benigne;
Mais j'ai bien cogneu, en effect,
Que vous vous mocquez de mon faict.

Je vous ay declaré ma peine,
Et que c'est qui vers vous m'ameine;
J'en souffre trop de la moytié;
Et n'en avez point de pitié.

Or fault il bien faire autre chose,
Car l'amour q'est dans moy enclose
Ne me lairroit point en repos
Si vous n'avez autre propos.

Toutes les fois que vous voy rire,
Je vous voudrois volontiers dire :
Dictes moy, belle, si m'aymez!
Je vous ayme, ne m'en blasmez.

Visage avez de bonne grace,
Comme moy estes grosse et grasse;
Aymez moy donq', Dame, aymez moy,
Et mon cueur jettez hors d'esmoy.

Si mon mal aise vous peult plaire,
Mon heur vous pourra il desplaire?
Qui du mal d'autruy s'esjouist
Le sien faict qu'on s'en resjouist.

Tous les jours en la patenostre
Pardonnons à l'ennemy nostre;
Point ne suis je vostre ennemy,
Mais vostre langoureux amy.

Si de m'aymer n'avez envie,
Pardonnez au moins à ma vie,
Et en ayez quelque remord,
Ou serez cause de ma mort.

Je ne sçaurois me plaire au vivre,
Languissant toujours à poursuivre;
Il me vault trop mieux n'aymer point
Qu'attendre sans venir au poinct.

Aymez donc, puis qu'estes aymée :
Vous en serez mieux estimée;
Vostre grace, vostre maintien,
Me gluent en vostre entretien.

Mon las cœur commença dimenche :
N'est il pas temps que vous emmenche
J'ay desja trois jours attendu,
C'est trop pour un homme entendu.

Je ne puis bonnement comprendre
Quel plaisir c'est de tant attendre.
Du temps perdu je suis marry,
N'en desplaize à vostre mary.

NOUVELLE CIII

Du curé qui se coleroit en sa chaire de ce que ses semblables ne faisoyent le debvoir comme luy de prescher leurs paroissiens.

Un curé de par le monde, assez remarqué par ses faceties et insuffisance de la charge a luy commise, se met, un jour qu'il preschoit à ses paroissiens, à jurer de par Dieu, en despit des lutheriens de son temps, et, voulant prouver qu'ilz estoyent pires que les diables : « Le diable, disoit il, s'enfuiroit incontinent que je luy aurois fait le signe de la croix; mais, si je faisois le signe de la croix à un lutherien, par Dieu! il me sauteroit au col et m'estrangleroit. Parquoy je vous conseille, mes parroissiens, que vous fuyez du tout en tout leurs compagnies. »

Puis, se colerant en luy mesme de ce que plusieurs autres curez ne faisoyent le debvoir de prescher comme luy, commença à s'exclamer en

chaire : « Et ilz disent qu'ilz ne sont assez sçavans ! Qu'ilz estudient, de par Dieu ou de par tous les diables ! Et, s'ilz ne le sont, ilz le deviendront comme moy. » Et, observant diligemment les contenances de ses parroissiens, leur disoit : « Eh ! vous sçavez bien, Messieurs et Dames, qu'il n'y a qu'un an que je ne sçavois rien, et maintenant vous voyez comment je presche ! »

Mil et mil autres petits comptes faisoit ce copieux curé à ses paroissiens, afin de les engarder de dormir à ses sermons.

NOUVELLE CIV

D'un tour de villon joué dextrement par un Italien à un François estant à Venise.

Il advint à Venise, en l'hostellerie de l'Estourgeon, qu'un François nouvellement arrivé fut adverty par un Italien, lequel y estoit aussi logé, qu'en leurs païs il n'estoit seur à ceux qui avoient de l'argent de

monstrer qu'ilz en avoient; et pourtant l'advisa que, quand il auroit des escuz à peser ou quelque somme à compter, il ne fît comme il avoit accoustumé, mais qu'il fermast la chambre sur soy. Le François, prenant cest advertissement comme estant procedé d'un cœur debonnaire, l'en remercia bien fort, et, dés lors, feit cognoissance avec luy. L'Italien, incontinent qu'il eut senty qu'il y faisoit bon, luy vint dire que, s'il luy plaisoit de changer des escuz au soleil contre des escuz pistoletz, il feroit cest eschange avec luy. « Et au lieu, disoit il, que vos escuz au soleil ne vous vaudroient icy non plus que des pistoletz, je les vous feray valloir quelque chose davantage. » Le François luy ayant fait response que c'estoit le moindre plaisir qu'il luy vouldroit faire, luy pria de se souvenir de ce qu'il luy avoit dit peu de jours auparavant. « Quant à tenir secret l'argent qu'on a, pourtant, dit il, je serois d'opinion que nous nous meissions en une gondole, portant avec nous un tresbuchet, et, en nous promenant par le grand canal, nous pezissions nos escuz et feissions nostre eschange. » Le François respond d'estre prest à faire tout ce que bon luy sembleroit.

Le lendemain donc, ilz entrent en une gondole, et là le François desploie ses escuz, lesquelz

l'Italien serra, les ayans toutesfoys prealablement pesez pour faire meilleure mine. Aprés les avoir serrez, cependant qu'il fait semblant de chercher sa bourse où estoient ceux qu'il debvoit bailler en eschange, se fait mettre à bord par le barquerolle, auquel il avoit donné le mot du guet, et d'autant qu'il aborda en un lieu de la ville où il y a plusieurs petites ruelles d'une part et d'autre.

Il fut si bien perdu pour ledit François qu'il est encore pour le jourd'huy, comme il est à presupposer, à ouyr des nouvelles de luy et de ses cent escuz, et croy fermement que le proverbe des Italiens pratiqué en plusieurs nations luy debvoit servir d'advertissement à l'advenir de ne s'adjoindre à telz changeurs, ayant, pour authoriser leur renommée, signant leur front, cette sentence en usaige : *Zara a chi tocca*, donnans facilement à entendre que malheureux est celuy qui s'y fie.

NOUVELLE CV

Des faceticuses rencontres et façons de faire d'un Hybernois pour avoir sa vie en tous païs.

Un Hybernois, homme d'assez bon esprit, se proposa de congnoistre les manieres de faire des nations estrangeres et leur usage de parler; tant qu'il voyagea en plusieurs contrées, où, encore que son argent fust esgaré dedans les semelles de ses souliers, pour cela il ne perdit à disner, tant il se sçavoit bien entregenter en toutes compaignies; et, comme peu convoiteux des honneurs de ce monde, ne se soucioit d'injures qu'on luy feit, aymant trop mieux pratiquer la maniere de faire des Mycioniens, gens pauvres et famelics, qui, pour leur indigence et pauvreté, s'ingeroient d'eux mesmes aux banquetz et conviz, que perdre son temps en procés.

Un jour, ce gentil frerot, estant entré en la maison du roy à l'heure du disner, ne voulant point

perdre l'occasion de se souler, ayant veu, d'autre part, la table preparée pour le disner des officiers du roy, attendit qu'on s'assist, puis s'assist avec eux, et disne tresbien sans sonner aucun mot; de quoy esmerveillez, aucuns de la compagnie, qui n'avoyent point accoustumé de veoir ceste oye estrangere disner avec eux, lui demanderent de quel païs il estoit et à qui il appartenoit, et leur rendit responce tout de mesmes, sans qu'il perdît un seul coup de dent. Puis luy demanderent s'il avoit quelque charge en la court : « Non, dit il, mais j'y en voudroys bien avoir. » Lors luy feirent commandement de se lever de leur table et gaigner au trot, sur peine de recepvoir bien tost le payement de sa trop grande temerité et hardiesse. « Ouy, dea, dit il, Messieurs, je le feray; mais que j'aye disné. » Et cassoit toujours.

Ce qu'ayans longuement observé ceux qui luy avoient faict cette peur, et se sentans offencez, furent contrains de quicter leur colere et rire comme les autres. Or, pour en tirer d'avantage de passe temps et plaisir, ilz luy demanderent comment il avoit esté si hardy (estant estranger du païs et sans adveu) d'entrer en la maison et sommelerie du roy. « Pource, dit il, que je sçavois bien que le roy estoit assez riche pour me donner à disner. »

Par ceste gaillardise et promptitude d'esprit il captivoit le plus souvent la bonne grace de ceux qui, en le regardant seulement, l'eussent du tout rejetté.

NOUVELLE CVI

Des moyens dont usa un medecin afin d'estre payé d'un abbé malade lequel il avoit pansé.

Un medecin, assez recommandé envers plusieurs pour sa bonne reputation et doctrine, fut mandé par un abbé afin de le secourir en sa maladie, ce qu'il accepta volontiers, et en feit si bien son debvoir qu'en peu de jours il l'avoit remis debout. Or apperceut il qu'au lieu que l'abbé, estant au fort de sa maladie, luy promettoit chiens et oyseaux, et, quand il recommençoit à revenir en convalescence, il ne le regardoit pas de bon œil et ne faisoit aucune mention de le contenter de ses peines, et doubtoit fort qu'enfin il ne toucheroit aucuns deniers, il

s'advisa d'user d'un moyen pour se faire payer : c'est ce qu'il feit entendre à son abbé qu'il craignoit fort une recheute, pire que la maladie, et qu'il en avoit de grandes conjectures; et pourtant qu'il luy falloit encores prendre une medecine, laquelle il luy feit faire telle que, deux heures aprés l'avoir prise, il trouva qu'il avoit compté sans son hoste, et qu'il avoit plus grand besoin de son medecin que jamais.

Se trouvant donc en tel estat, envoye messagers l'un sur l'autre vers son medecin; mais, comme auparavant il avoit fait de l'oublieux à le contenter, aussi faisoit alors le medecin de l'empesché. Enfin l'abbé luy envoya un sien serviteur, qui luy garnit tresbien la main et luy dit que son maistre le prioit, pour l'honneur de Dieu, qu'il l'allast visiter, et qu'il ne pensoit pas reschapper de sa maladie. Ce serviteur donq, ayant usé du vray moyen pour faire cesser tous les empeschemens du medecin, feit tant qu'il alla visiter l'abbé, lequel il rendit gay comme Perot au bout de trois jours, au bout desquelz il eut derechef la main garnie.

Par ce moyen, ce gentil medecin fut payé de son abbé, lequel il avoit en peu de temps deliberé faire vivre et mourir, ou mourir et vivre, en vray medecin.

NOUVELLE CVII

De l'apprenty larron qui fut pendu pour avoir trop parlé.

Un apprenty larron, estant entré par le toict en une maison, pour veoir s'il ne trouveroit point quelque bonne adventure, fut descouvert par ceux qui estoient dedans, à raison du bruit qu'il avoit mené y entrant; qui fut occasion que les voysins d'entours s'assemblerent pour voir que c'estoit; mais le larron, voyant que chacun entroit à foulle pour le chercher, descendit par quelques adresses qu'il avoit remarquées et se vint rendre parmy la foulle du peuple qui entroit pour le chercher, et par ce moyen se garda d'estre descouvert.

Un peu aprés qu'il eust veu le bruict appaisé et qu'on ne cherchoit plus le larron, d'autant qu'on pensoit qu'il fust eschappé, se delibera de sortir par la porte, feignant estre demeuré seul pour le chercher, ne craignant aucunement d'estre

congneu; mais, par faute d'estre maistre de sa langue, il se donna luy mesme à cognoistre, et se mist la corde au col: car, ainsi qu'il pensoit sortir, ayant rencontré plusieurs à la porte qui devisoient du larron en le maudissant, vint à le maudire aussi, disant qu'il luy avoit fait perdre son bonnet.

Or faut il noter que, pendant que ce rustre taschoit à se sauver, fuyant tantost çà et tantost là, son bonnet luy estoit tombé, lequel on avoit gardé, en esperance qu'il donneroit des enseignes du larron. Quand donq on luy eut ouy dire cela, on entra incontinent en soupçon; tellement qu'il fut prins et incontinent pendu, pour avoir trop parlé.

NOUVELLE CVIII

De celuy qui se laissa pendre sous ombre de devotion.

Un certain prevost de par le monde, voulant sauver la vie à un larron qui estoit tombé entre ses mains, à l'intention qu'il participeroit au butin (comme aussi

ilz en estoient d'accord), en considerant d'autre part qu'il en seroit reprins et que le murmure seroit grand s'il n'en faisoit justice, et mesme qu'il se mettoit en grand danger, usa de ce moyen : c'est qu'il feit prendre un pauvre homme, auquel il dit qu'il y avoit longtemps qu'il le cherchoit et que c'estoit luy qui avoit fait un tel acte et un tel. Cest homme ne faillit à luy nyer fort et ferme, comme celuy qui avoit la conscience nette de tout ce qu'on luy mettoit à sus. Mais ce prevost, estant resolu de passer outre, luy fit remonstrer qu'il gaigneroit bien mieux de confesser (puis qu'aussi bien, ainsi qu'en çà, il luy falloit perdre la vie), et que, s'il le confessoit, le prevost s'obligeroit, par son serment, de luy faire tant chanter de messes qu'il pourroit estre asseuré d'aller au paradis; au lieu qu'en ne confessant point, il ne laisseroit d'estre pendu et iroit à tous les diables, d'autant qu'il n'y auroit personne qui fît chanter pour luy une seule messe.

Ce pauvre homme, oyant parler d'estre pendu et puis aller à tous les diables, se trouva fort estonné, et ayma mieux estre pendu et aller en paradis. Tellement qu'en la fin il vint à dire qu'il ne se souvenoit point d'avoir faict ce de quoy on le chargeoit; toutesfois que, si on s'en souvenoit mieux que luy et on en estoit bien asseuré, il

prendroit la mort en gré, mais qu'il prioit qu'on luy tînt promesse touchant les messes. Et n'eust plustost dit le mot qu'on le mena tenir la place de l'autre qui avoit merité la mort.

Mais, quand il fut à l'eschelle et que la fievre commença à le saisir, il entra en des propos par lesquelz il donnoit à entendre qu'il se repentoit, nonobstant ce qu'on luy avoit promis. Pour à quoy remedier, le prevost, qui craignoit qu'il ne le decelast au peuple, feit signe au bourreau qu'il ne luy laissast achever, ce qui fut faict. Et ainsi fut pendu sous ombre de devotion ce pauvre homme.

NOUVELLE CIX

D'un curé qui n'employa que l'authorité de son cheval pour confondre ceux qui nyent le purgatoire.

Un curé, voulant donner à congnoistre combien il avoit l'esprit aigu et gaillard, encore qu'il n'eust longtemps versé en bonnes lettres, n'employa que l'authorité de son cheval pour confondre ceux qui nyent le

purgatoire, au lieu que les autres, pour ce faire, ont employé et employent ordinairement les authoritez de tant de bons et sçavans docteurs. Parlant donc ce bon personnage des lutheriens, qui ne vouloient croire qu'il y eust un purgatoire : « Je vay, dit il, vous faire un compte par lequel vous cognoistrez combien ilz sont meschans de nyer le purgatoire.

« Je suis fils de feu monsieur d'E..., comme vous sçavez, et nous avons un assez beau lieu en un village d'icy entour. Y allant un jour, ainsi que la nuict nous avoit surprins, mon malier (notez, disoit il, que je veux que vous sçachez que j'ay un fort beau et bon malier au commandement et service de toute la compagnie) s'arresta contre sa coustume et commença à faire pouf, pouf. Je dy à mon varlet : « Picque, picque. — Je picque, « dit il, Monsieur ; mais vostre malier voit quelque « chose, pour certain. » Alors il me souvint de ce que j'avois ouy dire un jour à madame ma mere, qu'il y avoit eu autrefois quelque apparition en ce lieu là ; parquoy je me mis à dire mon *Pater* et *Ave Maria*, qu'elle m'avoit apprins, la bonne dame, et commande derechef à mon varlet de picquer, ce qu'il fait.

« Mais le cheval, ayant marché deux ou trois pas en avant, s'arresta de plus beau et feit encore

pouf, pouf (estant par adventure trop sanglé), et, m'ayant encore asseuré mon varlet que ce cheval voyoit quelque chose, j'adjoustay mon *De profundis*, que feu mon pere m'avoit apprins, et incontinent ne faillit mon cheval à passer outre.

« Mais s'estant arresté pour la troisiéme fois, je n'euz pas plustost dit *Avete omnes,* etc., et *Requiem*, etc., qu'il passa franchement, et depuis n'en feit difficulté (peut estre qu'il ne l'y remena point depuis). »

Or maintenant il disoit à ses paroissiens : « Que ces meschans dient qu'il n'y a point de purgatoire et qu'il ne faut point prier pour les trespassez! je les renvoiray à mon malier, voire, à mon malier, pour apprendre leur leçon. »

NOUVELLE CX

Du bastelleur qui gagea contre un duc de Ferrare qu'il y avoit plus grand nombre de medecins en sa ville que d'autres gens, et comment il fut payé de sa gageure.

Un plaisant bastelleur, assez bien receu en plusieurs des bonnes maisons d'Italie, se presenta un jour au marquis de Ferrare, Nicolas, prince vertueux et fort recreatif, qui, pour experimenter ce plaisant, luy demanda en riant quel plus grand nombre il estimoit qu'il y eust de personnes exerçans un mesme estat et vacation en la ville de Ferrare. Le bastelleur, cognoissant l'humeur du marquis, se proposa d'attirer à soy de son argent soubz couleur de gaigeure, et, luy rendant responce à ce qu'il luy avoit demandé, luy dit : « Eh! qui est celuy qui doute que le nombre des medecins ne soit plus grand en ceste ville que de tous autres estatz? — O pauvre sot! dit le marquis, il appert bien que tu n'as pas beaucoup frequenté en ceste ville,

veu qu'à grand peine y pourroit on trouver deux medecins, soient naturelz ou estrangers. » Le bastelleur repliqua et luy dit : « O! qu'un prince est empesché en grans et urgens affaires qui n'a visité ses villes et ne sçait quelz subjectz et vassaux il ha! » Alors le marquis dist au bastelleur : « Que veux tu païer si ce que tu m'as asseuré n'est trouvé veritable? — Mais, dit le bastelleur, que me donnerez vous s'il vous en apparoist, et qu'il soit veritable? » Déslors accorderent le marquis et le bastelleur de ce que le perdant donneroit au gaignant.

Parquoy le lendemain au matin le bastelleur vint à la porte de la maistresse eglise de la ville, vestu de peaux, ouvrant la bouche, et, toussant le plus fort qu'il pouvoit, faisoit à croire qu'il estoit bien malade. Et comme chacun qui entroit en l'eglise l'avoit apperceu, plusieurs luy demandoyent quelle maladie le tourmentoit, et leur disoit que c'estoit le mal de dents; pour lequel guarir plusieurs luy donnoient des remedes, desquelz il prenoit leurs noms et remedes et les escrivoit en une petite tablette, et, afin de mieux asseurer sa gageure, il se trainoit par la ville et prioit les personnes qu'il rencontroit en son chemin de luy enseigner quelque remede à son mal; et, par ce moyen, remarqua plus de trois cens

personnes qui luy avoient enseigné des remedes, desquelz il escrivoit les noms et surnoms en ses tablettes.

Ce qu'ayant fait, entra en la maison du marquis, lequel il veit à table comme il disnoit, et se presenta à luy ainsi embeguiné qu'il estoit, faisant semblant d'estre bien tourmenté de maladie ; et, comme le marquis l'eust apperceu, ne pensant aucunement que ce fust son bastelleur, et qu'il luy dit qu'il commençoit un peu à se bien porter de ses dents : « Prens, dit le marquis, la medecine que je t'ordonne, et prie monsieur saint Nicolas, et tu seras incontinent guary. » Le bastelleur, aiant entendu ceste recepte, s'en retourna en sa maison, print une feuille de papier et escrivit tous et un chacun les remedes et les noms des personnes qui les luy avoient donnez, et meit en premier lieu le marquis, et consequemment les uns et les autres en leurs rengs.

Trois jours aprés, faisant semblant d'estre quasi guary, s'estant noué la gorge et embeguiné comme auparavant, s'en vint trouver le marquis, luy monstrant la feuille de papier où il avoit escript tous les remedes qu'on luy avoit donnez, et requiert qu'il luy face delivrer sa gageure. Le marquis ayant leu ce qui estoit escript en ceste feuille de papier et apperceu qu'il tenoit le pre-

mier lieu entre les medecins, il se print à rire avec toute sa compaignie, qui estoit informée de ce fait, et, se confessant vaincu par le bastelleur, commanda qu'on luy delivrast ce qu'il luy avoit promis.

NOUVELLE CXI

Des tourdions jouez par deux compaignons larrons qui depuis furent penduz et estranglez.

Un bon frippon, natif de la ville d'Ysouldun en Berry, ayant commis un infiny nombre de larrecins et ayant esté souvent menacé, en la fin fut condamné à estre pendu et estranglé; mais, ainsi qu'on le menoit pendre, advint qu'un seigneur passa par là, par le moyen duquel il obtint sa grace du roy, pour avoir craché quelques mots de latin rosty, lesquelz, encor qu'ilz ne fussent entenduz, feirent penser que c'estoit quelque homme de service : et, de faict, comme tel, aprés avoir eu sa grace, fut

envoyé par le roy aux terres neufves, avec Roberval, lequel voyage servit de ce qui est allegué d'Horace :

Cœlum, non animum, mutant qui trans mare currunt.

C'est-à-dire :

Ceux qui vont delà la mer
Changent le ciel, non leur amer.

Car, estant de retour, il poursuyvit plus fort que paravant son mestier de desrober; tellement qu'estant surpris pour la seconde fois, il passa le pas qu'il avoit autrefois failly.

Or, à dire la verité, je croy que cestuy cy n'en fust pas eschappé à meilleur marché, d'autant qu'il est vray semblable qu'il avoit esté maintes autres fois surpris, n'estant possible qu'en faisant les larrecins par douzaines, il y procedast par art en un chacun d'iceux : car, si on veit jamais homme auquel on peust considerer que c'est que d'une nature encline à desrober, cestuy cy en estoit un tresbeau miroüer; lequel, pour recompense de la peine qu'avoit prins un sien amy de luy sauver la vie par plusieurs fois, il luy emporta une robe longue toute neuve, et plusieurs autres hardes, avec laquelle il fut surprins l'ayant vestue, et encore une autre par dessus, qu'il avoit pareillement desrobbée ailleurs.

Aussi luy furent trouvé trois chemises vestues l'une sur l'autre; et, bien peu auparavant, il en avoit fait autant d'un saye de velours de quelqu'un qui luy avoit fait ce bien de le loger.

Mais le plus insigne larrecin de luy en matiere d'habillemens, ce fut quand il desrobba tous ceux qui avoient esté faictz pour un certain espoux et espouse, lesquelz luy semblerent bien valoir les prendre, pour ce que la pluspart estoient de soye; et ce qui faisoit s'esbahir davantage de ce larrecin estoit que, pour tout emporter, comme il avoit faict, il luy avoit convenu faire six ou sept voyages. Or les avoit il emportez en un logis qu'on luy prestoit au monastere des dames de Sainte Croix de Poictiers, auquel logis il estoit pour lors qu'on vint pour luy faire rendre compte desditz habillemens, d'autant qu'on n'avoit soupçon que sur luy. Mais, ayant veu par la fenestre ceux qui le venoient trouver, ne les attendit pas, ains s'enfuyt, ayant tresbien fermé la porte.

Neantmoins on trouva moyen d'entrer en ce logis, auquel, ontre ces habillemens qu'on cherchoit, on trouva ce qu'on ne cherchoit pas, à sçavoir environ quarante paires de souliers de toutes sortes et façons et plusieurs paires de chausses, aussi plusieurs pieces de drap taillé, avec plusieurs livres qu'il avoit emportez aux escholiers.

Mais ce gallant accoustra bien mieux sesdictes hostesses qu'il n'avoit fait ses hostes : car, au lieu qu'il ne leur avoit emporté que quelques habitz, il emporta à ces dames leurs plus belles reliques, pour recongnoissance du plaisir.

Toutesfois, le plus notable tour que joua ce subtil larron fut celuy qu'il commit en la prison où il estoit detenu pour ses forfaitz, en laquelle estant logé par fourrier, ne peut toutesfois attendre qu'il en fust sorty pour retourner à son mestier ; mais leans mesmes empoigna tresbien le manteau du geolier, et là mesme le vendit, l'ayant passé à travers des treilliz de ladite prison qui estoient sur la rue.

Toutesfois, quelque subtilité qu'il exerçast, il ne peut eviter qu'il ne fust mors d'une mule et puis pendu et estranglé.

NOUVELLE CXII

D'un gentilhomme qui foueta deux cordeliers pour son plaisir.

Un gentilhomme de Savoye, exerçant ses brigandages dedans ou auprés de sa maison, avoit quelque humeur particulier; et, ores qu'il fût brigand de meilleure grace qu'aucuns qui s'en meslent, toutesfois il se contentoit le plus souvent de partir avec ceux qu'il destroussoit, quand ilz se rendoient de bonne heure et sans attendre qu'il se fust mis en colere. Mais ce dont au contraire on luy vouloit plus de mal pour lors, c'estoit qu'il en vouloit fort aux moines et moinesses, et prenoit son passe temps à leur jouer plusieurs tours qui estoyent, comme on dit en proverbe, jeux de prince, c'est à dire jeux qui plaisent à ceux qui les font : entre lesquelz sera icy parlé d'un sien ayde, ou plustost d'un divisé en deux parties, par lesquelz il rendist deux cordeliers premierement (ce luy sembloit) bien joieux, et puis bien faschez.

C'est que, ayant receu ces deux cordeliers en son chasteau, et leur ayant faict bonne chere, leur dict que, pour parachever le bon traictement, il leur vouloit donner des garses, à chacun la sienne; dequoy eux ayant faict refuz, il leur pria de se monstrer privez en son endroict, d'autant qu'il consideroit bien qu'ilz estoient hommes comme les autres, et enfin les enferma de faict et de force en une chambre avec les garses, où les retournant trouver au bout d'une heure ou environ, leur demanda comment ilz s'estoient portez en leurs nouveaux mesnages; et, leur voulant faire à croire qu'ilz avoient fait l'execution, les contraignoit de le confesser malgré eux, et, les intimidant, leur disoit : « Comment, meschans hypocrites! est ce ainsi que vous surmontez la tentation? »

Et là dessus furent les deux pauvres cordeliers despouillez nudz comme quand ilz vindrent du ventre de leur meres; et, aprés avoir esté tant fouettez que les bras de monsieur et de ses varletz pouvoyent porter, furent renvoyez ainsi nudz.

Or, si cela estoit bien faict ou non, j'en laisse la decision à leurs sçavans juges.

NOUVELLE CXIII

Du curé d'Onzain, prés d'Amboyse, qui se feit chastrer à la persuasion de son hostesse.

Un curé d'Onzain, prés d'Amboise, persuadé par une sienne hostesse, laquelle il entretenoit, de faire semblant d'oster, disoit elle, tout soupçon à son mary, se fict chastrer (qu'on dist plus honnestement tailler), et se meit en la misericorde d'un nommé maistre Pierre des Serpens, natif de Vil-Antrois en Berry, et envoya ce prince curé querir tous ses parens et amys; et aprés qu'il leur eut dit qu'il n'avoit jamais osé leur declarer son mal, mais qu'enfin il se trouvoit reduict en telz termes qu'il luy estoit force d'en passer par là, feit son testament. Et, pour faire encore meilleure mine, aprés avoir dit à ce maistre Pierre (auquel toutesfois il avoit baillé le mot du guet de ne faire que semblant, et pour ce il avoit baillé quatre escuz) qu'il luy pardonnoit sa mort de bon cœur, si d'aventure il advenoit

qu'il en mourust, se meit entre ses mains, se laissa lier, et du tout accoustrer comme celuy qu'on vouloit tailler vrayement.

Or faut il noter que, comme ce curé avoit donné audit maistre Pierre le mot du guet de ne faire que semblant, aussi le mary de l'hostesse, de son costé, aprés avoir entendu ceste farce, avoit donné le mot du guet de faire à bon escient, avec promesse de luy donner le double de ce qu'il avoit receu du prestre pour faire la mine. Tellement que maistre Pierre, persuadé par le mary, et tenant le pauvre curé en sa puissance, aprés l'avoir bien attaché, lié et garotté, executa son office realement et de fait, et puis le paya de ceste raison qu'il n'avoit point accoustumé se mocquer de son mestier,et que, s'il s'en estoit une seule fois mocqué, son mestier se mocqueroit de luy.

Voilà comment le pauvre curé se trouva de l'invention de ceste femme, et comment, au lieu que, suivant ceste finesse, il se preparoit à tromper le mary mieux que jamais, il fut trompé luy mesme d'une tromperie beaucoup plus prejudiciable à sa personne.

NOUVELLE CXIV

D'une finesse dont usa une jeune femme d'Orleans pour attirer à sa cordelle un jeune escolier qui luy plaisoit.

Une jeune femme d'Orleans, ne voyant aucun moyen par lequel elle peust advertir un jeune escolier qui luy plaisoit sur tous, usa, pour parvenir à son intention, qui estoit de l'attirer à sa cordelle, de la debonnaireté de son beau pere confesseur, qu'elle vint trouver dedans l'eglise, où le jeune escolier se promenoit; et, faisant la desolée, compta, sous pretexte de confession, à ce beau pere, qu'il y avoit un jeune escolier qui la pourchassoit incessamment de son deshonneur, en se mettant, luy et elle aussi, en tresgrand dangier, lequel elle luy monstra (par cas fortuit) au mesme lieu, ne pensant aucunement à elle; le pria affectueusement de luy faire telles remonstrances qu'il sçavoit estre requises en tel cas. Et sur cela, comme celle qui faignoit tout cecy afin de faire venir à soy celuy qu'elle

accusoit faussement d'y venir, elle disoit quant et quant à ce pere confesseur, par le menu, tous les moyens desquelz l'escolier usoit, racomptant qu'il avoit accoustumé de passer au soir par dessus une telle muraille, à telle heure, pour ce qu'il sçavoit que son mary n'y estoit pas alors; et qu'il montoit sur un arbre, pour puis aprés entrer par la fenestre; bref, qu'il faisoit ainsi et ainsi, et usoit de telz moyens qu'elle avoit grande peine à se defendre.

Le beau pere parle à l'escolier, et luy fait les remonstrances qu'il pensoit estre les plus propres. L'escolier, qui sçavoit en sa conscience qu'il n'estoit rien de tout ce que ceste femme disoit, et qu'il n'y avoit jamais pensé, feit toutesfois semblant de recevoir ses remonstrances comme celuy qui en avoit besoin, et en remercia le beau pere; mais, comme le cœur de l'homme est prompt au mal, il eut bien de l'esprit jusques là pour cognoistre que ceste femme l'avoit accusé de ce qu'elle desiroit qu'il feist, veu mesmes qu'elle luy donnoit toutes les adresses et tous les moyens dont il devoit user.

Sur ceste occasion, le jeune homme, allant de mal en pis, ne faillit à tenir le chemin qu'on luy enseignoit; de sorte qu'au bout de quelque temps, le pauvre beau pere, qui y avoit esté à la bonne

foy, se voyant avoir esté trompé par la ruse de ceste femme, ne se peut tenir de crier en pleine chaire : « Je la voy, celle qui a faict son maquereau de moy ». Et, ayant esté decelée, n'osa depuis retourner à confesse à luy.

NOUVELLE CXV

La maniere de faire taire et dancer les femmes lors que leur avertin les prend.

Un quidam assez paisible et rassis d'entendement espousa une femme qui avoit une si mauvaise teste qu'encore qu'il prînt toute la peine de la maison et de faire la cuysine, où qu'il fust à table en compaignie, il ne pouvoit eviter qu'il ne fust d'elle tourmenté et maudit à tous coups, et que, pour belles remonstrances et gracieux accueil qu'il luy sceust faire, elle ne s'en voulsist garder, encor que le plus souvent Martin Baston l'accolast. De quoy le bon homme fort estonné se delibera d'user d'un autre

moyen, qui fut tel qu'à chacune fois qu'elle pensoit le fascher et maudire, il se prenoit à jouer d'une fluste qu'il avoit, de laquelle il ne sçavoit non plus l'usage que de bien aymer.

Toutesfois, pour cela, sa femme ne laissa de continuer ses maudiçons, jusques à ce que, s'estant apperceue et estant indignée de ce qu'il ne s'en soucioit si fort qu'auparavant, elle se print à dancer de colere, et, s'estant aucunement lassé au son d'icelle, luy arracha d'entre les mains. Mais le bon homme, ne voulant perdre les moyens par lesquelz il trompoit ses ennuiz, se pendit d'une main à son col pour recouvrir sa fleute, et deslors recommença plus beau que devant à sifler et en jouer. Tellement que ceste mauvaise femme, se sentant offensée par l'importunité que luy faisoit cette fleute, sortit de la maison, se promettant de n'endurer à l'advenir de telles complexions, et, dés le lendemain qu'elle fut retournée, elle reprint ses maudiçons mieux qu'auparavant.

Toutesfois le mary ne delaissa à jouer de sa fleute comme il souloit, et, ce voyant, sa femme, vaincue par luy, luy promit qu'à l'advenir elle luy seroit plus qu'obeissante en toutes choses honnestes, pourveu qu'il mît la fleute reposer et n'en jouast plus, « pour ce, disoit elle, qu'elle se sentoit estourdie du son ».

Par ce moyen le bon homme adoucist sa femme, et cogneut que le proverbe ne fut jamais mal faict qui dit qu'il y a plusieurs moyens pour abbaisser l'orgueil des femmes et les faire taire sans coup frapper.

NOUVELLE CXVI

De celuy qui s'ingera de servir de truchement aux ambassadeurs du roy d'Angleterre, et comment s'en acquitta, avec grande honte qu'il y receut.

Un personnage assez remarqué pour les grands honneurs esquelz il estoit entretenu en France monstra bien qu'il avoit du sçavoir en la teste, mais non pas plus qu'il luy en falloit pour sa provision : car, quand il eut leu la lettre que le roy d'Angleterre Henry huictiesme escrivoit au roy François premier de ce nom, où il y avoit entre autres choses : *Mitto tibi duodecim molossos*, c'est à dire : *Je vous envoye une douzaine de dogues*, il interpreta : *Je vous envoye une douzaine de mulets*. Et, se fiant à

ceste interpretation, s'en alla avec un autre seigneur trouver le roy pour le prier de leur donner le present que le roy d'Angleterre luy envoioit. Le roy, qui n'avoit encore ouy parler de cecy, fut esbahy comment d'Angleterre on luy envoyoit des mulets, disant que c'estoit grande nouveauté, et pour ce il les vouloit veoir.

Or, ayant voulu veoir pareillement la lettre et la faire veoir aussi à autres, on trouva *duodecim molossos*, c'est à dire *douze dogues*. De quoy ledict seigneur se voyant estre mocqué (et faut penser de quelle sorte) trouva une eschappatoire qui le feit estre encores davantage, car il dit qu'il avoit failly à lire, et qu'il avoit pris *molossos* pour *muletos*. Toutesfois pour cela ceux qui estoient autour du roy ne laisserent à bien rire, ne se voulans aucunement formalizer de son latin.

NOUVELLE CXVII

Des menuz propos que tint un curé au feu roy de France Henry, deuxiesme de ce nom.

Un certain curé, faisant sermon à ses paroissiens, ouyt plusieurs petits enfans crier, qui luy empeschoient à dire et expliquer ce qu'il avoit en l'entendement, dont il fut courroucé; et, se souvenant que quelques autres enfans alloyent par la ville chantans vilaines chansons : « Un taz de petits fils de putains, disoit il, s'en vont chantans une telle chanson : *Vous aurez sur l'oreille!* etc. Je voudrois estre leur pere : Dieu sçait comment je les accoustrerois! »

Aussi bien rencontra il une autrefois en parlant au roy Henry deuxiesme de ce nom, qui l'avoit fait appeller pour en tirer du plaisir : car, le roy luy ayant demandé des nouvelles de ses paroissiens, il luy dit qu'il ne tenoit pas à les bien prescher qu'ilz ne fussent gens de bien. Et le roy l'ayant interrogué s'ilz se gouvernoient pas bien :

« En ma presence, dit il, ilz font bonne mine et mauvais jeu, et sont prestz de faire tout ce que je leur commande; mais, si tost que j'ai le cul tourné, souflez, Sire. » Ce qui fut pris en bonne part de luy, comme n'y allant point à la malice, non plus qu'és rencontres qui luy estoient coustumieres en ses presches : car, si on eust apperceu qu'il eust equivoqué de propos deliberé sur ce mot de *souflez* (qui, outre sa premiere signification, se prend, en langage du commun peuple, pour cela aussi qui dit autrement : « De belles! », c'est à dire : « Il n'en est rien! »), on luy eust aprins à soufler d'une autre sorte. Et puis sonnez, tabourin!

NOUVELLE CXVIII

De celuy qui presta argent sur un gaige qui estoit à luy, et comment il en fut mocqué.

Un bon frippon, ayant convié à disner deux siens compaignons, lesquelz il avoit rencontrez par la ville, et voyant au retour qu'en sa maison il n'y avoit rien plus froid que l'atre, et que tous les prisonniers s'en estoyent fuiz de sa bourse, s'advise incontinent de cet expedient pour tenir promesse à ceux qu'il avoit conviez. Il s'en va en la maison d'un quidam avec lequel il avoit quelque familiarité, et, en l'absence de la chambriere, prend un pot de cuyvre dedans lequel cuysoit la chair, et, l'ayant mis sous son manteau, l'emporte chez soy. Estant arrivé, commande à sa chambriere de verser le potage avec la chair en un autre pot de terre, et, aprés que ce pot de cuyvre fust vuidé, l'ayant tresbien fait escurer, envoya un garson à celuy auquel il appartenoit pour le prier de luy prester

quelque somme d'argent en retenant ce pot pour gaige.

Le garson rapporte bonne response à son maistre, à sçavoir une piece d'argent, qui vint fort bien à point pour fournir à table du reste qu'il y falloit, et un petit mot de scedule par laquelle ce crediteur confessoit avoir receu le pot de cuyvre en gaige sur laditte somme; lequel, se voulant mettre à table, trouva faute d'un de ses potz qui avoyent esté mis au feu; et alors ce fut à crier. La cuysiniere asseure que depuis qu'elle l'avoit perdu de veue n'estoit entré que ce bon frippon; mais on faisoit conscience de le soupçonner d'un tel acte.

Toutesfois, en fin, on va voir si on l'appercevroit point chez luy, et, pource qu'on n'en oyoit point de nouvelles, on le demande à luy mesme. Il respond qu'il ne sçait que c'est, et, quand il se sentit pressé (d'autant qu'on luy maintenoit qu'autre que luy n'estoit entré vers le temps qu'il avoit esté prins) : « Il est bien vray, dit il, que j'ay emprunté un pot, mais je l'ay renvoyé à celuy duquel je l'avois emprunté. » Ce qu'ayant esté nié par le crediteur : « Voyez, Messieurs, dit ce frippon, comme il se fait bon fier aux gens de maintenant sans bonne scedule! Il me voudroit incontinent accuser de larrecin, si je

n'avois scedule escripte et signée de sa main. »

Alors il monstra la scedule que luy avoit apportée le garçon : tellement que, pour payement, le crediteur receut de la moquerie par toute la ville, le bruict estant couru incontinent qu'un tel (en le nommant) avoit presté argent sur un gaige qui estoit à luy.

NOUVELLE CXIX

De la cautelle dont usa un jeune garson pour estranger plusieurs moynes qui logeoient en une hostellerie.

Au diocese d'Anjou fut une bonne femme vefve hostesse, laquelle, par bonne devotion, avoit accoustumé loger les cordeliers et de les bien traicter selon son pouvoir, dont un sien filz en fust marry, voyant qu'ilz despendoyent beaucoup du bien de sa mere sans espoir de recompense, et pour ce delibera les estranger.

Advint que, trois ou quatre jours aprés, deux cordeliers arriverent leans pour y heberger, aus-

quelz le filz ne voulut faire semblant de malveillance, de peur d'offenser sa mere. Mais, quand un chacun se fut retiré en sa chambre, sur la my nuict ledit filz apporta un jeune veau de trois sepmaines ou un mois en la chambre des freres cordeliers, et ce sans qu'il fust apperceu aucunement. Or, sitost que ce maistre veau eut senty qu'il n'avoit sa nourrice prés de luy, il se traisna par toute la chambre, cherchant à repaistre, et de fortune se mit soubz le lict où les cordeliers estoient fort endormiz. Et ainsi comme ce pauvre veau furetoit, il rencontra la teste du plus jeune qui pendoit du costé de la ruelle du lict, et ce veau commença à leicher le pauvre moyne, qui suoit comme un pourceau : de sorte qu'il s'esveilla en sursaut et appella en ayde son compaignon cordelier, auquel il dit qu'il y avoit des espritz leans qui l'avoient attouché par le visage, le suppliant de le vouloir conforter. Et, en disant telles paroles, il trembloit si fort qu'il estonna son compaignon, lequel luy commanda, sur peine d'inobedience, de se lever et aller allumer du feu, ce que le pauvre frere refusoit faire, craignant l'esprit.

Toutes fois, nonobstant les requestes qu'il feit, il se leva du lict et se retira vers le fouyer pour allumer de la chandelle. Quand le veau entendit marcher, cuydant que ce fust sa mere, s'approcha

et mit le museau entre les jambes dudict cordelier, et l'empoigna par ses dandrilles (car les cordeliers sont cours vestuz par dessoubz leurs grandes robbes). Adonc le pauvre cordelier commença à crier hautement : Misericorde! et incontinent s'en retourna coucher, implorant la grace de Dieu, disant ses sept pseaumes et autres oraisons.

Ce veau, ennuyé de perdre la tette de sa nourrice, couroit par la chambre, et enfin cria un haut cry de voix argentine (comme pouvez sçavoir), dont les moynes furent encores plus estonnez.

Le lendemain, devant les quatre heures, le filz retourna aussi secrettement qu'il avoit fait auparavant et emmena son veau. Quant les pauvres cordeliers furent levez, ilz annoncerent à l'hostesse de leans ce qu'ilz avoyent ouy la nuict, et luy donnoyent à entendre que c'estoit un trespassé qui faisoit leans sa penitence, et ainsi descrierent tant ceste hostellerie, en le racomptant à tous les freres qu'ilz rencontroient, qu'onc depuis n'y logea cordelier ny autre moyne.

NOUVELLE CXX

Du larron qui fut apperceu fouillant en la gibbeciere du feu cardinal de Lorraine, et comment il eschappa.

Il advint, au temps du roy François premier du nom, qu'un larron, habillé en gentilhomme, fouillant en la gibbeciere du feu cardinal de Lorraine, fut apperceu par le roy estant à la messe viz à viz du cardinal. Le larron, se voyant estre apperceu, commença à faire signe du doigt au roy qu'il ne sonnast mot et qu'il verroit bien rire.

Le roy, bien ayse de ce qu'on luy apprestoit à rire, le laissa faire, et peu de temps aprés vint tenir quelque propos audict cardinal, par lequel il luy donna occasion de fouiller en sa gibbeciere. Luy, n'y trouvant plus ce qu'il y avoit mis, commença à s'estonner et à donner du passetemps au roy, qui avoit veu jouer ceste farce. Toutesfois ledict seigneur, aprés avoir bien ry, voulut qu'on luy rendist ce qu'on luy avoit prins, comme aussi il pensoit que l'intention du preneur avoit esté telle;

mais, au lieu que le roy pensoit que ce fust quelque honneste gentilhomme et d'apparence, à le voir si resolu et tenir si bonne morgue, l'experience monstra que c'estoit un tresexpert larron desguisé en gentilhomme, qui ne s'estoit point voulu jouer, mais, en faisant semblant de se jouer, feit à bon escient. Et alors ledict cardinal tourna toute la risée contre le roy, lequel, usant de son serment accoustumé, jura, foy de gentilhomme, que c'estoit la premiere fois qu'un larron l'avoit voulu faire son compagnon.

NOUVELLE CXXI

Du moyen dont usa un gentilhomme italien afin de n'entrer au combat qui luy avoit esté assigné, et de la comparaison que fit un Picard des François aux Italiens.

Un gentilhomme italien, voyant qu'il ne pouvoit eviter honnestement un combat qu'il avoit entreprins contre un de sa qualité sans qu'il alleguast quelque raison peremptoire, l'avoit accepté; mais, s'estant

depuis repenty, n'allegua autre raison, quand l'heure du combat fut venue, sinon qu'il dit à son ennemy qu'il estoit prest à combattre et l'attendoit à grande devotion, disant : « Tu es desesperé, toy; moy, je ne le suys pas; et pourtant je me garderay bien de combattre contre toy. »

Il est bien vray que quelqu'un pourra respondre que pour un il ne faut pas faire jugement de tous, et que, si cela avoit lieu, on pourroit à bon droit tourner à blasme à tous les François ce qui fut dit par un Picard rendant tesmoignage de sa prouesse : car, se vantant d'avoir esté quelques années à la guerre sans desgaigner son espée, et estant interrogué pourquoy : « Pource, dit il, que je n'entrois mie en colere; mais toutes et quantes fois, disoit il en continuant son propos, on voudra confesser verité, on dira haut et clair que les Italiens ont plus souvent porté les marques des François colerez que les François n'ont porté les marques des Italiens desesperez, et que, quand il n'y auroit un seul Picard qui sceust entrer en colere, pour le moins les Gascons y entrent assez, voire sont quelques fois assez entrez pour faire trembler les Italiens dix piedz dedans le ventre s'ilz l'avoient si large. » Combien que sept ou huit ineptes et sots termes de guerre que nous avons emprunté d'eux mettent en danger et les

Guascons et toutes les autres contrées de France d'estre reputez autres qu'ilz n'estoient auparavant.

NOUVELLE CXXII

De celuy qui paya son hoste en chansons.

Un voyageant par païs, sentant la faim le presser, se meit en un cabaret, où il se rassasia si bien pour un disner que aisement il pouvoit attendre le soupper, pourveu qu'il eust esté bien tost prés. Or, comme le tavernier, son hoste, visitant ses tables, l'eust prié de payer ce qu'il avoit despendu et faire place aux autres, il luy feit entendre qu'il n'avoit point d'argent, mais que, s'il luy plaisoit, il le payeroit si bien en chansons qu'il se tiendroit content de luy. Le tavernier, bien estonné de ceste response, luy dit qu'il n'avoit besoin d'aucune chanson, mais qu'il vouloit estre payé en argent contant, et qu'il advisast à le contenter et s'en aller. « Quoy! dit

le passant au tavernier, si je vous chante une chanson qui vous plaise, ne serez vous point content? — Ouy dea vrayement », dit le tavernier.

A l'instant le passant se print à chanter toutes sortes de chansons, exceptée une qu'il gardoit pour faire la bonne bouche; et, reprenant son haleine, demanda à son hoste s'il estoit content. « Non, dit il, car le chant d'aucune de celles que vous avez chantées ne me peut contenter. — Or bien, dit le passant, je vous en vay dire une autre que je m'asseure qui vous plaira. »

Pour mieux le rendre ententy au son de ceste nouvelle chanson, il tira de son aisselle un sac plain d'argent, et se print à chanter ceste chanson assez bonne et plusque usitée à l'endroit de ceux qui vont par païs : *Mitt' la mano all' bursa, et paga l'hoste;* qui est à dire : « Metz la main à la bourse et payes l'hoste. » Quand il eust mis fin à cette chanson, demanda à son hoste si elle luy plaisoit et s'il estoit content. « Ouy, dit il, ceste me plaist bien. — Or donc, dit le passant, puis que vous estes content et que je me suis acquitté de ma promesse, je m'en vay. » Et à l'instant se departit sans payer et sans que son hoste l'en requist.

NOUVELLE CXXIII

Du procés meu entre une belle mere et son gendre pour n'avoir pas depucelé sa fille le premier jour de ses nopces.

Au païs de Limosin fut faicte une nopce entre une jeune fille aagée de dix-huict ans, ou environ, et un bon garçon de village tresbien emmanché. Or il advint que le compagnon, dez la premiere nuict, se mit en devoir d'accomplir l'œuvre de son mariage, et, pour gratifier à sa tendre espousée, il luy bailla auparavant son manche à tenir pour luy faire envie de le secourir à son affaire. Mais quand la pauvre fille l'eust tenu, et apperceu qu'il estoit si gros, elle ne voulut oncques que le marié luy mist en son estuy, de pœur qu'il ne la blessast, et tousjours craignoit la lutte, dont le marié fut fort ennuyé, et, quoyqu'il peust faire, jamais ne peust persuader à la mariée de luy faire beau jeu : au moyen de quoy il fut contraint pour la nuict s'en passer.

Et quand le jour fut venu, la mere s'en alla devers sa fille pour sçavoir comment elle s'estoit portée avec son mary et comment il luy avoit fait. Elle luy feit responce qu'ilz n'avoyent riens fait. « Comment! dit la mere, vostre mary est donq chastré! » Alors, comme furieuse, s'en alla au conseil de l'Eglise afin de faire desmarier sa fille, donnant à entendre à tous que son gendre n'estoit habille à engendrer. Sur cette colere elle le feit citer, afin qu'il luy fust permis de marier sa fille à un aultre, dont le pauvre marié fut tresmalcontent, considerant qu'il n'avoit offensé ne donné occasion pour estre ainsi deshonoré.

Or, quand ilz furent tous devant monsieur l'official, et que la demanderesse eust requis separation de sa fille et de son gendre, et que, par ses raisons, elle eut dit que la premiere nuict de leurs nopces ledict gendre ne voulut ou ne peut oncq faire l'œuvre de mariage à sa fille, et qu'il estoit chastré, adonq le gendre, au contraire, se deffend tresbien, et dit qu'il estoit aussi bien fourny de lance que sa femme de cul, et ne demandoit autre chose que luitter; mais sa femme n'y voulut oncques entendre et feit la cane, au moyen de quoy il n'avoit peu riens faire. Adonc l'official demanda à la jeune espousée si elle l'avoit refusé, et elle luy dit que ouy, au moyen qu'il l'avoit si

gros et qu'elle craignoit, comme encores faisoit, qu'il la blessast, car elle esperoit en aprés plustost la mort que la vie.

Quand la mere eut entendu cette confession, et que, par telz moyens, elle devoit estre condamnée, elle supplia le juge d'asseoir les despens sur sa fille, attendu qu'elle avoit esté cause de ce procés. Toutesfois, par sentence, monsieur l'official condamna la pauvre jeune fille à prester son beau et joly instrument à son mary pour y besongner et faire ce qu'il devoit avoir fait la nuit precedante, et sans despens, attendu les qualitez des parties.

NOUVELLE CXXIV

Comment un Escossois fut guary du mal de ventre au moyen que luy donna son hostesse.

Il n'y a pas long temps qu'un Escossois, ayant desja servy à la garde du roy de France, et lequel avoit, dés sa jeunesse, gousté quelque peu des bonnes lettres, voyant que le roy caressoit les personnes doctes,

et, d'autre part, considerant le moyen qu'il avoit de vaquer à l'estude pendant le temps qu'il estoit hors de quartier et de service, il choisit le logis d'une bonne femme vefve, et là se logea pour quelque temps.

Un jour, se sentant mal de sa personne et n'ayant la langue si à delivre pour se faire entendre à autruy, comme il faisoit à son hostesse, à laquelle il demandoit conseil sur son mal, il luy dit : « Ma dam', moy ha grand mal à mon boudin. » Son hostesse, qui entendoit assez bien qu'il disoit le ventre luy faire mal, et que, pour recouvrer prompt allegement, il luy demandoit son advis, elle luy dit qu'il falloit qu'il feit ses prieres et oraisons à monsieur S. Eutrope, lequel on dit guarir de tel mal. L'Escossois, ayant entendu cela, et sentant son ventre aller de pis en pis, ne voulut mettre en mespris le conseil de son hostesse, ains, suyvant iceluy, s'en alla à l'eglise la plus prochaine qu'il rencontra, et se meit en prieres et oraisons telles qu'il sembloit à ceux qui l'oyoient que le saint deust promptement venir à luy.

D'adventure, pendant qu'il estoit en telle meditation, il se trouva un bon frippon, lequel estoit caché derriere l'image de sainct Eutrope et contemploit les allans et venans avec leurs conte-

nances ; et, ayant remarqué les mines que faisoit cest Escossois, il commença à crier : « Tru, tru, pour Jehan d'Escosse et son bagaige ! » L'Escossois, qui entendit ces paroles, jettées assez rudement, pensa que ce fût quelque malin qui le voulsist empescher en ses devotions ; à raison de quoy, aprés qu'il eust remarqué le lieu d'où pouvoit estre partie ceste voix qu'il avoit entendu, il print sa flesche et son arc, et vous descoche rasibuz l'image du sainct.

Le frippon, qui estoit derriere, craignant que l'Escossois redoublast son coup, se print à descendre de l'escalier de boys où il estoit monté ; mais il ne peust s'enfuyr si secrettement qu'il ne feit un bruit, qui effroya tellement l'Escossois, lequel pensoit que ce fût le sainct qui se meit à le poursuivre afin de le punir de l'offence qu'il avoit faicte, qu'il entra en telle frayeur qu'il en perdit incontinent son mal, et depuis vesquit gay comme Perot.

NOUVELLE CXXV

Des epitaphes de l'Aretin, surnommé Divin, et de son amie Magdaleine.

L'Aretin, non l'Unique, mais celuy qui a usurpé le surnom de Divin, s'est aussi donné arrogamment le tiltre de *fleau des princes*, estant du tout enclin à mesdisance. En quoy il n'espargnoit, comme on dit en commun proverbe, ny roy ny roc : car il escript en une preface d'une sienne comedie italienne que le roy treschretien François premier du nom luy avoit enchaîné la langue d'une chaîne d'or, faite en façon de langues, qu'il luy avoit envoyée afin qu'il n'escrivist de luy comme il avoit fait de plusieurs autres seigneurs.

Mesmement, en un des dialogues qu'il a faictz, il introduit deux courtisanes, recitant l'une à l'autre les moyens par lesquelz elles estoient parvenues aux richesses, et comme par leur saige conduite et maintien gracieux elles s'estoient entretenues en honnestes compagnies; à raison de

quoy, estant l'une d'elles decedée de son temps, il luy dressa l'epitaphe tel que s'ensuyt, lequel depuis a esté fort divulgué :

EPITAPHE.

De Magdaleine icy gisent les os,
Qui fut des v... si friande en sa vie
Qu'aprés sa mort, tous bons seigneurs supplie,
Pour l'asperger, luy pisser sur le dos.

Or il est mort n'a pas longtemps, ce preud'-homme Aretin, auquel les Florentins, ses compatriaux, ont fait cestuy epitaphe, digne de luy et de son athéisme :

EPITAPHE DE L'ARETIN.

Qui giace l'Aretino, amaro tosco
D'el seme humano, di cui la lingua trafisse
E vivi e morti ; di Dio mal' non dice,
E si scuso con dir' : No lo conosco.

TRADUCTION.

Icy gist l'Aretin, qui fut l'amer poison
De tout le genre humain ; dont la langue fichoit
Et les vifs et les morts ; contre Dieu son blason
N'addressa, s'excusant qu'il ne le cognoissoit.

NOUVELLE CXXVI

De la harengue qu'entreprint de faire un jeune homme en sa reception de conseiller, et comment il fut rembarré.

Ce jeune homme, ayant esté envoyé aux universitez pour y apprendre la loy civile et s'en servir en temps et lieu, au gré et contentement de son pere, fut là entretenu assez souefvement et delicatement. Advint que, se baignant en ses aises et delices, il rejetta au loing ses codes et digestes, pour imprimer en son cerveau l'idée d'une amye, et, se paissant en tel object, convertit ses leçons en lecture de Petrarque et autres telz prodigues d'honneur.

Pendant ce temps son pere alla de vie à trespas. De quoy advertiz, les parens et amys du jeune homme, pensant qu'il fust un sçavant docteur et qu'il eust profité passablement en la loy, luy manderent la mort de son pere et l'advertirent qu'il estoit temps qu'il esleut l'estat et vacation qu'il vouloit ensuivre, et que à ce faire ilz se monstreroient ses amys. Le jeune homme, se rangeant

sur leur conseil et advis, encore qu'il n'eust estudié en la loy, print son chemin vers la maison de feu son pere.

Aprés qu'il eut visité ses amis et qu'il fut asseuré des biens que son pere luy avoit delaissez, il luy vint en l'entendement d'achepter un estat de conseiller en la cour de parlement. A cela s'accorderent ses amys; et, pour amitié qu'ilz avoient eu avec son pere, ilz luy promirent d'en faire demande au roy François premier, duquel, comme tresfideles serviteurs, estoient reciproquement cheriz.

Un jour qu'ilz estoient avec le roy, ilz luy firent demande de cest estat de conseiller; ce qu'il leur octroya, et leur en furent delivrées lettres. De cela bien joyeux, en advertirent le jeune homme, et luy feirent sçavoir comme il se devroit gouverner quand il se presenteroit à la court. Le jeune homme, suyvant en tout et par tout leur conseil, feit ses diligences et apprestz. Bref, il presente ses lettres d'estat; elles furent leues en plaine chambre.

Peu de temps aprés, la court, ayant esté certiorée de l'insuffisance du suppliant, le renvoya aux estudes. De ce bien estonné, il s'en retourne vers ses parens et amys, et les supplie de faire entendre au roy le reffuz qu'on luy avoit fait en

la court de parlement. Le roy en fut adverty. Il manda incontinent à messieurs de la court ce qu'ilz allassent par devers Sa Majesté. La court de parlement delegue deux conseillers d'icelle, lesquelz elle chargea de faire telles remonstrances que de raison. Aprés qu'ilz se furent presentez devant le roy afin d'entendre sa volonté, il leur demanda pourquoy ilz faisoient reffuz de recevoir ce jeune homme en leur compagnie, veu qu'il luy avoit fait don de cest office de conseiller. Les deleguez luy feirent entendre leur charge, et dirent que la court estoit assez informée de son insuffisance, et pourtant ne le pouvoit honnestement admettre. Le roy, ayant receu ceste remonstrance pour saincte et raisonnable, en sceut bon gré à messieurs de la court, et ne s'en soucioit plus.

Quelques jours aprés, le jeune homme reprend ses erres de supplication, et importune tellement ses amys qu'ilz furent persuadez supplier derechef le roy de mander à la court de le recevoir, se submettant à l'examen requis en tels cas; luy remonstrant au surplus qu'il estoit homme pour luy faire service à l'advenir; joinct aussi que le pere du jeune homme avoit esté son officier par un long temps et avoit acquis bon bruit pendant sa vie. Le roy, entendant ces remonstrances aussi, et se souvenant de celles que luy avoient fait mes-

sieurs de la court sur ce fait, il commanda derechef qu'il fust receu. La court de parlement s'y opposa et feit secondes remonstrances. Ce nonobstant, le roy voulut qu'il fust receu. Et, comme messieurs de la court remonstroient que le jeune homme estoit leger d'entendement et fol, il leur dit : « Et bien! puis qu'ilz sont si grand nombre de saiges et savans personnages, ne sçauroient ils souffrir un fol entr'eux? » A cette parole, les deleguez se departent et rendent la court certaine de la volonté du roy.

Le jeune homme, se promettant en luy mesme d'estre parvenu à son attente, et que à ceste heure il seroit receu, se presente derechef à la court et demande à estre examiné selon l'ordonnance. La court commande à un des huissiers le faire entrer et conduire en une chaire que pour ce faict on luy avoit preparée. Aprés qu'il fut monté et qu'il eut bien ruminé ce qu'il vouloit dire, il commença sa harangue par un verset du Psalme 118, et dit ainsi :

« *Lapidem quem reprobaverunt ædificantes, hic factus est in caput anguli* »; c'est à dire :

La pierre par ceux rejettée
Qui du bastiment ont le soing
A esté assise et plantée
Au principal endroit du coing.

voulant par là donner à entendre à la court qu'elle n'avoit deu le mepriser ainsi qu'elle avoit fait. Ce qu'ayant entendu, un des anciens de la court, auquel ne plaisoit gueres la temerité de ce jeune homme, se leva, et, faisant responce digne à telle outrecuidance, respondit ce qui s'ensuit :

« *A domino factum est istud, et est mirabile in oculis nostris* »;

c'est à dire :

Cela est une œuvre celeste
Faicte pour vray du dieu des dieux,
Et un miracle manifeste
Lequel se presente à noz yeux.

Par ceste responce il reprima tellement l'audace du jeune homme que depuis il ne luy advint de haranguer de telle sorte en une si honneste compagnie.

NOUVELLE CXXVII

D'un chevalier aagé qui feit sortir les grillons de la teste de sa femme par une saignée, et laquelle auparavant il ne pouvoit tenir soubz bride qu'elle ne luy feist souvent des traitz trop gaillardz et brusques.

C'est un grand bien en mariage de cognoistre les imperfections les uns des autres et de trouver les remedes pour eviter tant de riottes et debatz qui adviennent ordinairement en la pluspart des mesnages, comme en celuy d'un fort gentil chevalier de la Tuscane, lequel, aprés avoir emploié la fleur de sa jeunesse au fait des armes, de la chasse, et des lettres pareillement, s'advisa un peu tard à soy renger és liens de mariage, qui fut enfin avec une belle et jeune damoyselle, laquelle il traicta fort gracieusement en toutes choses, fors qu'au deduict d'amours, auquel il se portoit assez laschement, à cause de son aage.

Mais la nouvelle mariée n'eut cognoissance par quelque temps de ce deffaut, sinon par com-

munication d'autres bonnes commeres qu'elle frequentoit, et lesquelles elle ouyt deviser du passe temps dru et menu qu'elles recevoient de leurs jeunes marys. Cela l'esmeut à en vouloir sentir pareille fourniture que les autres. Mais, pour y parvenir avecques couverture de son honneur, en addressa la plaincte à sa propre mere, laquelle, aprés quelques remonstrances au contraire (de la conscience blasmée du moyen), ne la pouvant à plain destourner de ceste intention ainsi dictée, pour rompre ce coup, luy dit : « Ma fille, puis que je ne voy autre unguent qui puisse adoucir vostre mal, je vous diray : Il y a des hommes de diverses humeurs et complexions, qui se taillent et font cheoir les cornes par fer ou par poison; aucuns les portent patiemment, et, comme ils ont meilleur estomach, ils digerent les pillules de cocuage facilement, sans mot sonner. Pource il faut que vous essayez la patience de vostre mary par quelques traitz legers et de peu d'importance. »

A ces propoz la fille respond qu'elle ne vouloit aucunement user des finesses requises en telz cas, que d'attraire à sa cordelle un personnage de disposition gaillarde et de bonne reputation, soubz le manteau duquel soit couverte la reputation, telle qu'estoit celle de son capellan. La mere luy chargea de tenter ainsi la douceur du chevalier, et

selon icelle donner bon ordre au demourant. La fille luy promet de n'y tarder gueres de ce faire.

Cependant que le gentilhomme son mary estoit à la chasse, elle print en main une coignée et entre en son jardin, et là se print à abattre un beau laurier, lequel avoit esté planté là de la main de son mary, et pour cette consideration il en estoit jaloux et passoit volontiers le temps souz cet ombrage, en attendant que les viandes ordonnées pour traicter ses amis fussent assaisonnées. Pour vous le faire court, voilà l'arbre par terre; voicy venir le mary : elle luy en fait coucher des branchages au feu, qui furent incontinent apperceuz par luy. Toutesfois, avant que d'en mener bruict, remit son manteau sur ses epaulles et va sur le lieu pour mieux s'en asseurer. Il ne faut point demander, aprés qu'il eut veu la fosse fresche, s'il fut bien troublé : car il s'en retourna plein de menaces et demanda à sa femme qui estoit celuy qui luy avoit joué ce bon tour, et elle luy feit responce qu'elle l'avoit fait pour le rechauffer à son retour de la chasse, et pour avoir entendu cet arbre conforter la vieillesse. Pour cette fois elle l'appaisa, et pensoit luy avoir fait avaller sa colere aussi douce que sucrée.

Cela fait, le lendemain matin elle en advertit sa bonne mere, laquelle luy dit que c'estoit bon

commencement, mais qu'il falloit encore essayer davantage, comme à luy tuer la petite chienne qu'il aimoit tant; ce qu'elle entreprint de faire, et le feit à l'occasion que cette petite chienne, retournant de la ville d'avec son maistre, toute boueuse se jetta sur le lict, où la dame avoit, par exprés, mis une riche couverture; et, comme on l'eut chassée de là, elle s'en vint sauteler sur la robe de madame, laquelle, feignant avoir gasté ses beaux habits, empoigna un cousteau, et, en la presence de son mary, luy en couppa la gorge.

Ce ne fut pas encore assez au jugement de la mere, si, aprés l'arbre inanimé et la chienne morte, elle n'offençoit d'abondant son mary en quelques personnes des plus cheries de luy, et ce qu'elle feit pareillement : car elle renversa, en un banquet qu'il faisoit à la fleur de ses amis, la table, qui estoit chargée de viandes, et, se voulant excuser, dit qu'elle avoit ce fait par mesgarde et voulant prevoir au service.

Sur ces indignations, la nuict donna conseil au gentilhomme de l'empescher lever du lict; l'empescha bon gré mal gré, et luy remonstra qu'il falloit qu'elle s'y tînt encores pour quelques remedes qu'il luy avoit apprestez pour la guarir. Elle, en se deffendant, disoit qu'elle se trouvoit en bonne disposition et gaillarde en son esprit.

« Je le crois ainsi, dit il, et trop de quelques grains, à quoy convient remedier d'heure. » Lors, luy ramentevant les trois honnestes tours qu'elle luy avoit jouez consecutivement, nonobstant les remonstrances et menaces qu'il luy avoit faites à chacune fois, par lesquelles il avoit juste crainte de quelque quatriesme pire que tous les autres precedans, envoie querir un barbier, auquel il feit entendre ce qu'il vouloit qu'il executast : c'est assavoir que, pour certaines considerations qu'il luy taisoit, son plaisir et intention estoit qu'aussi tost qu'il luy auroit presenté sa femme, il ne feit faute d'executer sa charge, s'il vouloit luy complaire. Le barbier, aprés avoir entendu telz propos, s'enhardit de demander au gentilhomme quelle estoit sa volonté, de laquelle il fut incontinent asseuré.

Le gentilhomme, aprés avoir fait allumer un grand feu en une chambre de son logis où l'attendoit le barbier, s'en va en la chambre de sa femme, qu'il trouva toute habillée, faignant d'aller veoir sa mere, à laquelle, peu de jours auparavant, elle avoit decelé l'impuissance de son mary, luy requerant au surplus la vouloir addresser au combat amoureux qu'elle avoit entreprins contre un champion de son aage. De ce adverty, le gentilhomme, redoublant le fiel et courroux,

qu'il desguisa au mieux qu'il peut, luy va dire : « M'amye, certainement vous avez le sang trop chaud, qui vous cause par son ebullition tous ces caprices et inconsiderez tours que faites tous les jours. Les medecins, à qui j'en ay parlé et consulté, sont d'avis qu'il convient vous saigner un peu, et disent cela pour vostre santé. »

La damoiselle, entendant ainsi parler son mary et ne s'estant encor apperceue de son entreprinse, se laissa conduire où il voulut. Il la mena en la chambre où le barbier l'attendoit, et luy commanda s'asseoir le visage devant le feu, et feit signe au barbier qu'il prînt son bras dextre et luy ouvrist la veine; ce qu'il fit. Tandis que le sang decouloit du bras de ceste damoyselle, son mary, qui sentoit oculairement les grillons s'affoiblir, commanda fermer ceste veine et ouvrir celle du bras senestre, ce qui fut pareillement fait; tellement que la pauvre damoyselle resta demy morte. Le gentilhomme, bien joyeux d'estre parvenu à fin de son entreprise, la fait porter sur un lict, où elle eut tout loisir d'apprendre à ne plus fascher son mary.

Si tost qu'elle fut revenue de pasmoison, elle envoye un de ses gens vers sa mere, laquelle, ayant apprins du messager toutes les traverses et algarades qu'elle avoit joué à son mary, et se

doutant, la bonne dame, qu'au moyen de ce sa fille la voulust semondre de la promesse que outre son gré elle luy avoit faite, s'en va la trouver au lict, et commença à dire : « Et bien! ma fille, comment vous va? Ne vous faschez point, vostre desir sera bien tost accomply touchant ce que m'avez recommandé. — Ha! ma mere, respondit elle, je suis morte; telles passions ne trouvent plus fondement en moy; si bien y a operé mon mary, auquel je me sens aujourd'huy plus tenue du bon chemin où il m'a remise par sa prudence que de l'honneur qu'il m'avoit premierement fait de m'espouser; et, si Dieu me rend ma santé, j'espere que vivrons en bon et heureux mesnage. »

L'histoire racompte qu'ilz furent depuis en mutuel amour et loyaulté, au grand contentement l'un de l'autre.

NOUVELLE CXXVIII

De deux jouvenceaux Sienois amoureux de deux damoyselles espagnolles, l'un desquelz se presenta au danger pour faire planchette à la jouissance de son amy, et qui luy tourna à grand contentement et plaisir.

A Siene y avoit deux jeunes hommes de fort bonne maison, voysins et nourriz ensemble, et de mesme marchandise, ce qui engendra une tresgrande et intrinseque amitié entr'eux. Ilz se delibererent un jour de faire un voyage en Espagne pour le trafiq de leurs marchandises.

Aprés qu'ilz eurent quelque temps sejourné à Valence en Espagne, ilz devindrent extremement amoureux de deux gentifemmes espagnolles, mariées à de nobles chevaliers du païs. Les deux Sienois se nommoyent l'un Lucio et l'autre Alessio. Lucio estoit plus advisé en l'amour de sa dame Isabeau que son compagnon n'estoit en la poursuite de sa choisie, et lesquelles ne cedoient en mutuelle amitié à la fraternité des deux Ita-

liens. Or dura ce pourchas d'amour entr'eux l'espace de deux ans qu'ilz furent à negotier en Valence, sans qu'ilz peussent parvenir plus avant que aux simples caresses de la veue et œillades, plus pour le respect qu'ilz avoient aux chevaliers qu'au danger où ilz se fussent mis en païs estrange s'ilz eussent attenté de plus prés par embassades, missives, resveilz et aubades.

Il advint un jour que la damoyselle Isabeau entra en une eglise où le passionné Lucio s'estoit mis à couvert de la pluye. De bonheur, en se pourmenant par l'entour de l'eglise, il apperceut sa dame assise en un coing et accompagnée d'une seule servante, qui fut aussi à propos comme s'il y eut esté mandé. Ceste rencontre luy donna hardiesse de s'approcher d'elle, et la salua gracieusement. Elle luy rendit salut avec une modestie assaisonnée d'une sourde gayeté. La servante, qui paraventure estoit du conseil secret et bien apprise, se leva d'auprés sa maistresse comme pour aller regarder quelque image.

Lucio, bien joyeux de ceste commodité de pouvoir manifester ses passions à sa dame, commença sa harangue ainsi que s'ensuit : « Madame, je croy que ne soyez ignorante de l'amour desmesuré qui depuis deux ans entiers me tient prisonnier de vostre beauté, à laquelle il ne s'est peu

descouvrir, pour la reverence de vostre honneur. Aussi suis je asseuré qu'avez assez ouy dire combien ce feu d'amour si longuement clos et couvert en ma poitrine l'a embrasée, ne trouvant en moy issue pour s'evaporer. Je ne fay doubte que le dieu Cupido ne soit appaisé et contenté à la fin par le sacrifice continuel de mes longs soupirs, larmes et travaux, et que, pour en recouvrer allegeance, il ne m'ait preparé ceste oportunité, en laquelle je vous requiers, Madame, en briefves paroles que le lieu et le temps peuvent souffrir, pitié, mercy et misericorde. »

La dame Isabeau, non moins passionnée d'ardeur amoureuse que Lucio, luy respondit : « Mon amy, puis que vostre courtoisie, honnesteté et constance ont merité ce nom, je vous prie de vous asseurer d'amour reciproque en mon endroit, et que la commodité seule en a jusques aujourd'huy retardé le mutuel contentement. Toutesfois je suis deliberée d'employer tous mes sens à nous moyenner bien tost une heureuse rencontre qui puisse assouvir noz longs desirs, de laquelle je ne failliray à vous donner bon et seur advertissement. » Lucio, l'en remerciant un genoil en terre, n'oublia de luy ramentevoir son compaignon Alessio, pour lequel elle luy promit pareillement qu'elle feroit office de bonne amye envers sa

compagne, pour le merite de son amour constante. La survenue du peuple à l'heure du service les fit departir fort enviz.

Bref, Lucio vole pour porter ces nouvelles à son amy Alessio; et ne passerent deux jours qu'ilz receurent un message de eux trouver environ les deux heures de nuict au logis de madame Isabeau, à quoy ilz ne faillirent d'une seule minute d'horloge.

Là les attendoit madame Isabeau, laquelle, aprés la porte ouverte aux poursuyvans, s'arresta à deviser avec Lucio, et luy dit que son mary, ayant depuis quelque temps renoncé à la suyte de la court et au plaisir de la chasse, l'avoit par si long temps frustrée de l'occasion de leur entreveue, non moins desirée de son costé que du sien, mais qu'à la fin, vaincue d'extreme affection, elle avoit voulu hazarder ce larrecin de Venus, si luy et son compaignon avoient en eux la hardiesse d'en accomplir le dessein : c'est à sçavoir que Alessio se despoilleroit à nud et iroit en son lict prés de son mary tenir sa place, tandis que Lucio demeureroit pour deviser avec elle.

Alessio, quelque grande amitié quasi fraternelle qu'il portast à Lucio, trouva cela de dure et difficile entreprise, si la damoyselle Isabeau ne l'eust renforcé par promesse de guerdon qu'elle

luy avoit moyenné envers sa compaigne, outre le profond sommeil de son mary, qui ne se fust resveillé jusques au jour. Or tout ce qu'elle persuadoit à Alessio estoit afin que, se remuant dedans le lict, son mary sentit sa jambe, ou quelque autre partie humaine qu'il penseroit estre elle. « Quoy! le vous ferayje long? » Alessio, persuadé par l'un et par l'autre, se despouille, non sans grande frayeur, et s'en va tenant Isabeau par la robbe, et se couche doucement en sa place, se gardant de tousser et cracher si prés de son hoste.

Cependant Lucio et Isabeau jouent leurs jeux paisiblement en une autre chambre du logis.

Le pauvre Alessio, se voyant prés la personne du chevalier, sans qu'il osast se remuer, trembloit, tombant en diverses pensées : maintenant il disoit que la damoyselle les trahissoit tous deux, le livrant le premier à la gueulle du loup; maintenant estimoit, si elle les traitoit de bonne volonté, qu'elle s'oublioit entre les bras de son amy, le laissant en ce grand et eminent danger jusqu'à la pointe du jour; à laquelle heure il est tout esbahy qu'il les veid entrer en la chambre aprés qu'ilz eurent fait un grand tintamarre d'huys; et, approchans de la courtine, luy demanderent comme il avoit reposé celle nuict. A l'instant, la damoyselle Isabeau leva la couverture du lict, qui

fit apparoir à Alessio s'amye couchée auprés de luy en lieu de l'ennemy, et n'avoit, la tendrette, non plus remué ni cligné l'œil que luy.

De cela furent fort louez les deux amans : c'est à sçavoir Alessio pour le danger où il se mit afin d'avancer l'entreprinse de son amy, et son amye à raison de ce qu'elle s'estoit si honnestement contenue estant couchée auprés de luy. Qui fut occasion de les laisser prendre quelque demy once de plaisir au combat amoureux.

On dit que cette couple d'amans entretint son credit pendant le temps que les mariz servoient leur roy pour un mesme quartier.

NOUVELLE CXXIX

D'une jeune fille surnommée Peau d'Asne, *et comment elle fut mariée par le moyen que luy donnerent les petitz formiz.*

En une ville d'Italie, il y avoit un marchand, lequel, aprés qu'il se veid passablement riche, delibera de se reposer et achever joyeusement le demourant de sa vie avec sa femme et ses enfans, et pour ceste consideration se retira en une metairie qu'il avoit aux champs.

Or, pource qu'il estoit homme d'assez bonne chere et qu'il aimoit la gentillesse d'esprit, plusieurs bons personnages le visitoyent, et entr'autres un gentilhomme d'ancienne maison et son voysin, lequel, pour le desir qu'il avoit de joindre quelques pieces de terre du marchand avec les siennes, luy feit à croire qu'il desiroit grandement que le mariage se feit de son fils avec la puisnée de ses filles, nommée Pernette, pourveu

qu'il l'advançast en quelque chose. Le marchand, entendant assez bien où tendoit le gentilhomme, qui le mocquoit, l'en remercia gracieusement, comme celuy qui n'eust jamais pensé tel bien luy devoir advenir.

Toutesfois, ces propos parvenuz aux oreilles du filz du gentilhomme et de la fille du marchand, ilz oserent bien, chascun endroit soy, sonder les cœurs et les affections l'un de l'autre; ce qui fut conduit si dextrement que, de propos familiers, ilz se promirent mariage et se resolurent d'en avertir leurs parens. Quelque temps aprés, le fils du gentilhomme s'addressa au pere de Pernette, lequel il combatit avec telles raisons, emmiellées de promesses de l'advantager en son propre, qu'il le rengea à sa volonté et qu'elle luy demoureroit à femme, pourveu que sa mere y consentist.

Or il faut entendre que les sœurs de Pernette estoient jalouses de son ayse et de ce qu'elle marchoit la premiere; tellement que, pour divertir leur pere de sa promesse, elles luy mirent à sus choses et autres. D'autre part, la mere, qui se repentoit de l'avoir jamais portée en son ventre, ne voulut consentir à ce mariage si avant toutes choses Pernette ne levoit de terre, et avec sa langue, grain à grain, un boisseau plein d'orge,

que à ceste fin elle luy feroit espandre. Outre plus, le marchand, voyant que ce mariage ne plaisoit à sa femme, et prenant pied à ce que ses autres filles luy avoyent dit, voulut que dés lors en avant Pernette ne vestist autre habit qu'une peau d'asne qu'il luy achepta, pensant, par ce moyen, la mettre en desespoir et en desgouster son amy.

Pernette, au contraire, redoubloit son amour par la rigueur qu'on luy tenoit, et se promenoit souvent vestue de ceste peau. Ce qu'entendant son amy, il s'en va vers le marchand, lequel, faisant bonne mine et plus mauvais jeu, luy dit qu'il luy vouloit tenir promesse, mais que sa femme vouloit telle chose, qu'il luy compta, estre faicte. Pernette, oyant ces propos, se presente à son pere et luy demande quand il vouloit qu'elle se mist en besogne. Son pere, ne pouvant honnestement rompre sa promesse, luy assigna jour. Elle n'y faillit pas.

Comme elle estoit environ ces grains d'orge, ses pere et mere faisoient soigneuse garde si elle en prendroit deux en une fois, afin de demourer quittes de leurs promesses; mais, comme la constance rend les personnes asseurées, voicy un nombre de formiz, qui se trainerent où estoit cest orge, et feirent telle diligence avec Pernette,

et sans qu'on les apperceust, que la place fut veue vuyde.

Par ce moyen Pernette fut mariée à son amy, duquel elle fut caressée et aymée comme elle avoit bien merité. Vray est que, tant qu'elle vesquit, le sobriquet *Peau d'Asne* lui demoura.

FIN.



CYMBALUM MUNDI

EN FRANÇOYS

Contenant quatre Dialogues poetiques
fort antiques, joyeux et facetieux

EUGE ΣΟΦΟΣ

Probitas laudatur et alget

M. D. XXXVII



THOMAS DU CLEVIER

A SON AMY

PIERRE TRYOCAN S.

Il y a huyct ans ou environ, cher amy, que je te promis de te rendre en langaige françois le petit traicté que je te monstray, intitulé Cymbalum mundi, *contenant quatre Dialogues poetiques, lequel j'avoys trouvé en une vieille librairie d'ung monastere qui est auprés de la cité de Dabas, de laquelle promesse j'ay tant faict par mes journées que je m'en suis acquité au moins mal que j'ay peu. Que si je ne te l'ay rendu de mot à mot selon le latin, tu doibs entendre que cela a esté faict tout exprés, affin de suyvre le plus qu'il me seroit possible les façons de parler qui sont en nostre langue françoise : laquelle chose cognoistras facilement aux formes de jure-*

mens qui y sont, quand pour Me Hercule, Per Jovem dispeream, Ædepol, Per Stygem, Proh Jupiter, *et aultres semblables, j'ay mis ceux là dont noz bons gallandz usent, assavoir :* Morbieu, Sambieu, Je puisse mourir, *comme voulant plus tost translater et interpreter l'affection de celuy qui parle que ces propres paroles ; semblablement, pour* vin de Phalerne, *j'ay mis* vin de Beaulne, *à icelle fin qu'il te fust plus familier et intelligible. J'ay aussi voulu adjouster à* Proteus maistre Gonin, *pour myeulx te declairer que c'est que* Proteus. *Quant aux chansons que* Cupido *chante au troysiesme dialogue, il y avoit au texte certains vers lyriques d'amourettes, au lieu desquelz j'ay mieulx aymé mettre des chansons de nostre temps, voyant qu'elles serviront autant à propos que lesditz vers lyriques, lesquelz (selon mon jugement), si je les eusse translatez, n'eussent point eu tant de grace. Or je te l'envoye tel qu'il est, mais c'est soubz condition que tu te garderas d'en bailler aulcune copie, à celle fin que de main en main il ne vienne à tomber en celles de ceulx qui se meslent du fait de l'imprimerie, lequel art (où il souloit apporter jadis plusieurs commoditez aux lettres), parce qu'il est maintenant trop commun, faict que ce qui est imprimé n'a point tant de grace et est moins estimé que s'il demouroit encore en sa simple escripture, si*

ce n'estoit que l'impression fust nette et bien correcte. Je t'envoiray plusieurs autres bonnes choses, si je cognoy que tu n'ayes point trouvé cecy maulvais. Et à Dieu, mon cher amy, auquel je prie qu'il te tienne en sa grace et te doint ce que ton petit cueur desire.





CYMBALUM MUNDI

DIALOGUE PREMIER.

LES PERSONNAGES :

MERCURE, BYRPHANES, CURTALIUS, L'HOSTESSE.

MERCURE. Il est bien vray qu'il m'a commandé que je luy feisse relier ce livre tout à neuf; mais je ne sçay s'il le demande en aix de boys ou en aix de papier. Il ne m'a point dict s'il le veult en veau ou couvert de veloux. Je doubte aussi s'il entend que je le face dorer, et changer la façon des fers et des cloux pour le faire à la mode qui court. J'ay grand peur qu'il ne soit pas bien à son gré. Il

me haste si fort et me donne tant de choses à faire à ung coup que j'oublie l'une pour l'autre. Davantage, Venus m'a dict je ne sçay quoy, que je disse aux jouvencelles de Cypre touchant leur beau tainct. Juno m'a donné charge en passant que je luy apporte quelque dorure, quelque jaseran ou quelque ceincture à la nouvelle façon, s'il en y a point çà bas. Je sçay bien que Pallas me demandera si ses poetes auront rien faict de nouveau. Puis il me fault aller mener à Charon xxvii ames de coquins qui sont mors de langueur ce jourd'huy par les rues, et treze qui se sont entretuez aux cabaretz, et dixhuict au bordeau; huict petitz enfans que les Vestales ont suffocquez, et cinq druydes qui se sont laissez mourir de manie et male rage. Quant auray je faict toutes ces commissions? Où est ce que l'on relie le myeulx? A Athenes, en Germanie, à Venise ou à Romme? Il me semble que c'est à Athenes. Il vault mieulx que je y descende; je passeray là par la rue des Orfevres et par la rue des Merciers, où je verray s'il y a rien pour madame Juno. Et puis de là m'en iray aux libraires, pour chercher quelque chose de nouveau à Pallas. Or me convient il garder surtout que l'on ne sache de quelle maison je suis : car, où les Atheniens ne surfont la chose aux aultres que deux foys autant qu'elle

vault, ilz me la vouldroyent vendre quatre foys au double.

Byrphanes. Que regardes tu là, mon compagnon?

Curtalius. Que je regarde? Je voy maintenant ce que j'ay tant de foys trouvé en escript, et que je ne pouvois croire.

Byrphanes. Et que dyable est ce?

Curtalius. C'est Mercure, le messagier des dieux, que j'ay veu descendre du ciel en terre.

Byrphanes. O! quelle resverie! Il le te semble, povre homme! tu as cela songé en veillant. Sus, sus, allons boire, et ne pense plus à telle vaine illusion.

Curtalius. Par le corbieu! il n'y a rien plus vray; ce n'est pas mocquerie. Il s'est là posé, et croy qu'il passera tantost par icy. Attendons ung petit. Tien, le voys tu là?

Byrphanes. Il ne s'en fault gueres que je ne croye ce que tu me diz, veu aussi que je voy la chose à l'œil. Pardieu! voylà ung homme acoustré de la sorte que les poetes nous descripvent Mercure. Je ne sçay que faire de croyre que ce le soit.

Curtalius. Tay toy; voyons ung petit qui deviendra. Il vient droit à nous.

Mercure. Dieu gard les compaignons. Vend

on bon vin ceans? Corbieu! j'ay grand soif.

Curtalius. Monsieur, je pense qu'il n'en y a point de meilleur dedans Athenes. Et puis, Monsieur, quelles nouvelles?

Mercure. Par mon ame! je n'en sçay nulles. Je viens icy pour en apprendre. Hostesse, faictes venir du vin, s'il vous plait.

Curtalius. Je t'asseure que c'est Mercure, sans aultre; je le cognoys à son maintien, et voylà quelque cas qu'il apporte des cieulx. Si nous vallons rien, nous sçaurons que c'est, et luy desroberons, si tu m'en veulx croire.

Byrphanes. Ce seroit à nous une grande vertu et gloire, de desrober non seulement ung larron, mais l'auteur de tous larrecins, tel qu'il est.

Curtalius. Il laissera son pacquet sur ce lict, et s'en ira tantost veoir par toute la maison de ceans s'il trouvera rien mal mis à point, pour le happer et mettre en sa pouche; cependant nous verrons que c'est qu'il porte là.

Byrphanes. C'est tresbien dict à toy.

Mercure. Le vin est il venu? Çà, compagnons, passons delà en ceste chambre, et allons taster du vin.

Curtalius. Nous ne faisons que partir de boire; toutesfoys, monsieur, nous sommes con-

tens de vous tenir compagnie et de boire encor avec vous.

Mercure. Or, messieurs, tandis que le vin viendra, je m'en voys ung petit à l'esbat; faictes reinsser des verres cependant, et apporter quelque chose à manger.

Curtalius. Le voys tu là, le galland? Je cognois ses façons de faire. Je veulx qu'on me pende s'il retourne qu'il n'ayt fouillé par tous les coings de ceans, et qu'il n'ayt faict sa main, comment que ce soit, et t'asseure bien qu'il ne retournera pas si tost. Pour ce, voyons cependant que c'est qu'il a icy, et le desrobons aussi, si nous pouvons.

Byrphanes. Despeschons nous donc, qu'il ne nous surprenne sur le faict.

Curtalius. Voycy ung livre.

Byrphanes. Quel livre est ce?

Curtalius. *Quæ in hoc libro continentur :*

Chronica rerum memorabilium quas Jupiter gessit antequam esset ipse. Fatorum prescriptum, sive eorum quæ futura sunt certæ dispositiones.

Catalogus Heroum Immortalium qui cum Jove vitam victuri sunt sempiternam.

Vertubieu! voicy ung beau livre, mon compagnon! Je croy qu'il ne s'en vend point de tel dedans Athenes. Sçays tu que nous ferons? Nous

en avons ung delà, qui est bien de ce volume, et aussi grand : va le querir, et le mettons en son sac en lieu de cestuy cy, et le refermons comme il estoit : il ne s'en doubtera ja.

Byrphanes. Par le corbieu! nous sommes riches. Nous trouverons tel libraire qui nous baillera dix mil escuz de la copie. C'est le livre de Jupiter, lequel Mercure vient faire relier (comme je pense), car il tombe tout en pieces de vieillesse. Tien, voylà celuy que tu diz, lequel ne vault de gueres mieulx; et te prometz que, à les veoir, il n'y a pas grand difference de l'ung à l'aultre.

Curtalius. Voylà qui va bien, le pacquet est tout ainsi qu'il estoit; il n'y sçauroit rien cognoistre.

Mercure. Sus, beuvons, compagnons! Je viens de visiter le logis de ceans, lequel me semble bien beau.

Byrphanes. Le logis est beau, monsieur, pour cela qu'il contient.

Mercure. Et puis, que dit on de nouveau?

Curtalius. Nous n'en sçavons rien, monsieur, si nous n'en apprenons de vous.

Mercure. Or bien, je boy à vous, messieurs.

Byrphanes. Monsieur, vous soyez le tresbien venu : nous vous allons pleiger.

Mercure. Quel vin est ce cy?

Curtalius. Vin de Beaulne.

Mercure. Vin de Beaulne? Corbieu! Jupiter ne boit point de nectar meilleur.

Byrphanes. Le vin est bon; mais il ne fault pas acomparager le vin de ce monde au nectar de Jupiter.

Mercure. Je reny bieu, Jupiter n'est point servy de meilleur nectar.

Curtalius. Advisez bien que c'est que vous dictes : car vous blasphemez grandement, et diz que vous n'estes pas homme de bien si vous voulez soustenir cela, voire par le sambieu!

Mercure. Mon amy, ne vous colerez pas tant. J'ay tasté des deux, et vous dys que cestuy cy vault mieulx.

Curtalius. Monsieur, je ne me colere point, ny je n'ay point beu de nectar, comme vous dictes qu'avez faict; mais nous croions ce qu'en est escript et ce que l'on en dict. Vous ne devez point faire comparaison de quelque vin qui croisse en ce monde icy au nectar de Jupiter. Vous ne seriez pas soustenu en ceste cause.

Mercure. Je ne sçay comment vous le croyez, mais il est ainsi comme je le vous dys.

Curtalius. Je puisse mourir de male mort, monsieur (et me pardonnez s'il vous plaist), si

vous voulez maintenir ceste opinion, si je ne vous fais mettre en lieu où vous ne verrés voz piedz de troys moys, tant pour cela que pour quelque chose que vous ne cuydez pas que je sache. (Escoute, mon compagnon, il a desrobé je sçay bien quoy là hault en la chambre. Par le corbieu! il n'y a rien si vray.) Je ne sçay qui vous estes, mais ce n'est pas bien faict à vous de tenir ces propos là; vous vous en pourriez bien repentir, et d'autres cas que vous avez faictz il n'y a pas long temps; et sortez de ceans hardyment, car, par la morbieu! si je sors premier que vous, ce sera à voz depens. Je vous ameneray des gens qu'il vauldroit mieulx que vous eussiez à faire à tous les diables d'enfer que au moindre d'eulx.

Byrphanes. Monsieur, il dict vray : vous ne devez point ainsi vilainement blasphemer; et ne vous fiez en mon compagnon que bien à point. Par le corbieu! il ne vous dict chose qu'il ne face, si vous luy eschauffez gueres le poil.

Mercure. C'est pitié d'avoir affaire aux hommes! Que le grand diable ayt part à l'heure que mon pere Jupiter me donna jamais l'office pour traficquer et converser entre les humains! Hostesse, tenez, payez vous, prenez là ce qu'il vous fault. Et bien, estes vous contente?

L'Hostesse. Ouy, monsieur.

Mercure. Madame, que je vous dye ung mot à l'oreille, si vous plait. Sçavez vous point comment s'appellent ces deux compagnons qui ont beu delà avec moy?

L'Hostesse. L'ung s'appelle Byrphanes, et l'aultre Curtalius.

Mercure. C'est assez; à Dieu, madame. Mais pour le plaisir que m'avez faict, tant de m'avoir donné de si bon vin que de me dire les noms de ces meschans, je vous promectz et asseure que votre vie sera allongée de cinquante ans en bonne santé et joyeuse liberté, oultre l'institution et ordonnance de mes cousines les Destinées.

L'Hostesse. Vous me promettez merveilles, monsieur, pour ung rien; mais je ne le puis croire, pour ce que je suis bien asseurée que cela ne pourroit jamais advenir. Je croy que vous le vouldriez bien; aussy feroy je de ma part : car je seroye bien heureuse de vivre si longuement en tel estat que vous me dictes. Mais si ne s'en fera il rien pourtant.

Mercure. Dictes vous? Ha! vous en riez et vous en mocquez? Non, vous ne vivrez pas tant voirement, et si serez tout le temps de vostre vie en servitude, et malade toutes les lunes jusques au sang. Or voy je bien que la maulvaistié

des femmes surmontera celle des hommes. Hardiment, il ne s'en fera rien, puisque vous ne l'avez pas voulu croire. Vous n'aurez jamais hoste (quelque plaisir que luy ayez faict) qui vous paye de si riches promesses. Voylà de dangereux maraudz! Tudieu! Je n'euz jamais plus belle paour, car je croy qu'ilz m'ont bien veu prendre ce petit ymage d'argent qui estoit sur le buffet en hault, que j'ay desrobé pour en faire un present à mon cousin Ganymedes, lequel me baille tousjours ce qui reste en la coupe de Jupiter aprés qu'il a pris son nectar. C'estoit de quoy ilz parloyent ensemble. S'ilz m'eussent une foys pris, j'estoye infame, moy et tout mon lignage celeste. Mais, si jamais ilz tumbent en mes mains, je les recommanderay à Charon, qu'il les face ung petit chommer sur le rivage, et qu'il ne les passe de trois mil ans. Et si vous joueray encores ung bon tour, messieurs Byrphanes et Curtalius, car, devant que je rende le Livre d'immortalité à Jupiter mon pere, lequel je vois faire relier, j'en effaceray voz beaux noms si je les y trouve escriptz, et celuy de vostre belle hostesse, qui est si desdaigneuse qu'elle ne veult croire ny accepter que l'on luy face du bien.

Curtalius. Par mon ame, nous luy en avons bien baillé! C'estoit ainsi qu'il failloit besongner,

Byrphanes, affin d'en vuyder la place. C'est Mercure luy mesme, sans faillir.

Byrphanes. C'est luy sans autre, voyrement. Voylà le plus heureux larcin qui fust jamais faict, car nous avons desrobé le prince et patron des robeurs, qui est ung acte digne de memoire immortelle; et si avons recouvert ung livre dont il n'est point de semblable au monde.

Curtalius. La pippée est bonne, veu que au lieu du sien nous luy en avons mis ung qui parle bien d'autres matieres. Je ne crains que une chose : c'est que, si Jupiter le voit et qu'il trouve son livre perdu, il n'en fouldroye et abysme tout ce povre monde icy, qui n'en peult mais, pour la punition de nostre forfaict. Il n'y auroit gueres à faire, car il est assez tempestatif quand il se y met. Mais je te diray que nous ferons. Pour ce que je pense que tout ainsi que rien n'est contenu en ce livre qui ne se face, ainsi rien ne se faict qui n'y soit contenu. Nous regarderons ce pendant si cestuy nostre larcin y est point predict et pronostiqué, et s'il dict point que nous le rendrons quelque foys, à celle fin que nous soyons plus asseurez du faict.

Byrphanes. S'il y est, nous le trouverons en cest endroict, car voicy le tiltre : *Fata et eventus anni.*

Curtalius. St, st. Cache ce livre, car j'oy Ardelio qui vient, lequel le vouldroit veoir. Nous le verrons plus amplement une autre foys tout à loysir.





DIALOGUE II

LES PERSONNAGES:

TRIGABUS, MERCURE, RHETULUS, CUBERCUS, DRARIG.

TRIGABUS. Je puisse mourir, Mercure, si tu es qu'ung abuseur, et fusses tu filz de Jupiter troys foys, affin que je te le dye. Tu es ung caut varlet. Te souvient il du bon tour que tu feiz? Oncques puis ne fuz tu icy. Tu en baillas bien à noz resveurs de philosophes.

MERCURE. Comment donc?

TRIGABUS. Comment? quant tu leur dis que tu avois la pierre philosophale et la leur monstras, pour laquelle ilz sont encore en grant peine, dont ilz t'importunerent tant par leurs prieres que toy, doubtant à qui tu la donneroys entiere, vins à la briser et mettre en pouldre, et puis la respandiz par l'areine du theatre où ilz estoyent disputans (comme ilz ont de coustume), à celle

fin que ung chascun en eust quelque peu; leur disant qu'ilz cherchassent bien, et que, s'ilz pouvoient recouvrer d'icelle pierre philosophale, tant petite piece fust elle, ilz feroient merveilles, transmuroyent les metaulx, romproyent les barres des portes ouvertes, gariroyent ceulx qui n'auroyent point de mal, interpreteroyent le langage des oyseaulx, impetreroient facilement tout ce qu'ilz vouldroyent des dieux, pourveu que ce fust chose licite et qui deust advenir, comme aprés le beau temps la pluye, fleurs et serain au primtemps, en esté pouldre et chaleurs, fruictz en autonne, froid et fanges en hyver; bref, qu'ilz feroyent toutes choses et plusieurs aultres. Vrayement, ilz n'ont cessé depuis ce temps de fouiller et remuer le sable du theatre, pour en cuyder trouver des pieces. C'est ung passetemps que de les veoir esplucher. Tu dirois proprement que ce sont petiz enfans qui s'esbattent à la pouldrette, sinon quand ilz viennent à se battre.

Mercure. Et bien, n'en y a il pas eu ung qui en ayt trouvé quelque piece?

Trigabus. Pas ung, de par le dyable! Mais il n'y a celuy qui ne se vante qu'il en a grande quantité; tellement que, si tout ce qu'ilz en monstrent estoit amassé ensemble, il seroit dix foys plus gros que n'estoit la pierre en son entier.

Mercure. Il pourroit bien estre que pour des pieces d'icelle pierre philosophale ilz auroient choisi parmy le sable du sable mesmes, et si n'y auroit pas gueres à faire, car il est bien difficile de les cognoistre d'entre le sable, pource qu'il n'y a comme point de difference.

Trigabus. Je ne sçay; mais j'ay veu plusieurs affermer qu'ilz en avoient trouvé de la vraye, et puis, bien tost aprés, doubter si c'en estoit, et finablement jetter là toutes les pieces qu'ilz en avoient, pour se mettre à en chercher d'aultres. Puis de rechef, aprés en avoir bien amassé, ne se pouvoient asseurer ny persuader que c'en fust. Tellement que jamais ne fut exhibé ung tel jeu, ung si plaisant esbatement, ny une si noble fable que ceste cy. Corbieu! tu les nous as bien mis en besongne, noz veaulx de philosophes!

Mercure. N'ay pas?

Trigabus. Sambieu! je vouldroie que tu eusses veu ung peu le desduit, comment ilz s'entrebattent par terre, et comment ilz ostent des mains l'ung de l'aultre les myes d'areine qu'ilz trouvent; comment ilz rechignent entre eulx quant ilz viennent à confronter ce qu'ilz en ont trouvé. L'ung se vante qu'il en a plus que son compagnon; l'autre luy dict que ce n'est pas de la vraye. L'ung veult enseigner comme c'est qu'il en fault

trouver, et si n'en peut pas recouvrer luy mesmes; l'autre luy respond qu'il le sçait aussi bien et mieulx que luy. L'ung dict que pour en trouver des pieces il se fault vestir de rouge et vert; l'aultre dict qu'il vauldroit mieulx estre vestu de jaune et bleu. L'ung est d'opinion qu'il ne fault manger que six fois le jour avec certaine diette; l'aultre tient que le dormir avec les femmes n'y est pas bon. L'ung dict qu'il fault avoir de la chandelle, et fust ce en plain mydi; l'autre dict du contraire. Ilz crient, ilz se demeinent, ilz se injurient, et Dieu sçait les beaulx procés criminelz qui en sourdent. Tellement qu'il n'y a court, rue, temple, fontaine, four, molin, place, cabaret, ny bourdeau, que tout ne soit plein de leurs parolles, caquetz, disputes, factions et envies. Et si en y a aulcuns d'entre eulx qui sont si outrecuidez et opiniastres que, pour la grande persuasion qu'ilz ont que l'areine par eulx choisie est de la vraye pierre philosophale, promettent rendre raison et juger de tout, des cieulx, des champs Elisiens, de vice, de vertu, de vie, de mort, de paix, de guerre, du passé, de l'advenir, de toutes choses et plusieurs aultres; tellement qu'il n'y a rien en ce monde dequoy il ne faille qu'ilz en tiennent leurs propos, voire jusques aux petis chiens des garses des druydes, et jusques aux

poupées de leurs petis enfans. Il est bien vray qu'il en y a quelques ungs (ainsi que j'ay ouy dire) lesquelz on estime en avoir trouvé des pieces; mais icelles n'ont eu aucune vertu ne proprieté, sinon qu'ilz en ont transformé des hommes en cigales, qui ne font aultre chose que cacqueter jusques à la mort; d'aultres en perroquetz injurieux, non entendans ce qu'ilz jargonnent; et d'aultres en asnes propres à porter gros faix et opiniastres à endurer force coups de bastons. Bref, c'est le plus beau passetemps et la plus joyeuse risée, de considerer leur façon de faire, que l'on vit oncques et dont l'on ouyt jamais parler.

Mercure. A bon escient?

Trigabus. Voire, par le corbieu! Et si tu ne m'en veulx croire, vien t'en, je te meneray au theatre, où tu verras le mistere, et en riras tout ton beau saoul.

Mercure. C'est tresbien dict, allons y; mais j'ay grand paour qu'ilz me cognoissent.

Trigabus. Oste ta verge, tes talaires et ton chapeau : ilz ne te cognoistront jamais ainsi.

Mercure. Non, non; je feray bien mieulx : je m'en voys changer mon visage en aultre forme. Or me regarde bien au visage, pour veoir que je deviendray.

Trigabus. Vertu bieu! qu'est cecy? quel Proteus ou maistre Gonin tu es! Comment tu as tantost eu changé de visage! Où tu estois un beau jeune gars, tu t'es faict devenir ung vieillart tout gris. Ha! j'entendz bien maintenant dont cela procede : c'est par la vertu des motz que je t'ay veu cependant mormonner entre tes levres. Mais, par le corbieu! si faut il que tu m'en monstres la science, ou tu ne seras pas mon amy; je paieray tout ce que tu vouldras. S'il advient que je sache une foys cela, et que je prenne tel visage que je vouldray, je feray tant que l'on parlera de moy. Or je ne t'abandonneray jamais que tu ne le me ayes enseigné. Je te supplie, Mercure, mon amy, apprens moy les parolles qu'il fault dire, afin que je tienne cela de toy.

Mercure. Vraiement, je le veulx bien, pource que tu es bon compaignon; je le t'enseigneray avant que je parte d'avec toy. Allons premierement aux areines, et puis aprés je le te diray.

Trigabus. Or bien, je me fie en ta parolle. Voy tu cestuy là qui se promene si brusquement? Je vouldrois que tu l'ouysses ung petit raisonner. Tu ne vis oncques en ta vie le plus plaisant badin de philosophe. Il monstre je ne sçay quel petit grain d'areine et dict par ses bons dieux que c'est de la vraye pierre philosophale, voire

et du fin cueur d'icelle. Tien, là : comment il torne les yeulx en la teste. Est il content de sa personne! Voy tu comment il n'estime rien le monde au pris de soy?

Mercure. En voylà ung aultre qui n'est pas moins rebarbatif que luy. Approchons nous ung petit, et voions les mines qu'ilz feront entre eulx, et oyons les propos qu'ilz tiendront.

Trigabus. C'est bien dict.

Rhetulus. Vous avez beau chercher, messieurs, car c'est moy qui ay trouvé la feve du gasteau.

Cubercus. Mon amy, ne vous glorifiez ja tant. La pierre philosophale est de telle proprieté qu'elle pert sa vertu si l'homme presume trop de soy aprés qu'il en a trouvé des pieces. Je pense bien que vous en avez; mais souffrez que les aultres en cherchent, et en aient aussi bien que vous, si leur est possible. Mercure, qui la nous a baillée, n'entend point que nous usions de ces reprouches entre nous, mais veult que nous nous entraymions l'un l'aultre comme freres : car il ne nous a pas mis à la queste d'une si noble et divine chose pour dissension, mais plus tost pour dilection. Toutesfois (à ce que je voy) nous faisons tout le contraire.

Rhetulus. Or, vous avez beau dire, ce n'est

que sable tout ce que vous autres avez amassé.

Draric. Vous mentez par la gorge. En voylà une piece, qui est de la vraye pierre philosophale mieulx que la vostre.

Rhetulus. N'as tu point de honte de presenter cela pour pierre philosophale? Est il pas bon à veoir que ce n'est que sable? Phy, phy, oste cela.

Draric. Pourquoy me l'as tu faict tumber? Elle sera perdue. Je puisse mourir de male rage, si j'estoie homme de guerre, ou que j'eusse une espée, si je ne te tuoye tout roide, sans jamais bouger de la place! Comment est il possible que je la puisse trouver maintenant? J'avois tant pris de peine à la chercher, et ce meschant, mauldit et abominable, la m'a fait perdre.

Rhetulus. Tu n'as pas perdu grand chose, ne te chaille.

Draric. Grant chose! Il n'y a tresor en ce monde pour lequel je l'eusse voulu bailler. Que males furies te puissent tormenter! O traistre, envieux que tu es, ne me pouvois tu autrement nuyre, sinon de me faire perdre en ung moment tous mes labeurs depuis trente ans? Je m'en vengeray, quoy qu'il tarde.

Cubercus. J'en ay quinze ou seze pieces, entre lesquelles je suis bien asseuré qu'il en y a

quatre (pour le moins) qui sont de la plus vraye qu'il est possible de recouvrer.

Trigabus. Or çà, messieurs, dictes nous (s'il vous plaist) que c'est que vous autres philosophes cherchez tant tous les jours parmy l'areine de ce theatre?

Cubercus. A quoy faire le demandez vous? Sçavez vous pas bien que nous cherchons des pieces de la pierre philosophale, laquelle Mercure mist jadis en pouldre, et nous la repandit en ce lieu?

Trigabus. Et pour quoy faire de ces pieces?

Cubercus. Pour quoy faire dea? Pour transmuer les metaulx, pour faire tout ce que nous vouldrions, et impetrer tout ce que nous demanderions des dieux.

Mercure. Est il bien possible?

Cubercus. S'il est possible? En doubtés vous?

Mercure. Voire, j'en doubte, car vous qui avez dict nagueres que vous en aviez pour le moins quatre pieces de la vraye, pourriez bien faire, par le moyen de l'une (si toutes ne les y voulez employer), que vostre compagnon pourroit facilement recouvrer la sienne, laquelle l'autre luy a faict perdre, dont il est demy enragé. Et moy, qui n'ay point d'argent, vous priroy voluntiers que ce fust vostre bon plaisir de me convertir en escuz quinze livres de monnoye, sans plus,

que j'ay en ma bourse; vous n'y sçauriez rien perdre, il ne vous pourroit couster que le vouloir, ou la parolle, si tant estoit que ces pieces, que vous avez, eussent tant d'efficace que vous dictes.

Cubercus. Je vous diray, monsieur, il ne le fault pas prendre ainsi. Vous devez entendre qu'il n'est pas possible que la pierre soit de telle vertu qu'elle estoit jadis, quand elle fut brisée nouvellement par Mercure, pour ce qu'elle est toute esventée, depuis le temps qu'il l'a respandue par le theatre. Et si vous dy bien ung point, qu'il n'est ja besoing qu'elle monstre sa valeur, quant ainsi seroit qu'elle l'auroit encores. Et davantage, Mercure luy peult soustraire et restituer sa vertu ainsi qu'il luy plait.

Mercure. Il n'est ja besoing, dictes vous? Et pour quoy vous rompez vous donc la teste, les yeux et les reins à la chercher si obstinement?

Rhetulus. Non, non, ne dictes point cela : car elle est autant puissante et vertueuse qu'elle fut jamais, nonobstant qu'elle soit esventée, comme vous dictes. Si ce que vous en avez ne monstre point par œuvre et effect quelque vertu, c'est bien signe que ce n'en est point de la vraye. Quant au regard de ce que j'en ay, je vous advertiz bien d'ung cas, que j'en fay ce que

veulx : car non seulement je transmue les metaulx, comme l'or en plomb (je vous dy le plomb en l'or), mais aussi j'en fay transformation sur les hommes, quand, par leurs opinions transmuées, bien plus dures que nul metal, je leur fay prendre autre façon de vivre : car à ceulx qui n'osoient nagueres regarder les Vestales je fay maintenant trouver bon de coucher avec elles; ceulx qui se soloient habiller à la bouhemienne, je les fay acoustrer à la turque; ceulx qui par cy devant alloient à cheval, je les fay trotter à piedz; ceulx qui avoient coustume de donner, je les contrains de demander. Et si fay bien mieulx, car je fay parler de moy par toute la Grece; tellement qu'il en y a telz qui soustiendront jusques à la mort, contre tous, que j'en ay de la vraye; et plusieurs autres belles choses que je fay par le moyen d'icelles pieces, lesquelles seroient trop longues à racompter. Or çà, bon homme, que te semble il de noz philosophes?

Mercure. Il me semble qu'ilz ne sont gueres sages, monsieur, ne vous aussi.

Rhetulus. Pour quoy?

Mercure. De se tant travailler et debatre pour trouver et choysir par l'areine de si petites pieces d'une pierre mise en pouldre, et de perdre ainsi leur temps en ce monde icy, sans faire autre chose

que chercher ce que à l'adventure il n'est pas possible de trouver, et qui, peult estre, n'y est pas. Et puis, ne dictes vous pas que ce fut Mercure qui la vous brisa et respandit par le theatre?

Rhetulus. Voire, ce fust Mercure.

Mercure. O povres gens! vous fiez vous en Mercure, le grand aucteur de tous abuz et tromperie? Sçavez vous pas bien qu'il n'a que le bec, et que par ses belles raisons et persuasions il vous feroit bien entendre de vessies que sont lanternes, et de nuées que sont poilles d'arain? Ne doubtez vous point qu'il ne vous ait baillé quelque aultre pierre des champs, ou, peult estre, de l'areine mesmes, et puis qu'il vous ayt faict à croire que c'est la pierre philosophale, pour se mocquer de vous et prendre son passetemps des labeurs, coleres et debatz qu'il vous voit avoir en cuydant trouver la chose laquelle n'est point?

Rhetulus. Ne dictes pas cela, monsieur, car, sans faillir, c'estoit la pierre philosophale. On en a trouvé des pieces, et en a l'on veu certaines experiences.

Mercure. Vous le dictes, mais j'en doubte: car il me semble que, si ce la fust, vous feriez choses plus merveilleuses, veu la proprieté que vous dictes qu'elle a. Et mesmement, comme gens de bon vouloir que vous estes, pourriez faire

devenir tous les povres riches, ou, à tout le moins, vous leur feriez avoir tout ce qui leur est necessaire sans truander.

Rhetulus. Les belistres sont de besoing au monde, car, si tous estoient riches, l'on ne trouveroit point à qui donner pour exercer la belle vertu de liberalité.

Mercure. Vous trouveriez aysement les choses perdues et sçauriez les cas dont les hommes doubtent, affin de les mettre d'apointement, selon la verité, laquelle vous seroit bien cognue.

Rhetulus. Et que diroyent les juges, advocatz et enquesteurs? Que feroient ilz de tous leurs codes, pandectes et digestes, qui est une chose tant honneste et utile?

Mercure. Quand il y auroit quelcun qui seroit malade, et on vous manderoit, vous ne feriez que mettre une petite piece d'icelle pierre philosophale sur le patient, qu'il seroit gary incontinent.

Rhetulus. Et de quoy serviroient les medecins et apothicaires, et leurs beaulx livres de Galien, Avicenne, Hippocrates, Egineta et autres, qui leur coustent tant? Et puis par ce moyen tout le monde vouldroit tousjours guerir de toutes maladies, et jamais nul ne vouldroit mourir, laquelle chose seroit trop desraisonnable.

Trigabus. En voylà ung lequel semble avoir

trouvé quelque chose. Tenez, comment les aultres y accourrent d'envie et se mettent à chercher au mesme lieu.

Rhetulus. Ils font tresbien de chercher, car ce qui n'est trouvé se trouvera.

Mercure. Voire mais, depuis le temps que vous cherchez, si n'est il point de bruit que vous ayez faict aulcun acte digne de la pierre philosophale, qui me faict doubter que ce ne l'est point; ou, si ce l'est, qu'elle n'a point tant de vertu que l'on dict, mais que ce ne sont que parolles, et que vostre pierre ne sert que à faire des comptes.

Rhetulus. Je vous ay ja dict plusieurs cas que j'ay faict par le moyen de ce que j'en ay.

Mercure. Et puis, qu'est ce que cela? Le grand babil et hault caquet que vous avez en est cause, et non pas vostre grain de sable. Vous tenez cela tant seulement de Mercure, et non aultre chose, car, tout ainsi qu'il vous a payez de parolles, vous faisant à croire que c'estoit la pierre philosophale, aussi contentez vous le monde de belle pure parolle. Voylà de quoy je pense que vous estes tenuz à Mercure.

Trigabus. Je puisse mourir, si j'estoye que du Senat, si je ne vous envoyoye bien tous à la charrue, aux vignes ou en galleres. Pensez vous qu'il faict beau veoir ung tas de gros veaux perdre

tout le temps de leur vie à chercher de petites pierres, comme les enfans? Encores si cela venoit à quelque proffit, je ne diroys pas; mais ilz ne font rien de tout ce qu'ilz cuydent, qu'ilz resvent et promettent. Par le corbieu! ilz sont plus enfans que les enfans mesmes, car des enfans encor en faict on quelque chose et s'en sert l'on aulcunement. S'ilz s'amusent à quelque jeu, l'on les faict cesser aiséement pour les faire besongner; mais ces badins et resveurs de philosophes, quant ilz se sont une foys mis à chercher des grains d'areine parmy ce theatre, pensans trouver quelque piece de leur belle pierre philosophale, on ne les peult jamais retirer de ce sot jeu de barbue et perpetuelle enfance; ains vieillissent et meurent sur la besongne. Combien en ay je veu qui devoyent faire merveilles? Ouy dea, des naveaulx, ils en ont belles lettres!

RHETULUS. On n'en trouve pas des pieces ainsi que l'on vouldroit bien; et puis Mercure n'est pas tousjours favorable à tous.

MERCURE. Je le pense.

RHETULUS. Or, messieurs, il ne vous desplaira point si je prens congé de vous, car voylà monsieur le senateur Venulus, avec lequel j'ay promis d'aller souper, qui m'envoye querir par son serviteur.

Mercure. A Dieu donc, monsieur.

Trigabus. Voylà de mes gens! il sera assis au hault boult de la table, on luy trenchera du meilleur, il aura l'audivit et le caquet par dessus tous, et Dieu sçait si leur en comptera de belles!

Mercure. Et tout par le moyen de ma pierre philosophale?

Trigabus. Et quoy donc? Quand ce ne seroit ja que les repues franches qu'ilz en ont, ilz sont grandement tenuz à toy, Mercure.

Mercure. Tu voy de quoy sert mon art. Or il me fault aller faire encor quelque message secret, de par Jupiter mon pere, à une dame, laquelle demeure au prés du temple d'Apollo; et puis il me fault aussi ung petit veoir ma mye devant que je retorne. A Dieu.

Trigabus. Tu ne me veulx donc pas tenir promesse?

Mercure. Dequoy?

Trigabus. De m'enseigner les motz qu'il fault dire pour changer ma trongne et mon visage en telle forme que je vouldray.

Mercure. Ouy dea, c'est bien dict. Escoute en l'oreille.

Trigabus. Comment? Je ne t'oy pas. Je ne sçay que tu dis; parle plus hault.

Mercure. Voylà toute la recepte, ne l'oblie pas.

Trigabus. Qu'a il dict? Par le sambieu! je ne l'ay point entendu, et croy qu'il ne m'a rien dict, car je n'ay rien ouy. S'il m'eust voulu enseigner cela, j'eusse faict mille gentillesses, je n'eusse jamais eu paour d'avoir faulte de rien, car, quand j'eusse eu affaire d'argent, je n'eusse faict que transmuer mon visage en celluy de quelcun à qui ses tresoriers en doyvent, et m'en feusse allé le recevoir pour luy; et pour bien jouyr de mes amours et entrer sans danger chez ma mye, j'eusse pris souvent la forme et la face de l'une de ses voisines, à celle fin que l'on ne m'eust cogneu, et plusieurs aultres bons tours que j'eusse faict. O la bonne façon de masques que c'eust esté, s'il m'eust voulu dire les motz et qu'il ne m'eust point abusé! Or je reviens à moy mesmes et cognois que l'homme est bien fol lequel s'attend avoir quelque cas de cela qui n'est point, et plus malheureux celuy qui espere chose impossible.





DIALOGUE III

LES PERSONNAGES :

MERCURE, CUPIDO, CELIA, PHLEGON, STATIUS, ARDELIO.

Mercure. Encores suis je grandement esmerveillé comment il peult avoir si belle patience. Le forfaict de Lycaon, pour lequel il fit jadis venir le deluge sur la terre, n'estoit point tant abominable que cestuy cy. Je ne sçay à quoy il tient qu'il n'en a desja du tout fouldroyé et perdu ce malheureux monde, de dire que ces traistres humains non seulement luy ayent osé retenir son livre, où est toute sa prescience, mais encores, comme si c'estoit par injure et mocquerie, ilz luy en ont envoyé ung au lieu d'icelluy, contenant tous ses petiz passetemps d'amours et de jeunesse, lesquelz il pensoyt bien avoir faictz à cachette de Juno, des dieux et de

tous les hommes : comme quand il se feit taureau pour ravir Europe; quand il se desguisa en cygne pour aller à Læda; quand il print la forme d'Amphitrion pour coucher avec Alcmena; quand il se transmua en pluye d'or pour jouyr de Danae; quand il se transforma en Diane, en pasteur, en feu, en aigle, en serpent, et plusieurs aultres menues follies, qu'il n'appertenoit point aux hommes de sçavoir, et encore moins les escrire. Pensez, si Juno trouve une foys ce livre, et qu'elle vienne à lire tous ces beaulx faictz, quelle feste elle luy menera. Je m'esbahis comment il ne m'a getté du hault en bas, comme il fit jadis Vulcanus, lequel en est encor boiteux du coup qu'il print et sera toute sa vie. Je me fusse rompu le col, car je n'avois pas mes talaires aux piedz pour voler et me garder de tumber. Il est vray que ce a esté bien ma faulte en partie : car je y devoye bien prendre garde, de par dieu! avant que l'emporter de chez le relieur. Mais que eussé je faict? C'estoit la veille des Bacchanales, il estoit presque nuict. Et puis tant de commissions que je avoysencores à faire me troubloyent si fort l'entendement que je ne sçavoye que je faisoye. D'aultre part, je me fioye bien au relieur, car il me sembloit bien bon homme; aussi est il, quand ne seroit ja que pour les bons livres qu'il relie et

manie tous les jours. J'ay esté vers luy depuis. Il m'a juré avec grandz sermens qu'il m'avoit rendu le mesme livre que je luy avoye baillé, dont je suis bien asseuré qu'il ne m'a pas esté changé en ses mains. Où est ce que je fuz ce jour là? Il m'y fault songer. Ces meschans avec lesquelz je beu en l'hostellerie du Charbon Blanc le m'auroyent ilz point desrobé et mys cestuy cy en son lieu? Il pourroit bien estre : car je m'absentay d'eulx assez long temps, cependant qu'on estoit allé tirer le vin. Et par mon serment, je ne sçay comment ce vieulx rassoté n'a honte! Ne pouvoit il pas avoir veu aultrefoys dedans ce livre, ouquel il cognoissoit toutes choses, que icelluy livre debvoit quelque foys devenir? Je croy que sa lumiere l'a esblouy, car il failloit bien que cestuy accident y fust predict, aussi bien que tous les aultres, ou que le livre fust faulx. Or, s'il s'en courrousse, qu'il s'en deschausse. Je n'y sçaurois que faire. Qu'est ce qu'il m'a baillé icy en memoire? « De par Jupiter l'altitonant, soit faict ung cry publique par tous les carrefours d'Athenes, et, s'il est besoing, aux quatre coings du monde, que, s'il y a personne qui ayt trouvé ung livre intitulé : *Quæ in hoc libro continentur : Chronica rerum memorabilium quas Jupiter gessit antequam esset ipse. Fatorum præscriptum, sive eorum quæ*

futura sunt certæ dispositiones. Catalogus Heroum Immortalium qui cum Jove vitam victuri sunt sempiternam; ou s'il y a quelcun qui sache aulcune nouvelle d'icelluy livre, lequel appertient à Jupiter, qu'il le rende à Mercure, lequel il trouvera tous les jours en l'Academie, ou en la Grand Place, et icelluy aura pour son vin la premiere requeste qu'il luy fera. Que s'il ne le rend dedans huict jours aprés le cry faict, Jupiter a deliberé de s'en aller par les douze maisons du ciel, où il pourra aussi bien deviner celuy qui l'aura que les astrologues; dont fauldra que icelluy qui l'a le rende, non sans grande confusion et punition de sa personne. » Et qu'est ce cy? « Memoire à Mercure de bailler à Cleopatra, de par Juno, la recepte qui est cy dedans ce papier ployée, pour faire des enfans, et en delivrer avec aussi grand joye que quand on les conceoit, et apporter ce qui s'ensuyt. » Voire dea, apporter! Je la feray tantost, attendez vous y. « Premierement, ung perroquet qui sache chanter toute l'*Iliade* d'Homere, ung corbeau qui puisse causer et harenguer à tous propos, une pie qui sache tous les preceptes de philosophie, ung singe qui joue au quillard, une guenon pour luy tenir son miroir le matin quand elle s'accoustre, ung miroir d'acier de Venise des plus grandz qu'il pourra trouver;

de la civette, de la ceruse, une grosse de lunettes, des gandz perfumez; le carequant de pierrerie qui faict faire les Cent Nouvelles Nouvelles; Ovide, de l'Art d'aymer; et six paires de potences d'hebene. » Je ne puisse jamais remonter aux cieulx si je faiz rien de tout cela. Et voylà son memoire et sa recepte en pieces, elle yra chercher ung autre vallet que moy, par le corbieu! Comment me seroit il possible de porter toutes ses besongnes là hault? Ces femmes icy veulent que l'on leur face mille services, comme si l'on estoit bien tenu à elles; mais au diable l'une qui dye : « Tien, Mercure, voylà pour avoir ung feutre de chappeau. » Et puis qu'est cecy? « Memoire à Mercure de dire à Cupido, de par sa mere Venus (ha, est ce vous, Venus? vous serez obeye vrayement), que le plus tost qu'il pourra il s'en voise tromper et abuser ces Vestales, lesquelles cuydent estre si sages et prudentes, pour leur remonstrer ung petit leur malheureuse follie et temerité; et que pour ce faire il s'adresse à Somnus, qui luy prestera voluntiers de ses garsons, avec lesquelz il yra de nuyct à icelles Vestales, et leur fera taster et trouver bon en dormant ce qu'en veillant elles ne cessent de blasmer; et qu'il escoute bien les propos de regretz et repentances que chascune tien-

dra à par soy, pour luy en mander toutes nouvelles bien au long, et le plus tost qu'il luy sera possible. Item, dire à ces dames et damoyselles qu'elles n'oublient pas leurs touretz de nez quand elles yront par la ville; car ilz sont bien bons pour se rire et mocquer de plusieurs choses que l'on voit, sans que le monde s'en aperçoive. Item, advertir ces jeunes filles qu'elles ne faillent pas d'arrouser leurs violettes devers le soir, quand il fera seicheresse, et qu'elles ne se voisent pas coucher de si bonne heure qu'elles n'ayent receu et donné le bon soir à leurs amys; et qu'elles se donnent bien garde de se coiffer sans miroir, et qu'elles apprennent et recordent souvent toutes les chansons nouvelles; qu'elles soyent gracieuses, courtoises et amyables aux amans; qu'elles ayent plusieurs Ouyz aux yeulx, et force Nennyz en la bouche, et que sur tout elles se facent bien prier; à tout le moins, que par leurs dictz elles ne viennent point si tost à declairer leur volunté, ains qu'elles la dissimulent le plus qu'elles pourront, pour ce que c'est tout le bon, la parolle faict le jeu. » Bien, il n'y aura point de faulte, si je treuve Cupido. Encores des commissions? Ha! c'est ma dame Minerve. Je cognois bien son escripture. Certes, je ne luy vouldroye faillir, pour perdre mon immortalité. « Memoire à Mercure

de dire aux poetes, de par Minerve, qu'ilz se deportent de plus escrire l'ung contre l'autre, ou elle les desadvouera, car elle n'en ayme ny appreuve aucunement la façon; et qu'ilz ne s'amusent point tant à la vaine parolle de mensonge qu'ilz ne prennent garde à l'utile silence de verité; et que s'ilz veullent escrire d'amour, que ce soit le plus honestement, chastement et divinement qu'il leur sera possible, et à l'exemple d'elle. Davantage, sçavoir si le poete Pindarus a riens encores mis en lumiere, et recouvrer tout ce qu'il aura faict, et apporter tout ce qu'il pourra trouver de la façon des painctres Apelles, Zeuxis, Parrasius et aultres de ce temps, mesmement touchant le faict de broderie, tapisserie et patrons d'ouvrages à l'esguille. Et advertir toute la compagnie des neuf Muses qu'elles se donnent bien garde d'ung tas de gens qui leurs font la court, faisans semblant les servir et aymer; mais ce n'est que pour quelque temps, afin qu'ilz acquerent bruyt et nom des poetes, et que, par le moyen d'elles (comme de toutes aultres choses dont ilz se sçavent bien ayder), ilz puissent trouver accés envers Plutus, pour les richesses duquel elles se sont veu souvent estre mesprisées et abandonnées, dont elles devroyent bien estre sages doresenavant. » Vrayement, madame Minerve, je le

feray pour l'amour de vous. Qui est cestuy là qui vole là? Par dieu! je gage que c'est Cupido. Cupido!

Cupido. Qui est ce là? Hé! bon jour, Mercure. Est ce toy? et puis, quelles nouvelles? Que se dict de bon là hault en vostre court celeste? Jupiter est il plus amoureux?

Mercure. Amoureux, de par le diable! il n'a garde pour le present, mais la memoire et souvenance de ses amours luy torne maintenant en grand ennuy et fascherie.

Cupido. Comment donc?

Mercure. Pource que ces paillars humains en ont faict ung livre, lequel, de male adventure, je luy ay apporté au lieu du sien, où il regardoit tousjours quant il vouloit commander quel temps il devoit faire, lequel j'estoye allé faire relier; mais il m'a esté changé. Je m'en voys pour le faire crier à son de trompe, affin que, s'il y a quelcun qui l'ayt, qu'il le rende. Il m'en a bien cuidé manger.

Cupido. Il me semble que j'ay ouy parler d'ung livre le plus merveilleux que l'on vit oncques, que deux compagnons ont, avec lequel (ainsi qu'on dict) ilz disent la bonne adventure à ung chascun, et sçavent aussi bien deviner ce qui est à venir que jamais fit Tyresias ou le chesne de

Dodone. Plusieurs astrologues briguent pour l'avoir ou en recouvrer la copie, car ilz disent qu'ilz feroyent leurs ephemerides, pronostications et almanachs, beaucoup plus seurs et veritables. Et davantage, ces gallantz promettent aux gens de les enroler au livre d'immortalité pour certaine somme d'argent.

Mercure. Voire? par le corbieu! c'est ce livre là sans aultre. Il n'y a que danger qu'ilz n'y escripvent des usuriers, rongeurs de povres gens, des bougres, des larrons, et qu'ilz en effacent des gens de bien, pource qu'ilz n'ont que leur donner. Jupiter en auroit bien, de par le diable! Et où les pourroys je trouver?

Cupido. Je ne t'en sçaurois que dire, car je ne suis point curieux de ces matieres là. Je ne pense sinon à mez petiz jeux, menuz plaisirs et joyeux esbattemens, et entretenir ces jeunes dames; à jouer au cachemouchet au domicile de leurs petiz cueurs, où je picque et laisse souvent de mes legeres flesches; à voltiger par leurs cerveaulx et leur chatoiller leurs tendres mouelles et delicattes entrailles; à me monstrer et promener dedans leurs ryans yeulx, ainsi qu'en belles petites galleries; à baiser et succer leurs levres vermeilles; à me laisser couler entre leurs durs tetins, et puis de là me desrober et m'en aller en la vallée de

joyssance, où est la fontaine de Jouvence, en laquelle je me joue, je me rafreschy et recrée et y faiz mon heureux sejour.

MERCURE. Ta mere m'a icy baillé ung memoire pour t'advertir de quelque chose. Tien, tu le verras tout à loisir, et feras le contenu, car j'ay grand haste; adieu.

CUPIDO. Tout beau, tout beau, seigneur Mercure.

MERCURE. Vertubieu! tu me arracheras mes talaires; laisse moy aller, Cupido, je te prie. Je n'ay pas si grand envye de jouer que toy.

CUPIDO. *Pourtant que je suis jeunette,*
Amy, n'en prenez esmoy :
Je feroys myeulx la chosette
Qu'une plus vieille que moy.

MERCURE. Ha! que tu as bon temps! tu ne te soucyes gueres s'il doit plouvoir ou neiger, comme faict nostre Jupiter, lequel en a perdu le livre.

CUPIDO. *Tousjours*
Les amoureux auront bon jour;
Tousjours, et en tout temps,
Les amoureux auront bon temps.

MERCURE. Voire, voire, nous en sommes bien.

CUPIDO. *Il y a, ma damoyselle,*
Il y a je ne sçay quoy. . . . .

Qui est ceste belle jeune fille que je voy là bas en ung verger seullette? Est elle point encore amoureuse? Il fault que je la voye en face. Nenny, et toutesfoys je sçay bien que son amy languit pour l'amour d'elle. Ha! vous aymerez, belle dame sans mercy, avant qu'ayez marché trois pas.

Celia. O ingrate et mescognoissante que je suis! En quelle peine est il maintenant pour l'amour de moy? Or cognois je à ceste heure, mais las! c'est bien trop tard, que la puissance d'Amour est merveilleusement grande et que l'on ne peult eviter la vengence d'iceluy. N'ay je pas grand tort d'ainsi mespriser et esconduire cestuy qui m'ayme tant, voire plus que soy mesmes? Veulx je tousjours estre autant insensible qu'une statue de marbre? Vivray je tousjours ainsi seullette? Helas! il ne tient qu'à moy; ce n'est que ma faulte et folle opinion. Ha, petiz oysillons, que vous me chantez et monstrez bien ma leçon! Que nature est bonne mere, de m'enseigner par voz motetz et petitz jeux que les creatures ne se peuvent passer de leurs semblables! Or vous feroys je voluntiers une requeste, c'est que vous ne m'importunissiez plus par voz menuz jargons, car j'entendz trop ce que vous voulez dire, et que ne me feissiez plus veoir les spectacles de voz

amoureux assemblemens, car cela ne me peult resjouyr, ains me faict juger que je suis la plus malheureuse creature qui soit en ce monde. Helas! quand reviendra il, mon amy? J'ay grand paour que je ne luy aye esté si farrouche qu'il ne retourne plus. Si fera, s'il m'a autant aymée ou ayme encores comme je l'ayme maintenant. Il me tarde bien que je ne le voy. S'il revient jamais, je luy seray plus gracieuse et luy feray bien ung plus doulx racueil et meilleur traictement que je n'ay pas faict par cy devant.

CUPIDO. *Va, va, de par dieu! va, dict la fillette,*
Puis que remede n'y puis mettre.

Or elle est bien, la bonne dame; elle en a ce qu'il luy en fault.

MERCURE. N'est ce pas pitié? Soit que je vienne en terre, ou que je retourne aux cieulx, tousjours le monde et les dieux me demandent si j'ay ou si je sçay rien de nouveau. Il fauldroit une mer de nouvelles pour leur en pescher tous les jours de fresches. Je vous diray, à celle fin que le monde ayt de quoy en forger et que j'en puisse porter là hault, je m'en voys faire tout à ceste heure que ce cheval là parlera à son palefernier, qui est dessus, pour veoir qu'il dira. Ce sera quelque chose de nouveau, à tout le moins. Gar-

gabanado, Phorbantas, Sarmotoragos. O qu'ay je faict! J'ay presque proferé tout hault les parolles qu'il faut dire pour faire parler les bestes. Je suis bien fol, quant je y pense. Si j'eusse tout dict, et qu'il y eust icy quelcun qui m'eust ouy, il en eust peu apprendre la science.

Phlegon le cheval. Il a esté ung temps que les bestes parloyent; mais, si le parler ne nous eust point esté osté, non plus qu'à vous, vous ne nous trouveriez pas si bestes que vous faictes.

Statius. Qu'est ce à dire cecy? Par la vertubieu, mon cheval parle!

Phlegon. Voire dea, je parle. Et pourquoy non? Entre vous hommes, pour ce que à vous seulz la parolle est demourée, et que nous povres bestes n'avons point d'intelligence entre nous, par cela que nous ne pouvons rien dire, vous sçavez bien usurper toute puissance sur nous, et non seulement dictes de nous tout ce qu'il vous plait, mais aussi vous montez sur nous, vous nous picquez, vous nous battez; il fault que nous vous pourtions, que nous vous vestions, que nous vous nourrissions; et vous nous vendez, vous nous tuez, vous nous mangez. Dont vient cela? C'est par faulte que nous ne parlons pas. Que si nous sçavions parler et dire noz raisons, vous estes tant humains (ou devez estre) que, aprés

nous avoir ouy, vous nous traicteriez aultrement, comme je pense.

Statius. Par la morbieu! il ne fut oncques parlé de chose si estrange que ceste cy. Bonnes gens, je vous prie, venez ouyr ceste merveille; autrement vous ne le croiryez pas : par le sambieu! mon cheval parle!

Ardelio. Qui a il là, que tant de gens y accourrent et s'assemblent en ung troupeau? Il me fault veoir que c'est.

Statius. Ardelio, tu ne sçay pas? par le corbieu! mon cheval parle!

Ardelio. Diz tu? voylà grand merveille! Et que dict il?

Statius. Je ne sçay, car je suis tant estonné d'ouyr sortir parolles d'une telle bouche que je n'entendz point à ce qu'il dict.

Ardelio. Metz pied à terre et l'escoutons ung petit raisonner. Retirez vous, messieurs, s'il vous plait; faictes place, vous verrez aussi bien de loing que de prés.

Statius. Or çà, que veulx tu dire, belle beste, par tes parolles?

Phlegon. Gens de bien, puis qu'il a pleu au bon Mercure de m'avoir restitué le parler, et que vous en voz affaires prenez bien tant de loisir de vouloir escouter la cause d'ung povre animau que

je suis, vous devez sçavoir que cestuy mon palefrenier me faict toutes les rudesses qu'il peult, et non seulement il me bat, il me picque, il me laisse mourir de fain, mais.....

Statius. Je te laisse mourir de fain?

Phlegon. Voire, tu me laisses mourir de fain.

Statius. Par la morbieu! vous mentez; et, si vous le voulez soustenir, je vous couperay la gorge.

Ardelio. Non ferez, dea. Seriez vous bien si hardy de tuer ung cheval qui sçait parler? Il est pour faire ung present au roy Ptolomée, le plus exquis qu'on vist jamais; et si vous advertiz bien que tout le tresor de Cresus ne le pourroit pas payer. Pour ce, advisez bien que vous ferez, et ne le touchez point, si vous estes sage.

Statius. Pourquoy dict il donc ce qui n'est pas vray?

Phlegon. Te souvient il point, quant dernierement on t'avoit baillé de l'argent pour la despence de quatre chevaulx que nous sommes, que tu faisois ton compte ainsi : « Vous avez force fein et force paille, faictes grand chere; vous n'aurez que pour tant d'aveine le jour, la reste sera pour aller banqueter avec ma mye »?

Statius. Il t'eust myeux valu que tu n'eusses jamais parlé; ne te soucyes.

Phlegon. Encores ne m'en chault il de tout cela; mais, quant je rencontre quelque jument au moys que nous sommes en amour (ce qui ne nous advient qu'une foys l'an), il ne me veult pas souffrir monter sur elle, et toutesfois je le laisse bien tant de foys le jour monter sur moy. Vous, hommes, voulez ung droict pour vous et ung aultre pour voz voisins. Vous estes bien contens d'avoir tous voz plaisirs naturelz, mais vous ne les voulez pas laisser prendre aux autres, et mesmement à nous, povres bestes. Combien de fois t'ay je veu amener des garses en l'estable pour coucher avec toy? Combien de fois m'a il fallu estre tesmoing de ton beau gouvernement? Je ne te vouldrois pas requerir que tu me laissasses ainsi amener des jumens en l'estable pour moy comme tu amaine des garses pour toy; mais, quant nous allons aux champs, tu le me pourrois bien laisser faire en la saison, à tout le moins ung petit coup. Il y a six ans qu'il me chevauche, et si ne m'a pas encores laissé faire cela une povre foys.

Ardelio. Par dieu! tu as raison, mon amy, tu es le plus gentil cheval et la plus noble beste que je veiz jamais. Touche là; j'ay une jument qui est à ton commandement. Je la te presteray voluntiers, pour ce que tu es bon compaignon et que

tu le vaulx. Tu en feras ton plaisir. Et, de ma part, je serois tresaise et joyeulx si je pouvois avoir de ta semence, quant ce ne seroit ja que pour dire : Voylà de la race du cheval qui parloit.

Statius. Par le corbieu! je vous en garderay bien, puisque vous vous estes meslé de parler si avant. Sus! sus! allons, et vous deliberez de trotter hardiment, et ne faictes point la beste, si vous estes sage, que je ne vous avance bien de ce baston.

Ardelio. Adieu, adieu, compagnon; te voylà bien peneux de ce que ton cheval a si bien parlé à toy.

Statius. Par la vertubieu! je l'accoustreray bien, si je puis estre à l'estable, quelque parleur qu'il soit.

Ardelio. Or jamais je n'eusse creu qu'ung cheval eust parlé, si je ne l'eusse veu et ouy. Voylà ung cheval qui vault cent milions d'escuz. Cent milions d'escuz! on ne le sçauroit trop estimer. Je m'en voys conter le cas à maistre Cerdonius, lequel ne l'oblira pas en ses annalles.

Mercure. Voylà desja quelque chose de nouveau, pour le moins. Je suis bien ayse qu'il y avoit belle compaignie de gens, Dieu mercy! qui ont ouy et veu le cas. Le bruit en sera tantost par la ville, quelcun le mettra par escript, et

par adventure qu'il y adjoustera du sien pour enrichir le compte. Je suis asseuré que j'en trouveray tantost la copie à vendre vers ces libraires. Ce pendant qu'il viendra quelques autres nouvelles, je m'en voys faire mes commissions, et specialement chercher la trompette de la ville pour faire crier s'il y a personne qui ayt point trouvé ce diable de livre.





DIALOGUE IV

DE DEUX CHIENS

HYLACTOR ET PAMPHAGUS.

HYLACTOR. S'il plaisoit à Anubis que je peusse trouver ung chien lequel sceut parler, entendre et tenir propos comme je fay, que je seroye ayse! car je ne me veulx pas avancer de parler que ce ne soit à mon semblable. Et, toutesfoys, je suis bien asseuré que, si je vouloye dire la moindre parolle devant les hommes, que je seroye le plus heureux chien qui fut jamais. Je ne sçay prince ne roy en ce monde qui fut digne de m'avoir, veu l'estime que l'on pourroit faire de moy. Se j'en avoye tant seulement dict autant que j'en vien de dire en quelque compagnie de gens, le bruyt en seroit desja jusques aux Indes, et diroit l'on par tout : « Il y a en ung tel lieu ung chien qui parle. » On viendroit

de tous les quartiers du monde là où je seroye, et bailleroit l'on de l'argent pour me veoir et ouyr parler. Et encores ceulx qui m'auroyent veu et ouy gaigneroyent souvent leur escot à racompter aux estrangers et aux pays loingtains de ma façon et de mes propos. Je ne pense pas que l'on ayt veu chose plus merveilleuse, plus exquise, ne plus delectable. Si me garderay je bien, toutesfoys, de rien dire devant les hommes que je n'aye trouvé premierement quelque chien qui parle comme moy, car il n'est pas possible qu'il n'en y ayt encores quelcun au monde. Je sçay bien qu'il ne me sçauroit eschapper si petit mot que incontinent ilz ne courrussent tous à moy pour en ouyr davantage. Et peult estre que, à ceste cause, ilz me vouldroyent adorer en Grece, ainsi que l'on a faict Anubis en Egypte, tant sont les humains curieux de nouveauté. Or encores n'ay je rien dict et ne diray entre les hommes que je n'aye trouvé quelque chien qui ayt parlé à moy. Toutesfois, que c'est une grand peine de se taire, mesmement à ceulx qui ont beaucoup de choses à dire, comme moy! Mais voicy que je fay : quant je me trouve seulet et que je voy que personne ne me peut ouyr, je me prens à dire à par moy tout ce que j'ay sur le cueur, et vuyde ainsi mon flux de ventre, je vous dy de langue, sans

que le monde en soit abreuvé. Et, bien souvent, en allant par les rues à l'heure que tout le monde est couché, j'appelle pour mon passetemps quelcun de noz voisins par son nom, et luy fay mettre la teste à la fenestre et cryer une heure : « Qui est là? » Aprés qu'il a prou cryé, et que personne ne luy respond, il se colere, et moy de rire! Et quant les bons compagnons de chiens s'assemblent pour aller battre le pavé, je m'y trouve voulentiers, affin que je parle librement entre eulx, pour veoir si j'en trouveray point qui entende et parle comme moy, car ce me seroit une grande consolation, et la chose que plus je desire en ce monde. Or, quand nous jouons ensemble et nous mordons l'ung l'autre, je leur dy tousjours quelque chose en l'oreille, les appellant par leurs noms et surnoms, en leur demandant s'ilz parlent point, de laquelle chose ilz sont aussi estonnez que si cornes leur venoyent : car, voyans cela, ils ne sçavent que penser, si je suis homme desguisé en chien ou chien qui parle. Et, afin que je die tousjours quelque chose et que je ne demeure sans parler, je me prens à crier : « Au meurtre! bonnes gens, au meurtre! » Adonc tous les voisins s'esveillent et se mettent aux fenestres. Mais, quand ilz voyent que ce n'est que mocquerie, ilz s'en retournent coucher. Cela

faict, je passe en une aultre rue, et crye tant que je puis : « Aux larrons! aux larrons! Les boutiques sont ouvertes! » Cependant qu'ilz se lievent je m'en voys plus avant, et, quant j'ay passé ung coing de rue, je commence à crier : « Au feu! au feu! le feu est en vostre maison! » Incontinent vous les verriez tous saillir en place, les ungs en chemises, les aultres tous nudz, les femmes toutes deschevelées, cryans : « Où est ce? où est ce? » Et quant ilz ont prou esté en ceste sueur et qu'ilz ont bien cherché et regardé par tout, ilz trouvent à la fin que ce n'est rien, dont s'en retournent achever leurs besongnes et dormir seurement. Puis, quant j'ay bien faict toutes les follies de mes *Nuictz attiques* jusques au chapitre *Qui sunt leves et importuni loquutores,* pour mieulx passer le demourant de mes phantasies, nng peu devant que le jour vienne, je me transporte au parc de noz ouailles faire le loup en la paille; ou je m'en voys desraciner quelque arbre mal planté, ou brouiller et mesler les filetz de ces pescheurs, ou mettre des os et des pierres au lieu du tresor que Pycargus l'usurier a caché en son champ; ou je voys pisser aux potz du potier et chier en ses beaulx vases; et si d'adventure je rencontre le guet, j'en mors trois ou quatre pour mon plaisir, et puis je m'en fuy tant que je

puis, cryant : « Qui me pourra prendre, si me prenne! » Mais, quoy qu'il en soit, si suis je bien marry que je ne trouve quelque compaignon lequel sache aussi parler. Toutesfoys si ay je bonne esperance d'en trouver, ou il n'en y aura point au monde. Voylà Gargilius avec tous ses chiens qui s'en va à la chasse. Je m'en voy esbattre avec eulx, affin de sçavoir s'il en y a point en la compaignie quelcun qui parle : « Dieu gard les compaignons! Dieu gard Espagnol mon amy! Dieu gard mon compagnon levrier. » Ouy dea! ilz sont tous muetz; au diable le mot que l'on sçauroit avoir d'eulx! N'est ce pas pitié? Puis que ainsi est que je n'en trouve pas ung qui me puisse respondre, je vouldrois sçavoir quelque poison ou herbe qui me feist perdre la parolle et me rendist aussi bien muet qu'ilz sont. Je seroye bien plus heureux que de languir ainsi du miserable desir que j'ay de parler, et ne trouver oreilles commodes pour ce faire, telles que je les desire. Et toy, compaignon, ne sçaurois tu rien dire! Parlez à des bestes. Dy, hé, matin, parles tu point?

Pamphagus. Qui appelles tu matin? Matin toy mesmes!

Hylactor. Hé! mon compagnon, mon amy, pardonne moy, s'il te plait, et m'accolle, je te prie. Tu es celuy que j'ay le plus desiré et cher-

ché en ce monde, et voylà ung sault, pour l'amour de Diane, qui m'a rendu tant heureux en ceste chasse que je y ay trouvé ce que je cherchoye. En voylà encor ung autre pour toy, gentil Anubis; et cestuy là pour Cerberus, qui garde les enfers. Dy moy ton nom, s'il te plait?

Pamphagus. Pamphagus.

Hylactor. Est ce toy, Pamphagus, mon cousin, mon amy? Tu cognois donc bien Hylactor?

Pamphagus. Voire dea, je cognois bien Hylactor : où est il?

Hylactor. C'est moy.

Pamphagus. Par ta foy? Pardonne moy, Hylactor, mon amy; je ne te pouvoye recognoistre, car tu as une oreille couppée, et je ne sçay quelle cicatrice au front que tu ne soulois pas avoir. Dont t'est venu cela?

Hylactor. Ne t'en enquiers plus avant, je te prie : la chose ne vauldroit pas le racompter; parlons d'autre matiere. Où as tu esté, et qu'as tu faict depuis que nous perdismes nostre bon maistre Acteon?

Pamphagus. Ha! le grand malheur! tu me renouvelles mes douleurs. O! que je perdiz beaucoup en sa mort, Hylactor, mon amy! car je faisoye grand chere, lors, où maintenant je meurs de fain.

Hylactor. Par mon serment! nous avions bon

temps, quand je y pense. C'estoit ung homme de bien que Acteon, et vray gentilhomme, car il aymoit bien les chiens. On n'eust osé frapper le moindre de nous, quoy qu'il eust faict; et avec cela que nous estions bien traictez : tout ce que nous pouvions prendre, feust en la cuisine, au garde manger ou ailleurs, estoit nostre, sans que personne eust esté si hardy de nous battre ou toucher, car il l'avoit ainsi ordonné pour nous nourrir plus liberalement.

Pamphagus. Helas! il est vray. Le maistre que je sers maintenant n'est pas tel, il s'en fault beaucoup : car il ne tient compte de nous, ny ses gens ne nous baillent rien à manger la plus part du temps; et, toutes les foys que l'on nous trouve en la cuysine, on nous hue, on nous hare, on nous menace, on nous chasse, on nous bat, tellement que nous sommes plus murdris et deschirez de coups que vieulx coquins.

Hylactor. Voylà que c'est, Pamphagus, mon amy, il fault prendre en pacience. Le meilleur remede que je sache pour les doleurs presentes, c'est d'oublier les joyes passées, en esperance de mieulx avoir; ainsi que, au contraire, le souvenir des maulx passez, sans crainte d'iceulx, ny de pis, faict trouver les biens presens bien meilleurs et beaucoup plus doulx. Or sçais tu que nous

ferons, Pamphagus, mon cousin? Laissons leur courre le lievre, et nous escartons toy et moy pour deviser ung petit plus à loisir.

Pamphagus. J'en suis content; mais il ne nous fault gueres demourer.

Hylactor. Tant peu que tu vouldras; peult estre que nous ne nous reverrons de long temps. Je seray bien ayse de te dire plusieurs choses et d'en entendre aussi de toy. Nous voicy bien; ilz ne nous sçauroient veoir en ce petit boscage, et puis leur gibbier ne s'adresse pas pardeçà. Ce pendant je te demanderoye voluntiers si tu sçays point la cause pourquoy toy et moy parlons, et tous les autres chiens sont muetz, car je n'en trouvay jamais qui me sceust rien dire fors que toy, et si en ay beaucoup veu en mon temps.

Pamphagus. N'en sçais tu rien? Je te la voys dire. Te souvient il bien quand noz compagnons Melancheres, Theridamas et Oresitrophus saillirent sus Acteon, leur bon maistre et le nostre, lequel Diane avoit nouvellement transformé en serf, et que nous autres accourrusmes et luy baillasmes tant de coups de dentz qu'il mourut en la place? Tu dois sçavoir, comme j'ay depuis veu en je ne sçay quel livre qui est en nostre maison...

Hylactor. Comment! tu sçais donc bien lire? Où as tu apprins cela?

Pamphagus. Je le te diray aprés, mais escoute cecy premierement. Tu doys entendre que, quand ung chascun de nous faisoit ses effortz de le mordre, d'adventure je le mordiz en la langue, laquelle il tiroit hors la bouche, si bien que j'en emportay une bonne piece que j'avallay. Or dict le compte que cela fut cause de me faire parler: il n'y a rien si vray, car aussi Diane le vouloit. Mais, pour ce que je n'ay point encores parlé devant les hommes, on cuyde que ce ne soit qu'une fable; toutesfoys, si est on tousjours aprés pour trouver les chiens qui mangerent de la langue d'Acteon serf : car le livre dict qu'il y en eust deux, dont j'en suis l'ung.

Hylactor. Corbieu! je suis donc l'autre, car j'ay souvenance que je mangeay ung bon loppin de sa langue; mais je n'eusse jamais pensé que la parolle me fust venue à cause de cela.

Pamphagus. Je t'asseure, Hylactor, mon amy, qu'il est ainsi que je le te dy, car je l'ay veu en escript.

Hylactor. Tu es bien heureux de te cognoistre ainsi aux livres, où l'on voit tant de bonnes choses. Que c'est un beau passetemps! Je vouldroye que Diane m'eust faict la grace d'en sçavoir autant que toy.

Pamphagus. Et je vouldroye bien que je n'en

sceusse ja tant, car dequoy sert cela à ung chien, ny le parler avec? Ung chien ne doibt autre chose sçavoir sinon abayer aux estrangers, servir de garde à la maison, flatter les domestiques, aller à la chasse, courir le lievre et le prendre, ronger les os, lescher la vaisselle et suivre son maistre.

Hylactor. Il est vray; mais toutesfoys si faict il bon sçavoir quelque chose davantage : car on ne sçait où l'on se trouve. Comment? tu n'as donc point encore donné à entendre aux gens que tu sçais parler?

Pamphagus. Non.

Hylactor. Et pour quoy?

Pamphagus. Pour ce qu'il ne m'en chault, car j'ayme mieulx me taire.

Hylactor. Toutesfoys, si tu voulois dire quelque chose devant les hommes, tu sçais bien que les gens de la ville non seulement te iroyent escouter, s'esmerveillans et prenans plaisir à te ouyr; mais aussi ceulx de tout le pays à l'environ, voire de tous costez du monde, viendroyent à toy, pour te veoir et ouyr parler. N'estimes tu rien veoir à l'entour de toy dix milions d'oreilles qui t'escoutent, et autant d'yeulx qui te regardent en face?

Pamphagus. Je sçay bien tout cela. Mais quel prouffit m'en viendroit dadvantage? Je n'ayme

point la gloire de causer, affin que je le te dye : car, avec ce que ce me seroit une peine, il n'y auroit si petit coquin à qui il ne me faillist tenir propos et rendre raison. On me tiendroit en chambre, je le sçay bien ; on me froteroit, on me pigneroit, on m'accoustreroit, on m'adoreroit, on me doreroit, on me dorelotteroit ; bref, je suis bien asseuré que l'on me vouldroit faire vivre autrement que le naturel d'ung chien ne requiert. Mais.....

Hylactor. Et bien ? serois tu pas content de vivre ung petit à la façon des hommes ?

Pamphagus. A la façon des hommes ! Je te jure par les trois testes de Cerberus que j'ayme mieulx estre tousjours ce que je suys que plus avant ressembler les hommes en leur miserable façon de vivre, quand ne seroit ja que pour le trop parler dont il me fauldroit user avec eulx.

Hylactor. Je ne suis pas de ton opinion. Vray est que je n'ay point encores parlé devant eulx. Mais, sans cela que j'avoye en phantasie de trouver premierement quelque compagnon qui sceut parler comme nous, je n'eusse pas tant mis à leur dire quelque chose : car j'en vivroye mieux, plus honnorablement et magnifiquement. Ma parolle seroit preferée à celle de tous les hommes, quoy que je disse : car, incontinent que j'ouvri-

roye la bouche pour parler, l'on feroit faire silence pour m'escouter. Ne sçay je pas bien que c'est que des hommes? Ilz se faschent voulentiers des choses presentes, accoustumées, familieres et certaines, et ayment tousjours mieulx les absentes, nouvelles, estrangeres et impossibles. Et sont si sottement curieux qu'il ne fauldroit qu'une petite plume qui s'eslevast de terre le moins du monde pour les amuser tous quantz qu'ilz sont.

Pamphagus. Il n'y a rien si vray, que les hommes se faschent d'ouyr parler l'ung l'autre et vouldroyent bien ouyr quelque chose d'ailleurs que d'eulx mesmes. Mais considerez aussi qu'à la longue il leur ennuiroit de te ouyr causer. Ung present n'est jamais si beau ne si plaisant qu'à l'heure qu'on le presente et que avec belles parolles on le faict trouver bon; on n'a jamais tant de plaisir avec Lycisca que la premiere foys que l'on la couvre; ung collier n'est jamais si neuf que le premier jour qu'on le mect : car le temps envieillit toutes choses, et leur faict perdre la grace de nouveauté. Auroit l'on prou ouy parler les chiens, on vouldroit ouyr parler les chatz, les beufs, les chevres, les ouailles, les asnes, les porceaulx, les pulces, les oyseaulx, les poissons, et tous aultres animaulx. Et puis qu'auroit l'on davantage quand tout seroit dict? Si tu consideres

bien, il vault mieulx que tu soys encores à parler que si tu eusse desja tout dict.

Hylactor. Or je ne m'en pourrois pas tenir longuement.

Pamphagus. Je m'en raporte à toy. On te aura en fort grand admiration pour ung temps; on te prisera beaucoup; tu mengeras de bons morceaulx, tu seras bien servy de tout, excepté que l'on ne te dira pas : « Duquel voulez vous? » car tu ne boys point de vin, comme je croy. Au reste, tu auras tout ce que tu demanderas, mais tu ne seras pas en telle liberté que tu desireroys: car bien souvent il te fauldra parler à l'heure que tu vouldrois dormir et prendre ton repos; et puis, je ne sçay si à la fin on se faschera point de toy. Or il est temps de nous retirer pardevers noz gens : allons nous en à eulx; mais il fault faire semblant d'avoir bien couru et travaillé et d'estre hors d'aleine.

Hylactor. Qu'est ce que je voy là au chemin?

Pamphagus. C'est ung paquet de lettres qui est tumbé à quelcun.

Hylactor. Je te prie, desplie le et regarde veoir que c'est, puisque tu sçais bien lire.

Pamphagus. « Aux Antipodes superieurs. »

Hylactor. Aux Antipodes superieurs! Je croy qu'il y aura quelque chose de nouveau.

Pamphagus. « Les Antipodes inferieurs aux Antipodes superieurs. »

Hylactor. Mon Dieu, qu'elles viennent de bien loing!

Pamphagus. « Messieurs les Antipodes, par le desir que nous avons de humainement converser avec vous, à celle fin d'apprendre de voz bonnes façons de vivre et vous communiquer des nostres, suyvans le conseil des astres, avions faict passer par le centre de la terre aulcuns de noz gens pour aller par devers vous; mais vous, ayans aperceu cela, leur avez estouppé le trou de vostre costé, de sorte qu'il fault qu'ilz demeurent aux entrailles de la terre. Or nous vous prions que vostre bon plaisir soit leur donner passage; autrement nous vous en ferons sortir pardelà de tant de costez, et en si grande abundance, que vous ne sçaurez au quel courir. Tellement que ce que l'on vous prie faire de grace et amour, serez contrains souffrir par force, à vostre grande honte et confusion. Et à Dieu soyez. Voz bons amys, les Antipodes inferieurs. » Voylà bien des nouvelles.

Hylactor. C'est mon, et merveilleuses.

Pamphagus. Escoute : on me husche; il m'en fault aller. Nous lirons le demeurant des lettres une aultre foys.

Hylactor. Mais où est ce que tu les mettras?

Cache les là en quelque trou de cette pyramide, et les couvre d'une pierre : on ne les trouvera jamais; et puis aujourd'huy à quelque heure, si nous sommes de loysir, ou demain, qui est le jour des Saturnalles, nous les viendrons achever de lire, car j'espere qu'il y aura quelques bonnes nouvelles. Aussi bien te veulx je apprendre plusieurs belles fables que j'ay ouy racompter autrefois, comme la fable de Prometheus, la fable du grand Hercules de Libye, la fable du Jugement de Paris, la fable de Saphon, la fable de Erus qui revesquit, et la chanson de Ricochet, si d'adventure tu ne la sçaiz.

Pamphagus. Tu m'en bailles bien! Je suis tout bersé de telles matieres. Hastons nous, je te prie, et nous taisons, que noz gens, qui sont icy prés, ne nous oyent parler.

Hylactor. Je ne parleray donc meshuy? Si feray, par Diane, si je puis estre en nostre maison, car je ne m'en pourroie plus tenir. A Dieu donc.

Pamphagus. Et n'oublie pas de bien ouvrir la bouche et tirer la langue, affin de faire les mines d'avoir bien couru.

Pamphagus. Ce follastre Hylactor ne se pourra tenir de parler, affin que le monde parle aussi de luy. Il ne sçauroit dire si peu de parolles qu'il

n'assemblist tantost beaucoup de gens, et que le bruit n'en coure incontinent par toute la ville : tant sont les hommes curieux et devisans voluntiers des choses nouvelles et estrangeres!

Fin du present livre intitulé Cymbalum Mundi,
en françoys, imprimé nouvellement à Paris
pour Jehan Morin, libraire, demourant
audict lieu, en la rue Sainct Jacques,
à l'enseigne du Croyssant,
M. D. XXXVII.





NOTES

PAGE I, Nouvelle LXI. — Sujet qu'on trouve traité dans l'*Apologie pour Hérodote*, chapitre XVII.

P. 9, l. 4. — On appelait autrefois, dans l'Université de Paris, *martinets,* les écoliers qui changeaient souvent de collége, par rapport vraisemblablement à ces oiseaux nommés martinets, qui changent tous les ans de demeure. (La Monnoye.)

Même p., l. 7. — *De la moulue.* De la morue.

Même p., l. 9. — *L'appela injure.* Emploi de l'adjectif pour l'adverbe. Elle l'appela injurieusement. On voit un peu plus loin que notre harengère aime qu'on lui parle « bon françoys ».

Même p., l. 10. — *Joannes.* On donnait ce surnom aux valets de collége.

Même p., l. 16. — *Per diem.* Il latinise l'exclamation *pardi.*

P. 10, l. 2. — *Per dies.* Le maître se sert du pluriel

pour accentuer davantage le jurement. Nous avons vu dans la Nouvelle XIV quelle est la force du « plurier nombre ».

P. 10, l. 19. — *Galochers*. Les élèves externes avaient reçu ce sobriquet à cause des galoches, sorte de sabots, qu'ils portaient pour se garantir de la boue dont étaient couvertes les rues de Paris.

Même p., l. 20. — *La Mule*. Cabaret dans le voisinage du Petit-Pont.

P. 11, l. dern. — *Crapault infaict*. La poissarde reste sur le même ton que le magister et se sert d'injures choisies et en quelque sorte littéraires. Nous retrouvons cette dernière dans une chanson sur le massacre de Vassy, publiée par M. Le Roux de Lincy (*Chants hist.*, t. II, p. 267).

Les Huguenaux
Infaits crapaux.

P. 12, l. 13 et 14. — *Detestable, exsecrable, abominable*. Ces mots, que les poëtes de la nouvelle école ont récemment mis en circulation, pouvaient bien n'être pas considérés par la championne comme des expressions bien françaises.

Même p., l. 19 et 20. — *Et la déesse, comme à un chien, abbaye*. Jeu de mots par inversion. Il faut lire ainsi : Et comme un chien à la déesse (Diane, la lune), abbaye.

P. 13, l. 1 et 2. — *Collége de Montaigu*. Le plus pauvre des colléges de Paris. Il était situé sur le mont Saint-Hilaire, à peu près à l'emplacement actuel de la bibliothèque Sainte-Geneviève.

P. 21, l. 16. — *Luy dire mille maux*. C'est-à-dire lui souhaiter mille maux.

Même p., l. 20. — Ce sont les premiers mots des

Distiques de Caton, ouvrage dont il est question dans une note de la Nouvelle XL.

P. 22, l. 2. — *En son avignonnois.* En patois provençal, dans ce dialecte auquel de nos jours, Aubanel, Mistral et Roumanille, ont rendu quelques lueurs de son ancienne célébrité.

Même p., l. 14 et 15. — *Son* quos decet. Premiers mots d'une sorte de *civilité puérile et honnête* écrite en vers latins par Sulpice de Veroli au XVI[e] siècle. Son vrai titre était : *De Moribus in mensa servandis.* Il en existe des traductions du XVI[e] siècle inappréciables pour leur naïveté.

P. 23, l. 5. — *De Alta domo.* De Hautmanoir.

Même p., l. 18. — *Jehan Buter.* Jean Borrel, religieux de Saint-Antoine de Vienne, a écrit sur l'arche de Noé une singulière dissertation intitulée : *De Arca Noe, cujus formæ capacitatisque fuerit libellus.* Cet ouvrage, demeuré longtemps manuscrit, n'a été imprimé qu'en 1554 : nous avonc donc affaire, en cet endroit, à l'une des interpolations que l'on constate çà et là dans le texte de Des Periers.

P. 24, l. 8. — *Genese.* Sans doute Genest, nom répandu dans le Midi.

Même p., l. 9 — *Griffon griffault,* plaisanterie sur le mot greffier.

P. 25, l. 16. — *Ma dame la Pragmatique.* Cette anecdote sur le Concile, tenu de 1512 à 1517, où fut approuvée la révocation de la Pragmatique sanction, était un joyeux dit qui avait cours du temps de Des Periers, et que Rabelais a recueilli de son côté. (Voy. le chap. XXXIX du III[e] livre de *Pantagruel.*)

P. 26, l. 18 et 19. — *La patenostre du singe.* Jouer des babines comme fait le singe en colère.

P. 27, l. 4. — *Le dechiqueté.* Allusion au costume tailladé des soldats du XVIe siècle.

Même p., l. 6. – *Decrets eurent alles.* Équivoque sur les décrétales.

Même p., l. 9. — Ces quatre vers étaient un dicton populaire que Pierre Grosnet avait recueilli dès 1536. Rabelais le cite également (liv. IV, chap. LII) : « Ce sont, dit-il, petis quolibets des heretiques nouveaux. »

Même p., l. 18 et 19. — *Cueilleur de prunes.* Tout en sueur et débraillé.

P. 28, l. 9 et 10. — *De grosses espingles dedans les fesses.* C'est un supplice usité en Chine et autres pays de l'Orient pour faire mourir certains criminels par privation de sommeil.

Même p., l. 12 à 14. — *Par becarre et par bemol... il fault qu'il y ait de la nature.* « Quand on dit qu'un homme est *fou par bémol et par bécarre,* on entend qu'il l'est par nature, parce que, dans les termes de l'ancienne gamme, *chanter par nature,* c'est passer de bémol en bécarre, par nature. » (La Monnoye.)

P. 30, l. 5 et 6. — *Ange de greve.* Bourreau ; la place de Grève était le lieu où l'on exécutait les grands criminels.

Même p., l. 6. — *Si je n'estois philosophe.* C'est ici que Molière, qui savait par cœur les *Nouvelles Récréations,* a pris le nom et le caractère de son *Bourgeois gentilhomme.* Toute la philosophie de celui-ci est contenue dans cette phrase du *Jourdain* de Des Periers.

P. 31, l. 24 et 25. — *Garea, Frementin, Brichet, Chastain.* Noms des bœufs par rapport à la couleur de leur poil. La Monnoye dit sur ce passage : « *Garea,* de *varius;* Ménage remarque, au mot *bigarrer*, qu'au Maine, en Anjou et en quelques lieux des environs de Paris, on appelle *garre* une vache pie, et *garreau* un taureau

pie. *Frementin,* pour *fromentin,* de couleur de froment. *Brichet,* pour *bourrichet,* d'un gris tirant sur le roux. »

P. 31, l. 25 et 26. — *Ven aprés moay, tu ves bien crelin coutant.* C'est-à-dire viens après moi ; tu vas bien clopin-clopant.

P. 33, l. 2. — *Tourne à la bonne main.* A main droite : la male main, c'est la gauche. (Voy. *Rabelais,* liv. IV, chap. XXIII.)

P. 34, l. 7. — *Le courtisan du pays.* Le patois dans toutes ses finesses. L'auteur le compare au langage alambiqué des gens de cour de cette époque.

Même p., l. 18. — *La tricherie.* Il y a un village, à trois lieues de Châtellerault, nommé La Tricherie.

P. 35, l. 6. — *Iqueo bea sergent.* Ce beau sergent.

Même p., l 11. — *Le clocher Sainct Hilaire.* Le clocher de l'église Saint-Hilaire à Poitiers.

P. 36, l. 6 et 7. — *Patrias cameristes.* Compagnons de chambre.

P. 37, l. 11. — *Prendre couronne.* Demander la tonsure.

P. 38, l. 3. — *Gentilz hommes de la Beausse.* La misère des hobereaux de la Beauce est un des sujets de raillerie les plus en vogue au XVI[e] siècle. « En memoire de quoy, a dit Rabelais, les gentilz hommes de Beauce desjeunent de baisler et s'en trouvent fort bien et n'en crachent que mieux. » D'Esternod, dans son *Tableau des ambitieux de la cour,* a mis en ses vers :

> ... Ces obereaux de Beausse.
> Qui de l'homme n'ont rien que le simple haut de chausses.

Coquillart, dans le *Monologue du gendarme casse* (édit. Tarbé, I, 156), dit aussi :

> Ils chaussent vielz brodequins ;
> Tric, trac, on traîne les patins,

> C'est à tel brouet, telle saulce,
> Et desjuner tous les matins
> Comme les escuyers de Beaulce.

Près d'un siècle après, Guy Patin, dans ses *Lettres*, mettait en jeu les gentilshommes d'une province voisine. « Ils n'ont rien que de belles prétentions, comme les gentils hommes du Maine quand ils marient leurs filles. »

P. 38, l. 4. — *Deux à un cheval*. Du Fail dit de son côté : « Un monsieur de trois au boisseau ou trois à une espée, comme en la Beauce. » (*Contes d'Eutrapel*. Voy. l'édition Hippeau, dans les *Conteurs français* : Librairie des bibliophiles.)

P. 39, l. 4. — *Une couple de perdris*. Ce conte a été fait aussi des Gascons . « Permis aux Gascons de froster la crouste de pan ambe lou cap d'aillet et puis faire acroire qu'ils se sont donnez d'une perdrix par les machoires. » (*Recueil de plusieurs pièces burlesques et divertissantes*, La Haye, Strik, in-12, p. 32.)

Même p., l. 7. — *Le plus du temps*. Ce passage avait frappé Paul-Louis Courier, dans sa passion pour la langue du XVI[e] siècle : « Cherche dans Bonaventure Des Periers, Nouvelle LXXIII, vers la fin, tu trouveras ces mots : *le plus du temps*, c'est-à-dire : la plupart du temps. Copie cette phrase et me l'envoie dans ta première lettre. » (*Œuvres*, lettres à sa femme, vendredi, juin 1821.)

P. 40, l. 15. — *Ses six blancs*. C'était le prix qu'on payait pour une messe.

P. 41, l. 10. — *Pain de levriers*. « Un pain, dit La Monnoye, non pas de la qualité; mais de la grosseur de ceux qu'on distribue aux levriers par morceaux. » Nous pensons au contraire que c'était un vrai pain de levriers qu'on avait placé devant Jehan Melaine, glouton très-

peu difficile sur la *qualité* et si distrait qu'il prenait des « osselets » de morue pour des pois.

P. 41, l. 21 et 22. — *Le roy devant Arras.* Louis XI au siége d'Arras, avril 1477.

P. 42, l. 15. — *En forme commune.* « C'est-à-dire qu'il ne lui fit point de grâce, parce que, en termes de chancellerie romaine, quand on dit qu'une provision est expédiée *en forme commune*, on entend qu'elle est expédiée sans grâce, sans privilége. » (La Monnoye.)

P. 43, l. 12. — *Cambles, roi des Lydes.* « Camblite ou Camblete, roi de Lydie, qui régnoit 1400 ans av. J.-C., ayant offensé les dieux, fut affligé d'une faim tellement insatiable, qu'il se jeta une nuit sur sa femme et la dévora tout entière. Voy. Élien, *Historiæ variæ.* » (Paul Lacroix.)

P. 44, l. 7. — *Monsieur Doingé.* « Le vrai nom de cette famille étoit Gedoin. (Voy. Tabourot, au chap. *Des Anagrammes.*) Jean Gedoin étoit fils de Robert Gedoin, seigneur du fief nommé Le Tour. Clément Marot, dans son livre intitulé *Cimetière*, a fait l'épitaphe de M. du Tour, maistre Robert Gedoin, qui avoit été secrétaire de quatre rois : Louis XI, Charles VIII, Louis XII et François Ier. Augustin Justinien, évêque de Nebbio, lui dédia en 1520 le petit ouvrage de Mathieu de Luna : *De Rerum Inventoribus.* » (La Monnoye.)

P. 46, l. 3. — *En allant et venant.* Guillaume Colletet a fort bien traité, lui aussi, les faiseurs d'anagrammes :

Cet exercice monacal
Ne trouve son point vertical
Que dans une tête blessée,
Et sur Parnasse nous tenons
Que tous ces renverseurs de noms
Ont la cervelle renversée.

P. 46, l. 4. — *Lu duroit mille ans.* Lisez : « Luy duroit mille ans. »

P. 48, l. 16. — *A l'usage d'estrivieres.* Qu'on peut diminuer ou étendre à volonté.

P. 49, l. 2. — *Exercer à lire.* C'est-à-dire à professer.

Même p., l. 13. — *La Ministrerie.* « La salle de l'École de droit de Poitiers, où se lisent les Institutes, s'appelle la Ministrerie. A propos de quoi, Florimond de Ræmond (liv. VII, chap. XI, de son *Histoire de l'heresie de ce siecle*), en parlant d'Albert Babinot, un des premiers disciples de Calvin, après avoir dit qu'il se faisoit appeler le Bonhomme, ajoute que, parce qu'il avoit été lecteur des Institutes en cette Ministrerie de Poitiers, Calvin et d'autres le nommèrent M. le ministre; d'où ensuite le même Calvin prit occasion de donner le nom de ministres aux pasteurs de son église. » (La Monnoye.)

P. 50, l. 17. — *Fussent des choulz.* Pogge (*Hist. de Florence*) rapporte une anecdote de ce genre. Un certain Romain de sa connaissance, étant monté sur une muraille, prêchait à des roseaux, comme à des hommes. Là il discourait de l'état de la ville et des citoyens. Il se leva un petit vent qui agitait les roseaux. Le fou de prédicateur, s'imaginant que c'étaient des auditeurs qui faisaient la révérence pour le remercier de son sermon, leur va dire : « Messieurs les Romains, pas tant de révérences. Je suis le moindre d'entre vous. »

P. 56, l. 10. — *Que le vin luy tombast dedans la bouche.* Ce propos avait été déjà recueilli dans le couplet de la vieille chanson tant de fois rajeunie :

> Si je meurs que l'on m'enterre
> Dans la cave où est le vin,

Les deux pieds à la muraille
Et le nez sous le robin;
Car si le tonneau dégoutte,
Mon teint se rafraîchira,
Et pour recevoir sa goutte,
Ma bouche encor s'ouvrira.

P. 57, l. 4. — *En la ville de Montpelier.* Cette ville, que Des Periers, et Pelletier, son ami, connaissaient bien pour l'avoir habitée, était un lieu de plaisirs, rendu tel par les nombreux étudiants qui fréquentaient la fameuse université et les grandes dépenses que faisaient les habitants généralement riches.

Même p., l. 21. — *Telle pigeonnerie.* L'indiscret Æneas Sylvius raconte qu'un jour on invitait la femme de Sigismond, empereur d'Autriche, à imiter la chaste tourterelle : « Si vous voulez, dit-elle, me donner des bêtes pour modèles, proposez-moi les pigeons et les moineaux. »

P. 62, l. 5. — *A la Peire.* Dans beaucoup de localités du Midi, la « place » ou marché s'appelle la pierre ou en patois La Peyre. La célèbre promenade de Montpellier, le Peyrou, a été élevée sur l'emplacement d'un marché de ce nom.

P. 65, l. 8. — *La basse court de Bloys.* L'avant-cour, qui se nomme aujourd'hui la place du Château. Dans les maisons qui l'entouraient, sous les anciens rois, habitaient quelques-uns des grands officiers de la couronne.

Même p., l. 10. — *Monsieur de La Voulte.* François Dupatault, sieur de La Voulte, prévôt de l'hôtel du roi en 1545. (Voy. Jean Bouchet, *Annales d'Aquitaine,* et le chap. XVII de l'*Apologie pour Hérodote.*)

P. 66, l. 6. — *Jan!* Abréviation de l'exclamation :

Par Saint Jean! si fréquemment employée à cette époque.

P. 66, l. 10. — *Dedans sa manche.* On mettait l'argent sous l'aisselle gauche « dessous l'aile », dit comiquement notre auteur, dans une sorte de poche attachée à un lacet; celui du prévôt était trop long et sa bourse pendait. Quelquefois aussi, comme on le verra dans la Nouvelle suivante, une fente était pratiquée dans la manche pour rendre l'usage de la bourse plus facile. Celle-ci, nommée communément gousset, contractait à sa place ordinaire une fort mauvaise odeur, d'où est venue l'expression : *sentir le gousset.*

Même p., l. 22. — *Retournez vous cacher.* « Allusion au jeu qu'on appelle du *metier deviné,* où, quand on n'a pas deviné juste, on s'en retourne se cacher en attendant la représentation d'un autre métier. » (La Monnoye.)

P. 67, l. 10 et 11. — *Couppeurs de cuir.* La bourse des gens du commun était attachée à une courroie et le plus souvent était faite de cuir.

P. 68, l. 17. — *Un teston.* Petite pièce de monnaie que l'on commença de fabriquer sous Louis XII, et appelée ainsi à cause de la tête du roi qui y était représentée. Un demi-siècle après, le teston était tombé en discrédit. « Il est plus d'escus qu'il n'y avoit en vostre beau siecle de testons ». (*Contes d'Eutrapel*, éd. Hippeau, t. II, p. 44, l. 2, dans les *Conteurs français.*) Cependant jusqu'au XVIIIe siècle le mot resta en usage : témoin ce couplet gascon, tiré d'un manuscrit de 1720 :

C'est dans notre païs, cadédis,
Qu'on boit vriller l'allure ;
Sans un *teston,*
Partout un Gascon

Bit à son aise et fait le fanfaron :
Boilà du païs l'allure, mes cousis,
Boilà du païs l'allure.

P. 69, l. 21. — *Il luy couppa la queue.* Cela se disait du joueur qui ne voulait pas donner de revanche. Ce terme, abrégé toutefois, est resté dans la langue populaire : « Je te la coupe. »

P. 70, l. 13. — *Devant l'evesque.* Au tribunal de l'officialité où l'on ne jugeait que les causes ecclésiastiques.

Même p., l. 14. — *Un ris d'hostelier.* L'hôte présente la carte à payer d'un air aimable, d'où le proverbe.

P. 71, l. 4. — *Le ressort de Thoulouze.* Le ressort du parlement de Toulouse, qui comprenait le haut et le bas Languedoc et partie des provinces voisines.

P. 74, l. 17. — *Ils sont onze heures.* Ménage (*Observations sur la langue françoise*) nous apprend que de son temps on parlait encore ainsi à Paris à la chambre des comptes.

P. 78, l. 16. — *Ceinct homme.* Équivoque sur le mot *saint* que La Monnoye avait rétabli dans son édition.

P. 81, l. 4 et 5. — Il faut lire avec La Monnoye, auteur de cette correction : *Gallus gallinis ter* et *At ter quinque viri.*

P. 84, l. dern., et 85, l. 1. — *Du singe de Portugal.* Allusion à une anecdote racontée par Balthasar Castiglione dans son *Cortegiano,* liv. II. Le gentilhomme à qui ce singe appartenait, jouant avec lui aux échecs devant le roi de Portugal, perdit la partie; pour se venger, il le frappa rudement à la tête. Une autre fois, craignant le même châtiment, notre intelligent animal se couvrit la tête d'un coussin en donnant échec et mat, puis alla, en signe de victoire, faire des cabrioles devant le roi.

P. 86, l. 14. — *Des elephans qui ont parlé.* Oppien, liv. II, *De la Chasse*, cite des éléphants qui ont parlé, et plusieurs anciens récits de voyageurs contiennent des exemples du même fait.

Même p., l. 15. — *Un asne semblablement.* « On voit dans Hygin, liv. II de son *Astronomique poétique*, chap. XXIII, que l'âne sur lequel Bacchus passa certain marais de Thesprotie eut pour récompense de ce service le don de la parole. » (La Monnoye.)

P. 87, l. 7. — *Une mine.* La mine était une mesure de grains contenant six boisseaux de Paris.

P. 88, l. 8 et 9. — *Ilz commençoyent à avoir vogue en France.* Catherine de Médicis amena une foule de courtisans et de serviteurs italiens et les imposa aux autres commensaux de la cour de France. Il y avait dans le nombre pas mal de charlatans et d'aventuriers qui firent promptement fortune et mirent à la mode les us et coutumes d'Italie, avec lesquels on avait déjà fait connaissance pendant les précédentes guerres. Ces innovations constituèrent en beaucoup de cas un véritable progrès.

P. 92, l. 3. — *Le lieutenant du malade.* Il connut que le singe avait pris la médecine à la place du malade. L'amoureux, dans les contes galants, est *le lieutenant du mari.*

P. 103, Nouv. XCI. — Les Nouvelles qui suivent sont attribuées à Des Periers dans les éditions publiées à partir de 1565. On n'y reconnaît ni le style, ni l'esprit du conteur, tandis qu'on y voit briller, au contraire, les qualités et les défauts des écrivains contemporains auxquels sont empruntés ces récits. Les *Œuvres* de Des Periers gagnent au voisinage de ceux-ci par la comparaison qu'on peut faire des unes aux autres. C'est pour faciliter

cette étude que nous avons suivi encore une fois l'exemple de nos devanciers; mais il serait grand temps de laisser ces fables à leurs auteurs et de s'en tenir purement et simplement, en éditant les *Joyeux Devis*, à la prose immortelle de Des Periers.

P. 107, l. 24. —*Poignez vilain*. Première partie d'un proverbe populaire qui remonte au XIII[e] siècle : *Oignez vilain, il vous poindra; poignez vilain, il vous oindra.* (*Livre des proverbes français*, par Le Roux de Lincy, t. II, p. 82.)

P. 108, l. 4. — Nouvelle empruntée au chap. XXI de l'*Apologie pour Hérodote.*

Même p., l. 16. — *Vostre office alternatif*. Pour augmenter le produit de la finance provenant des ventes d'offices de magistrature, etc. On avait créé dans les cours du royaume des greffes et autres charges dont les titulaires n'exerçaient qu'une année sur deux ou sur trois

P. 110. — Nouvelle empruntée au chap. XV de l'*Apologie pour Hérodote.*

P. 112, Nouv. XCIV. — Empruntée au *Recueil des plaisantes nouvelles*, 1555, in-8°.

P. 115, Nouv. XCV. — Extraite du *Recueil des plaisantes nouvelles*, déjà cité.

P. 118, Nouv. XCVI. — Extraite du chap. XV de l'*Apologie pour Hérodote.*

P. 119, l. dern. — *Se mettent en des souliers*. La bottine était alors une sorte de pantoufle que l'on chaussait sur les bas et qui ne tenait pas quitte des souliers. On cite plusieurs hommes de guerre qui, durant des assauts, se battirent en bottines, c'est-à-dire à peine chaussés.

P. 120, Nouv. XCVII. — Emprunt fait au chap. X des *Discours non plus mélancoliques que divers* (Poitiers, Enguilbert de Marnef, 1557, in-4°), ouvrage que No-

dier et M. Paul Lacroix attribuent à Bonaventure Des Periers.

P. 120, l. 13. — *Calepinus auctus et recognitus.* Titre d'une des nombreuses éditions du dictionnaire latin d'Ambrosius Calepinus, imprimé pour la première fois au commencement du XVIe siècle.

Même p., l. 14. — *Cornucopiæ, Catholicon magnum et parvum.* Ouvrages classiques pour l'étude de la langue latine. Le *Catholicon magnum*, imprimé plusieurs fois aux XVe et XVIe siècles, a pour auteur Joannes de Janua. Les écoliers ne se servaient guère que de l'abrégé du *Catholicon parvum*, dont il existe plusieurs exemplaires dans les bibliothèques publiques de Paris.

P. 121, les deux derniers vers. — Citation de l'*Épistre au roy pour avoir esté desrobé*, par Marot.

P. 122, Nouv. XCVIII. — Autre emprunt au *Recueil des plaisantes nouvelles* (la LXVIIIe).

P. 124, Nouv. XCIX (et non XCIV). — Tirée de l'*Apologie pour Hérodote*, chap. VI.

P. 126, Nouv. C. — Extraite presque textuellement du chap. X des *Discours non plus melancoliques que divers*, déjà cités.

P. 128, Nouv. CI. — Emprunt au chap. XXXIX de l'*Apologie pour Hérodote.*

Même p., l. 9. — *Un conseiller.* Henri Estienne nomme ce conseiller Godon.

P. 130, Nouv. CII. — Ce conte est emprunté aux *Propos rustiques* de Noël du Fail. On a rectifié le texte d'après l'édition de Paris, Groulleau, 1548, in-16. (Voy. les chap. VI et XIV de cet ouvrage.)

P. 131, l. 4. — *Qui en eussent peu sourdre.* Ici finit lemprunt fait au VIe chap. de du Fail. La suite du conte, y compris la chanson, appartient au chap. XIV. (Voy.

l'excellente édition que vient de donner M. Assézat des *Œuvres* de du Fail dans la *Bibliothèque elzevirienne* (Paul Daffis, éditeur, 1874, in-16), t. I, p. 46 et 117.)

P. 135, Nouv. CIII. — Empruntée au chap. XXXVI de l'*Apologie pour Hérodote.*

P. 136, Nouv. CIV. — Autre extrait de l'*Apologie pour Hérodote,* chap. XV.

P. 139, l. 14. — *Les Mycioniens.* Pour Myconiens, habitants de Mycone, parfaits parasites.

P. 141, Nouv. CVI. — Voy. l'*Apologie pour Hérodote,* chap. XVI.

P. 143, Nouv. CVII. — Se trouve dans l'*Apologie pour Hérodote*, chap. XV.

P. 144, Nouv. CVIII. — Voy. l'*Apologie pour Hérodote,* chap. XVII.

P. 146, Nouv. CIX. — Autre emprunt à l'*Apologie pour Hérodote,* chap. XXXVI.

P. 147, l. 11. — *Un village d'icy entour.* « Au pont d'Antoni » (près Paris), dit Henri Estienne.

P. 149, l. 5. — *Un plaisant bastelleur.* Gonelle, d'après Chapuis (*Facétieuses Journées*) et Favoral (*Plaisantes Journées*).

Même p., l. 8. — *Nicolas.* Nicolas III, marquis d'Este et de Ferrare, mort en 1441. Chapuis nomme son successeur Borso, duc de Ferrare, mort trente ans après. L'anecdote se retrouve, avec d'autres variantes, dans quelques conteurs italiens.

P. 152, Nouv. CXI. — Voy. l'*Apologie pour Hérodote,* chap. XV.

Même p., l. 14. — *Un seigneur.* Henri Estienne le nomme M. de Nevers et désigne ainsi François de Clèves, duc de Nevers, qui mourut en 1566.

P. 153, l. 1. — *Roberval.* Jean-François de la Roque,

sieur de Roberval, compagnon d'aventures de Jacques Cartier, et l'un des premiers explorateurs du Canada en 1541. Marguerite de Navarre mentionne le nom de ce gentilhomme dans la LXVIIe nouvelle de l'*Heptaméron.*

P. 155, l. 9. — *Estant logé par fourrier.* C'est-à-dire qu'il y était pour peu de temps, ayant été ramassé par la patrouille pour une contravention de police.

Même p., l. 16. — *Qu'il ne fust mors d'une mule.* Il ne put éviter d'être mis à la question. Allusion aux brodequins d'acier qui faisaient partie de l'arsenal judiciaire.

P. 156, l. 4. — *Un gentilhomme de Savoye.* M. d'Avenchi (ou de Vinci), d'après le chap. XVIII de l'*Apologie pour Hérodote,* où cette Nouvelle se retrouve.

P. 158, Nouv. CXIII. — Emprunt fait à l'*Apologie pour Hérodote* (chap. XV). Henri Estienne tenait lui-même ce conte gaillard des Italiens; c'était anciennement le sujet d'un des fabliaux les plus populaires. (Voy. Le Grand d'Aussy, t. IV, p. 100 : *Le Prêtre crucifié.*)

P. 160, Nouv. CXIV. — Henri Estienne (*Apologie pour Hérodote,* chap. XV), qui a fourni aux continuateurs de Des Periers ce récit ingénieux, l'avait extrait de Boccace (*Décam.,* journ. III, nouv. v). On sait qu'il a été imité depuis par tous les conteurs.

P. 162, Nouv. CXV. — Traduction d'un conte de Domenichi (*Facetie e motti arguti*), copié dans les *Facetiæ* de Bebelius.

P. 164, l. 10. — *Un personnage.* Le chancelier et cardinal du Prat, d'après Estienne (*Apologie pour Hérodote,* chap. XVII). « On a de la peine à croire, remarque fort justement M. Paul Lacroix, que, dans un temps où tout le monde parlait latin, même les femmes,

un personnage aussi considérable qu'Antoine du Prat ait pu commettre une pareille ânerie. Il est donc permis de la regarder comme une invention des réformés, qui avaient répandu le bruit que le cardinal mangeait de la chair d'ânon; plaisanterie que de graves historiens ont prise au sérieux. »

P. 166, Nouv. CXVII. — Noël du Fail (*Propos rustiques,* chap. III) et Estienne (*Apologie pour Hérodote,* chap. XXXVII), ont recueilli ce conte. Celui-ci lui donne pour héros le fameux curé de Brou, illustré par Des Periers; mais du Fail, que nous croyons plus volontiers, ne nomme pas ce personnage.

P. 168, l. 4. — *Un bon frippon.* Même récit se retrouve dans l'*Apologie pour Hérodote* (chap. XV), où « le bon frippon » est désigné sous le nom d'Antoine.

P. 170, Nouv. CXIX. — Emprunt aux *Plaisantes Nouvelles,* recueil de contes publié trois ans avant la première édition des *Nouvelles Récréations.*

P. 173, l. 7. — *Du feu cardinal de Lorraine.* Sans doute Jean de Lorraine, archevêque de Reims et cardinal, mort le 18 mai 1550. Cette Nouvelle, comme les précédentes, se trouve dans l'*Apologie pour Hérodote* (chap. XV).

P. 174, Nouv. CXXI. — Voy. l'*Apologie pour Hérodote,* chap. XVIII.

P. 178, Nouv. CXXIII. — Emprunt aux *Plaisantes Nouvelles*, édit. de 1555, p. 198. Sujet déjà traité dans la LXXXVIe des *Cent Nouvelles nouvelles.*

P. 181, l. 1 et 2. — *Le moyen qu'il avoit de vaquer à l'estude.* Pendant le XVIe siècle et partie du suivant, beaucoup d'Écossais fréquentèrent les universités de France et surtout les écoles de médecine de Paris et de Montpellier.

P. 181, l. 15 et 16. — *Lequel on dit guarir de tel mal.* Saint Eutrope était invoqué contre l'hydropisie.

P. 182, l. 2. — *Tru, tru.* Exclamation populaire pour amasser la foule.

P. 183, l, 4. — *L'Aretin.* Pietro Aretino, né à Arezzo en 1492, mort en 1556.

Mêmes p. et l. — *L'Unique.* Bernardo Accolti, surnommé l'Unique à la cour de Léon X, à cause de son talent d'improvisateur. Il était né à Arezzo, comme l'Arétin, dont il avait pris le nom pour honorer son illustre compatriote.

Même p., l. 12. — *Une chaîne d'or.* François I[er] offrit plusieurs chaînes d'or, et d'autres présents sans doute, à l'Arétin pour acheter son silence.

Même p., l. 16. — *Un des dialogues. Ragionamento della Nanna e della Antonia, fatto in Roma sotto una ficaia,* édition originale de la première partie des *Ragionamenti,* publiée à Paris en 1534, in-8°, qui sont l'ouvrage le plus réaliste et le plus étrange de l'Arétin.

P. 184, l. 9 et 10. — *Ce preud'homme Aretin.* On lit *Avertin* dans d'autres éditions. Cette expression, qui signifie extravagant, n'est pas déplacée en cet endroit. C'est un de ces jeux de mots familiers aux conteurs du XVI[e] siècle.

P. 188, l. 24. — *La pierre,* etc. Ces quatre vers sont tirés de la traduction des Psaumes par Théodore de Bèze.

P. 189, l. 16. — *Une si honneste compagnie.* Le parlement de Toulouse, notamment, dont Des Periers a signalé la rigueur, d'après un dicton populaire, renvoyait impitoyablement à leurs études les conseillers qui ne lui paraissaient avoir qu'une instruction insuffisante. Il fallait tout le poids des lettres de cour pour faire pencher la

balance des inflexibles magistrats en faveur du nouveau venu. Nous lisons ce qui suit dans les registres de Malenfant, greffier du parlement de Toulouse au commencement du XVIIe siècle : « Le samedi, 5 mai 1612, aux chambres assemblées, M. Olivier Tolosani, qui avoit été conseiller au présidial de Toulouse, deux ou trois ans, et lieutenant particulier au siége du sénéchal, quatorze ou vingt ans, s'étant présenté pour être conseiller en la cour, fut refusé, après que la cour eut ouï ses réponses sur les cinq livres qui lui furent fortuitement ouverts. Vingt-sept opinèrent à sa réception et dix-huit au contraire; mais, aux examens de messieurs, il faut que les voix pour la réception surpassent du double, suivant l'ordonnance. » (Journal de Malenfant, publié par les *Chroniques de Languedoc,* Montpellier, Ricard, 1874, in-4°, p. 207.)

P. 190, Nouv. CXXVII. — Imitation du roman d'Erasto, *Historia septem sapientum Romæ,* édit. goth., s. d., in-4° (f° 13 v°).

P. 197, Nouv. CXXVIII. — Sujet traité par un grand nombre de conteurs. Voir principalement Parabosco, *Novelle*, giorn. I, nov. II.

P. 203, Nouv. CXXIX. — Variante intéressante de la légende de « Peau d'Ane », dont l'histoire bibliographique est encore à écrire, comme celle de la plupart des contes populaires.

P. 207, l. 1. — *Cymbalum mundi.* Notre réimpression est la copie fidèle de l'édition de 1537, dont le seul exemplaire connu, existant à la bibliothèque de la ville de Versailles, fut découvert et signalé par nous en 1857. Le titre original contient quelques détails intéressants, notamment la grande marque professionnelle du malheureux libraire Jehan Morin. Celle-ci représente, dans un

cadre ovale, une femme couronnée de lauriers et à demi couverte de vêtements en lambeaux, allégorie de la sagesse indigente. Au-dessus de cette figure se trouvent, à droite et à gauche, deux têtes d'ange et les deux mots suivants : EUGE ΣΟΦΟΣ [1] (courage, homme sage). Le cadre ovale est renfermé dans un carré, aux quatre angles duquel se trouvent, en haut, deux têtes de Maure et en bas les lettres I. M. (Jehan Morin), formant une équivoque encore admise de nos jours dans la langue des devises et du blason. Au-dessous de cette estampe se trouvent imprimés, en caractères mobiles, ces mots tirés de la première satire de Juvénal : *Probitas laudatur et alget*, dernière allusion au sujet principal de la marque de Morin.

P. 209, l. 1 à 3. — *Thomas du Clevier à son amy Pierre Tryocan S.* En lisant *du Clenier* au lieu de *du Clevier*, on trouve cet anagramme : *Thomas Incrédule à son ami Pierre Croyant*. La lettre S finale signifie *Salut!* Elle a été parfois et mal à propos reliée au mot *Tryocan*. La découverte de cet anagramme est due à Éloi Johanneau.

Même p., l. 8 à 10. — *Trouvé en une vieille librairie d'ung monastere qui est auprés de la cité de Dabas*. Éloi Johanneau a cru reconnaître la ville de Lyon et le monastère de l'ile Barbe. Nous sommes d'avis, aujourd'hui, que Des Periers fait allusion à la bibliothèque du fameux monastère de l'île de Maguelone, située à trois

1. Dans l'édition de la Bibliothèque Elzevirienne, par suite d'une faute d'impression, ces deux mots ont été orthographiés d'une manière inintelligible. Nous signalâmes alors cette erreur, qui malheureusement fut reproduite dans l'édition de la Bibliothèque Gauloise, publiée en 1858.

lieues au sud de Montpellier. Cette « librairie », assez négligée par les moines, contenait des trésors littéraires appréciés de Rabelais, de Pelletier et des étudiants qui fréquentaient l'école de médecine de Montpellier. Ce fut dans un recoin du monastère de Maguelone qu'Alban Thorer découvrit, en 1529, le manuscrit du traité *De Re culinaria*, qui passe pour l'œuvre d'Apicius, et qu'il a publié. « *Quum bis senis abhinc annis multa Monspessuli, præsertim quæ ad rem medicam attinent, curiose agerem, et accuratissime observarem, in insula urbi propinqua, nomine Megalona, quam cum reverendissimo in Christo patre ac domino Gulielmo Pelisserio, Megalonensi episcopo, omnium doctissimo, appuleram, reperi abjectissimo in loco codicem semilacerum, cujus titulus squalore obsitus vix characterum vestigiis repræsentabat : Cœlii Apitii de re culinaria libri X. Deus bone, quantum subsultabat animus præ gaudio, quantum triumphabam, etc.* (Cœlii Apitii *De Re culinaria,* libri X. *Epist. dedicat.* Bâle, 1541.) La date de cette trouvaille, qui fit grand bruit dans le monde savant, est justement la même que celle donnée par Des Periers à la prétendue découverte du *Cymbalum mundi*. Il dit, en commençant cette lettre dédicatoire : « Il y a huict ans ou environ. » La première édition du *Cymbalum* porte le millésime de 1537; cela nous reporte à 1529. On sait que Des Periers, qui habitait Montpellier vers cette époque, aimait cette ville, et qu'il y a placé la scène de plusieurs de ses meilleurs contes.

P. 210, l. 12 et 13.—*Quant aux chansons que Cupido chante au troysiesme dialogue*. Dans l'édition de 1537, ces chansons sont imprimées en lignes longues comme de la prose. On voit par ce passage que Des Periers avait bien l'intention de faire remarquer ces vers, et que, si l'imprimeur ne les a pas distingués, c'est pour ména-

ger la place et faire rentrer l'ouvrage dans le plus petit volume possible.

P. 213, Dialogue I. — Voici en quelques mots le résumé ou mieux la clef des quatre dialogues du *Cymbalum*. Dans le premier, les chefs de la Réforme s'emparent des Livres saints, jusque-là propriété de l'Église romaine. Dans le second, les auteurs des doctrines nouvelles se querellent entre eux ; les sectes se multiplient et deviennent innombrables. Dans le troisième et le quatrième dialogue, Des Periers donne la parole aux classes émancipées par Luther et par Calvin, et trace une vive peinture de la société féodale allemande. Le dernier dialogue contient une allusion ingénieuse aux efforts de Calvin et aux luttes religieuses qui se préparent en France. Muni de ce guide, le lecteur entrera promptement dans le sens des détails. Le *Cymbalum mundi* n'est nullement obscur, comme on s'est plu à le répéter en l'étouffant sous une avalanche de gloses et d'interprétations contradictoires. Il est temps de le dégager de ces étreintes et de le laisser lire, relire et saisir en toute liberté. Gent terrible, les Mathanasius ont plus nui à l'œuvre de Des Periers que les foudres du parlement et que la main même du bourreau.

Même p., l. 1. — *Cymbalum mundi*. La cloche du monde. *Cymbalum*, dans le latin du moyen âge, signifiait la cloche du cloître. C'est cet instrument que Des Periers déplace pour le suspendre à la porte de l'église et par quatre tintements retentissants appeler l'attention des philosophes. Le poëte paraît s'être souvenu en même temps de l'emploi que Tibère avait fait de ces mots pour désigner Apion : *Grammaticus hic quem Tiberius Cæsar* CYMBALUM MUNDI *vocabat* (Pline).

Même p., l. 4. — *Byrphanes*, *Curtalius*. Sous ces

noms Des Periers a mis en scène les premiers réformateurs protestants. Ces deux personnages sont les penseurs, hier catholiques, qui vont se faire les propagateurs des nouvelles opinions, après avoir dérobé le livre du destin, c'est-à-dire s'être affranchis des doctrines traditionnelles de l'Église.

P. 214, l. 8. — *Pallas*. Probablement Marguerite d'Angoulême, la protectrice de Des Periers et l'amie des bonnes lettres.

Même p., l. 19. — *Athenes*. Lyon, désignée tout à fait deux lignes plus bas par les rues des Orfévres et des Merciers, et un peu plus loin par la rapacité de ses commerçants.

P. 224, l. 2. — *Ardelio*. La Réforme, à peine installée, prend ses adeptes en défiance. Ardelio, c'est le nouveau venu dont on redoute les intrigues et les visées personnelles. Le Dialogue III nous oblige à reconnaître dans Ardelio Calvin, ou la Réforme française en opposition à celle des Allemands.

P. 225, Dial. II. — Dans ce dialogue, le pamphlétaire met aux prises la philosophie représentée par Trigabus et Drarig, et la religion nouvelle personnifiée par Rhetulus et Cubercus. Drarig est l'anagramme de Girard, nom sous lequel Érasme fut connu longtemps. Il est aisé d'ailleurs de le reconnaître aux traits qu'il dirige contre ses interlocuteurs. Trigabus est le pseudonyme sous lequel se cache le penseur français; quant à Cubercus, c'est le savant Martin Bucer, si connu par ses relations avec nos universités, l'une des fortes têtes de la Réforme allemande et le plus célèbre controversiste du XVIe siècle. Luther, sous le nom transparent de Rhetulus, joue le principal rôle dans cette longue scène où Des Periers s'est permis une audacieuse satire des vaines poursuites de l'âme humaine.

P. 226, l. 19. — *Qui s'esbattent à la pouldrette.* Qui jouent dans le sable.

P. 242, Dial. III. — Les quelques pages qui constituent ce Dialogue suffiraient à immortaliser Des Periers. Rien ne peut être cité de plus charmant que la courte scène de Cupido et de Celia. Cet épisode, tout en se rattachant à l'ensemble du pamphlet, est un chef-d'œuvre de grâce et de naïveté qu'on ne peut se lasser d'admirer. Faust entier n'est-il pas renfermé dans cette seule ligne? « Ha! vous aymerez, belle dame sans mercy, avant qu'ayez marché trois pas! » Et, en effet, Celia s'arrête et la passion naît et se développe dans son cœur par des nuances d'une délicatesse infinie. Nodier se disait ravi des beautés de ce discours : « Il faut relire dans l'ouvrage même, ajoutait-il, pour comprendre mon enthousiasme et pour le partager. »

C'est peu après les derniers mots de Celia que Mercure rentre en scène pour donner la parole au cheval Phlegon, c'est-à-dire au peuple allemand émancipé par les prédications des réformateurs. Ardelio ou Calvin reparaît comme à la fin du premier dialogue. Il vient s'instruire à l'étrange spectacle de cette révolution et ne s'éloigne pas sans avoir promis secours à l'opprimé, si Statius (l'empereur Charles V) veut sévir avec trop de rigueur. Ce sont les protestants français dont Calvin croit pouvoir promettre l'appui en ces termes : « J'ay une jument qui est à ton commandement. Je la te presteray voluntiers, pour ce que tu es bon compaignon. »

P. 260, Dial. IV. — Dans cette dernière scène, Hylactor et Pamphagus (deux chiens quelque peu clercs) jasent entre eux et se narrent leurs aventures depuis qu'ils ont perdu leur premier maître. Ce maître Actéon, c'est l'Église abandonnée par les sectateurs des nouvelles

opinions. Ils ont la parole et peuvent commenter à leur gré l'Écriture. Ce qui en résulte de disgrâces pour eux, Des Periers nous l'expose en termes clairs. Dans ce discours, comme dans les précédents, la Sorbonne n'eut peine à découvrir les « grands abus et heresies » qui perdirent Jean Morin et furent cause de la suppression du *Cymbalum*. Le trait le plus hardi de tout l'ouvrage se trouve à la fin de ce dialogue, dans la découverte des prétendues lettres écrites par le monde nouveau à l'ancien monde révolté contre les progrès de l'esprit humain : « Ce que l'on vous prie faire de grace et amour, serez contrains souffrir par force, à vostre grande honte et confusion. »





GLOSSAIRE

ABBAY, aboiement.
ACCERTENÉ, assuré.
ACCOMPARAGER, comparer.
ACCOUDIERES, parapets, garde-fous
ACHOISON, occasion.
ADDRESSES, us et coutumes, êtres.
ADIRÉ, égaré, perdu.
ADOPERER, employer.
ADRESSER, conduire, diriger.
ADVISER, voir.
AFFAICTÉ, avisé, malicieux. *Affaité* signifie plutôt habile, expérimenté.
AFFECTION, intention, pensée.
AFFERES, apportes.
AFFIEUX DE CHIENDENT, rusé coquin dont on ne peut venir à bout qu'avec peine. Le peuple dit encore d'une entreprise difficile : *C'est le chiendent !* La mauvaise herbe de ce nom fait le désespoir des cultivateurs.
AFFOLLÉE, pour *affoulée*, estropiée. *Erenée,* dit La Monnoye.
AFFUTER, préparer.
AGA, regarde, vois. Théodore de Bèze, *De fr. linguæ recta pronunc.*, 84, dit : « Il est d'usage d'employer l'apocope dans certaines locutions, *a'vous* pour *avez-vous; sa'vous* pour *savez-vous.* Mais *aga* pour *regarde*, *agardez* pour *regardez*, sont des formes abandonnées à la populace de Paris. » Molière met souvent cette expression dans la bouche de ses paysans.
AGARDER, regarder. *Agardez mon*, voyez ça, voyez comment.

Mon est une conjonction explétive qui donne plus de force à l'exclamation. On dit aussi : *Assavoir mon*. Voyez *Ça mon*.

Agueter, guetter, epier.

Ahanné, poussé des *ahan* :

Et dedans un coffret qui s'ouvre avec ahan.
Regnier, sat. II.

La Monnoye, après avoir cité ce vers, ajoute : « J'ai lu quelque part qu'on gardoit à Chiverni du *han* sorti de la bouche de saint Joseph en fendant du bois... Il ne faut pas oublier la fine pensée de Jean Raulin, moine de Cluni, en son 5e sermon de l'Ascension, où il dit qu'en français le mot latin : « *annus*, brevi verbo *an*, pronuntiatur ut pura mónosyllaba, quod videtur esse gemitus infirmorum, quia anni nostri breves sunt et gemitus pleni. »

Aiguignettes (Regarder d'), lorgner du coin de l'œil. Dans la Nouvelle lxxxiv on trouve *guigner de la teste*.

Ains, mais.

Alienes, étrangères.

Alles, ailes.

Alloy, sorte d'alliage.

Alquemie, mélange de métaux précieux.

Alumelle, lame de poignard.

Amender, profiter.

Amender son marché, augmenter sa mauvaise chance.

Amer, cœur.

Amict, vêtement ecclésiastique dont le prêtre se couvre la poitrine durant la messe. Il fallait que la carpe frétillât passablement pour faire lever l'amict, ce qui explique l'étonnement des bonnes dames. (Nouvelle xxxv.)

Amieller, amadouer.

Antan, l'an passé.

Antonomasie, pour *antonomase*, figure de rhétorique qui consiste à désigner quelqu'un soit par une épithète, soit par un surnom, enfin autrement que par son nom.

Apostez, conçus d'avance, préparés.

Appetit, désir.

Appoint, moment favorable.

Appointemens, arrêts.

Appointer, se réconcilier.

Apport, commerce.

Ard, brûle.

Arraisonner, interroger.

Arriere, en plus.

Assagir, rendre sage.
Attiltrer, envoyer, adresser.
Attraits, amorces.
Attrempé, tranquille; posé ; l'auteur fait allusion en même temps au mot *trempé*, qui signifie mouillé. (Nouvelle xxiii.)
Aubins, blancs.
Avallée, tombant, pendant.
Averlan, rusé compère.
Avertin, maladie d'esprit, vertige, manie, caprice. Comme on croyait que les gens maniaques avaient un ver dans la tête, on a aussi donné le nom de *ver-coquin* au *vertigo*. On invoquait saint Avertin contre l'avertin, de même sainte Claire contre les maux d'yeux et saint Genou contre la goutte.

Badin, fou.
Baguenauldes, jouets d'enfant, niaiseries.
Baller, danser.
Bandoulier, voleur de grand chemin. Ce mot, à l'origine, désignait spécialement les voleurs des monts Pyrénées.
Banniere, morceaux de drap, de franges ou de rubans, qui restent après que les vêtements qu'un tailleur a été chargé de faire sont terminés. Les tailleurs étaient jadis accusés de faire la bannière sans vergogne. « Deffendu et deffendons aux crosques-prunes, *id est* tailleurs ou couturiers, à s'épargner à faire de bonnes et plantureuses *bannieres*, principalement quand l'etoffe le merite. » (*Rec. de plus. pièces burl. et divert.*, p. 30.) Dérober la bannière n'est pas voler, selon les casuistes : « Il faudra demander à ce tailleur s'il a retenu, pour se les approprier, des restes d'un prix notable, auquel cas il est coupable d'un vol grave *en soi*. Nous disons *en soi;* car si le tailleur répondoit : Je ne reçois pas un salaire convenable, et cependant je ne puis, sans grave inconvénient, refuser le travail... *selon de graves théologiens, ce tailleur est excusé du péché et de la restitution.* » (P. 521, traduction extraite de l'ouvrage : *Découvertes d'un bibliophile, ou Lettres sur différents points de morale;* Strasbourg, Silbermann, 1843, in-8, p. 26.)
Barbue (jeu de). Il n'y a point de jeu de ce nom. « *Barbue,* de même que *perpétuelle*, est l'épithète d'enfance, pour donner à entendre que ces vieillards qui s'amusent à chercher la pierre philosophale sont des *enfants barbus,* des *vieillards en enfance*, *bis pueri senes.* » (Falconnet.)
Barquerolle, gondolier.
Barretades, coups de barrette. La barrette est une sorte de chapeau.

Bassecontre, seconde basse.
Batteler, dire des sottises, radoter.
Battre, forger.
Baudouiner, péter.
Beguois, langage de bègue.
Bénéficié, pourvu de bénéfices.
Besiatz, douillets, difficiles, paresseux.
Besongnes, affaires, meubles.
Bestial, bétail.
Bigearre, bizarrerie.
Bigne, bosse, blessure.
Blanc, but.
Blanque, loterie.
Blason, portrait, figure. Trait de satire, épigramme.
Bobelinez, rapetassés.
Borde, petite métairie.
Bottines, sorte de guêtres de cuir. Par extension, ce nom fut ensuite appliqué à une espèce de chaussure.
Bourre (testonner la), pousser la balle du jeu de paume, faite de débris de laine. Plus anciennement, *testonner*, dans la bouche des barbiers, c'était accommoder promptement et proprement la tête d'un client. « Le chat ne se jettera pas seulement sur un petit chien pour le pigner et testonner de ses douces pattes, mais s'osera bien jetter dessus un gros mastin. » (Viret, *Le Monde à l'empire*, édit. de 1579, 288.)
Brave, orgueilleux, outrecuidant, piaffeur.
Braveté, élégance.
Brichet, pour *bourrichet*, couleur grise tirant sur le roux, en patois poitevin. C'est l'habitude générale dans le Poitou que les laboureurs chantent pendant le travail des refrains à l'adresse de leurs animaux, pour les exciter. Voici l'un de ces refrains :

Levreâ, Noblet, Rouet,
Hérondet, Tournay, Cadet,
Pigeâ, Marlecheâ,
Tartaret, Doret,
Eh ! eh ! eh ! man megnon !
Oh ! oh ! oh ! man valet !

Brigandine, sorte de cuirasse, arme défensive des voleurs de grand chemin.
Buccine, trompette.
Buffeter, altérer par un mélange d'eau. Voy. Cotgrave.

Cachemouchet, jeu de cache-cache.

Cacque, sorte de mesure, quart de muid.
Cagnesque, langage de chien.
Caillettois, langage de Caillette ou de fou. Gabriel Naudé, p. 52 de la seconde édition de Mascurat, parlant de Cayet, renégat huguenot, l'appelle Caillette, et plus loin joint à ce nom les épithètes de crédule et de fou ; il pensait au fou de François Ier.
Calemart pour *Galimard*, étui d'écritoire.
Cameristes, compagnons de chambre.
Ça mon. — Var. : *Ce fais mon !* — *C'est mon !* — *Assavoir mon !* — On a dit aussi *saimon, samon, cesmon*. *C'est mon* équivaut à « en vérité, or donc ». Voy. Tallemant, édit. Paris, IV, 84.
Camus, confus.
Cancre, chancre.
Capellans, chapelains.
Caporal, de l'italien *caporale*, chef d'une escouade. Ce mot ne commença d'être employé qu'au commencement du XVIe siècle.
Caresme-prenant, mardi gras.
Carraque, sorte de navire, petit vaisseau.
Casser, manger avec gloutonnerie.
Cauchois, patois du pays de Caux.
Caudelée, sorte de brouet, de chaudeau, qu'en certains pays on offrait aux nouveaux mariés le lendemain de leurs noces.
Causer, motiver.
Caut, fin, adroit.
Cautelles, ruses.
Caver, creuser.
Celiques, célestes.
Chaille, importe. Voy. *Chaut*, autre temp du même verbe.
Chamailler, travailler.
Chambre jacopine, chambre nattée comme celles des jacobins, ordre de moines dont les mœurs relâchées et le bien-vivre étaient cités proverbialement.
Charbonnées, carbonnades.
Chattonnie, tromperie, diablerie.
Chaucher, chevaucher.
Chaude (a la), à l'improviste.
Chaut, importe.
Chere, mine, figure.
Chevance, gain, fortune.
Chicheté, avarice, mot encore usité dans quelques patois.
Cinquailles. Voy. *Quincailles*.
Clabaux, chiens de chasse, aboyeurs.
Cochet, petit coq.
Cole, colère.

COLLATION, faire collation d'une bourrée, apporter un fagot.

COLONNEL. Ce mot, avec lequel on était encore si peu familiarisé au XVIIe siècle, que l'Académie l'oublia dans la première rédaction de son dictionnaire (Furetière, *Nouv. rec. des Factums*, Amst., Des Bordes, 1694, I, 16), vient, selon l'étymologie la plus raisonnable (il en est de ridicules, voy. celle de Brantôme, au discours des *colonnels* français), de l'italien *corno*, corne, pointe, et métaphoriquement aile d'armée ; les Français en firent cornel et cornette. Le mot *coronel, colonel*, après avoir désigné et le corps et le chef du corps, a fini par ne conserver plus que ce dernier sens.

COMPAGNABLE, sociable.

COMPOS, almanach contenant des observations astronomiques.

CONDEMNADE, sorte de jeu de cartes à trois personnes, qui avait quelque rapport avec notre lansquenet. Parmi les épitres de Cl. Marot, il en est une « qu'il perdit à la condemnade, contre les couleurs d'une damoyselle. » (Ed. in-4°, t. I, p. 425.)

CONNILZ, lapins. Des Periers joue sur ce mot et lui donne un sens grossier. Voy. une nouvelle fort amusante faite tout entière sur *connil*, dans les deux acceptions qu'emploie ici notre conteur : *Les Discours facétieux et très-récréatifs*, Roan, 1610, p. 34.

CONSONNER, ressembler.

CONTENT, contentement.

CONTREPOINCT, sorte de composition musicale, est pris aussi dans le sens de concert.

CONTREPORTER, colporter.

CONVERSER, demeurer, vivre.

CONVIS, repas.

COPIEUX, badaud; seulement, le copieux imitait le plus souvent dans l'intention de se moquer. G. Chapuis emploie *copieux* dans le sens propre de badaud, benêt. Voy. Nouv. VIII de sa IVe Journée (*Les Facetieuses Journées*, Paris, Houze, 1584); voy. aussi Crapelet, *Prov. et Dict. popul.*

COQUELINEUX, irritable, bourru.

COQUIN, gueux, mendiant; la poche du *coquin*, c'est sa besace.

CORPORAUX, vêtements et ornements sacerdotaux.

COURÉE, ou *corée*, ou encore *fressure*. On appelle ainsi le cœur, le foie, le poumon du mouton ou du veau.

COURRATIERE, courtière.

COURTILZ, petits jardins.

COURTISAN, patois, langue courtisanesque.

COUSTEAUX (JOUER DES), s'amuser aux basses danses. La *danse trévisaine*, comme dit le *Joyeux Devis*, LXXVII ; la *danse du loup*, celle *de l'ours*, comme dit le peuple, sont de basses danses

Boccace parle de la *dansa trivigiana,* journ. VII, nouv. VIII.

CREDITEUR, créancier.

CRESPÉ, frisé.

CUISINE, graisse, embonpoint.

CULY. Dans cette phrase : « Ah ! vous *culy* », l'Ecossais voulait dire : Vous culetez ! « Le *crissare* des Latins, dit La Monnoye, étoit pour les femmes; *cevere,* pour les hommes; le français *culeter* se dit des hommes et des femmes. »

DAM, dommage.

DANDRILLES, voy. *Tesmoings.*

DEA, forme abrégée de *déable.* On a dit plus tard *da.* L'étymologie de ce mot a été fort contestée. (Voy. Génin, *Farce de Pathelin,* 1854, in-8, p. 295.)

DEFFAIRE, débarrasser.

DEHAIT, adj., léger, joyeux. — *De hait* (adv.), volontiers, de bon cœur, promptement.

DÉLIVRE, libre.

Quelquefois, de tout soin delivre,
D'un plus chault habit revestu,
Il list dedans quelque bon livre.

(*Les Plaisirs du gentilhomme champestre,* 1583, p. 10 v°.)

DEMENTER (SE), se déjeter.

DEMEURER, tarder.

DEMY-CEINT, ceinture pour la taille, ordinairement ornée de plaques d'argent.

DEPARTIR, partager.

DESJEUNÉE, nourrie.

DESPENCE, cuisine, ou mieux, sorte d'office.

DESPESCHER, délivrer, débarrasser.

DESPIESE, déplaise.

DESSAISONNER, faire quelque chose hors de saison.

DESTOURBÉE, troublée, dérangée.

DESTROICTS, vallons.

DEVANT, en avant !

DICTON, arrêt.

DIESBES, diables.

DIFFAMÉE, souillée.

DIVERTIR, écarter, détourner.

DOUBLE, pièce de cuivre valant deux deniers.

DOUBTANT, redoutant, craignant.

DOUET, petit cours d'eau.

DOUZIL, fausset.

DRAPEAUX, linges.

DRONOS, coups de poing; mot gascon qui, dit-on, vient du celtique.

DYA, cri des charretiers pour faire tourner leurs chevaux.

EGOSILLER, couper la gorge.

EMPEINCTE, peut-être faut-il lire *empreincte*. *De ceste empreincte* signifieroit « sous cette impression ». (Nouvelle LXXIV.)

EMPESCHÉ, occupé.

EMPLOITTE, emplette, achat.

ENSEIGNES, preuves, signes.

ENTENTE, attention.

ENTENTIF, attentif.

ENTRÉE DES JEUX, prologue des mystères, sotties, etc.

ENTREGENTER (S'), avoir de l'entregent.

ENVIRON, autour.

ENVIZ, à contre-cœur.

ERRENÉ, éreinté.

ESBAT, sorte de chasse à courre.

ESCARABILHAT, hardi avec une sorte de jactance : « Il alla trouver un frere *escarbillat* qu'avoit la fille. » Chapuis, *Les Facetieuses Journées*, 186 v°. — On retrouve plusieurs fois ce mot dans les propos rustiques de Du Fail; il a fini par ne signifier plus qu'un imprudent, un étourdi.

ESCHALIER, clôture d'un champ faite d'échalas. Ce mot est encore aujourd'hui usité en Bretagne pour désigner la barrière de bois qui borde un champ du côté du chemin ou qui le sépare d'une propriété voisine. On paraît avoir aussi nommé eschalier le talus où cette clôture est plantée.

ESCHANSONNER, faire l'essai, comme l'échanson qui déguste le vin avant de le servir.

ESCUS PISTOLETS. Voy. *Pistolets*.

ESGRAFFIGNER, égratigner.

ESPARGNE (A L'), avec parcimonie.

ESPAULÉ, bossu.

ESSOREILLER, couper ou arracher les oreilles, sorte de supplice encore usité chez les sauvages. Après la victoire, les Tartares, il y a un siècle, remplissaient quelquefois de grands sacs d'oreilles d'hommes. A Paris, l'essoreillement s'exécutait au carrefour dit *Guigne-Oreille*, puis *Guillori*, près la Grève.

ESTEUF, balle de jeu de paume.

ESTRIVER, contester, débattre.

ESTUVER, échauffer.

Facque, poche.
Factions, tournois, faits d'armes, expéditions, entreprises.
Fafelu, dodu.
Fallace, tromperie, fourberie.
Famulé, livré aux valets.
Famulus, valet.
Fantasier, songer, penser.
Fantastique, fantasque.
Farcime de ferine, pâté de gibier.
Figue (ma), ma foi!
Fillet, fil.
Flannetz, petits flans.
Fongner, gronder, rudoyer. Voy. la ballade *Bon temps* dans les Œuvres de Roger de Collerye.
Forcluz, privé, exclu.
Fouir, fuir.
Fouler, mettre à contribution.
Fournayer, user de fourneaux.
Frementin, couleur paille, en patois poitevin.
Frisque, vif.

Galochers, écoliers portant *galoches*, sorte de brodequins qui se mettaient sur la première chaussure pour la préserver de la boue et de l'humidité.
Garea, bigarré.
Garrot, trait, flèche, dard.
Gastadours, pionniers.
Gauffriers (donner ès), faire le déduit.
Glout, ellipse, pour glouton.
Gobe, orgueilleuse.
Gobeaux, morceaux.
Godé, pour *guedé* ou *godet*, veut dire rouge de vin, en Bourgogne.
Gourriere, brave, à la mode.
Gratifier, être agréable.
Grevances, misères.
Grillons, au figuré, fantaisies d'amour, convoitises.
Grimaulde, science des grimauds; études élémentaires.
Guarisseurs, médecins.
Guerdon, récompense.
Guespine, médisante, hargneuse. On n'a pas encore donné une explication satisfaisante de ce mot, qui ne s'applique qu'aux Orléanais et en mauvaise part. Le plus grand nombre le fait venir de *vespa*, guêpe, basse latinité. On regarde le guespin

comme mutin et ami des rixes. Voy. Valois, *Notice des Gaules*, le *Mercure*, mai et septembre 1732 ; Crapelet, *Prov. et dict. au XIII*^{e} *siècle*, 1831, in-8°, 107.

HACQUEBUTE, arquebuse.
HARDY ou *ardy*, liard, en patois toulousain.
HARER, crier haro.
HARIER, tourmenter, harceler.
HAU, cri des charretiers pour faire arrêter leurs chevaux.
HAY, cri des charretiers : *allons! vite!* — Haye avant!

> *Je ne sçay; toujours hay, avant!*
> (Vers 117 de la *Farce de Pathelin.*)
>
> *Hay avant! c'est assez presché!*
> (*Farce du Marchand de pommes.*)

HILLOT, mot gascon, pour *fillot,* petit garçon, d'où l'on a fait filou.
HONGNER, murmurer.
HOUOIS, cri des charretiers.
HOUSER, chausser le *houseau,* botte qu'on mettait par-dessus le bas et le brodequin léger, pour voyager.
HUBIZ, bien nourris, gaillards.
HUIS, porte.
HUMEUR, humidité.
HUY, aujourd'hui.

ILLEC, là.
IMPERITE, ignorante.
IMPETRER, obtenir.
INÇOIS, AINÇOIS, mais.
INFAME, ignorant.
INFANDE, dont on ne peut parler sans horreur.
INSTRUMENS, acte, mémoire, terme de pratique (*instrumenta*).
INSULSE, impertinente.
INTERMIS, interrompu.
IRACOND, impétueux, colérique.

JA, déjà.
JACQUES DE-MAILLES, jaquette ou cotte de mailles.
JANIN, oie mâle.
JASERAN, collier d'or en fines mailles serrées.
JENNETTE, genète, plante à fleurs bleues.
JETTONS, rejetons.

Jouxte, près de.
Juc ou *jouc*, juchoir, perchoir.

Lancespessades, plus fréquemment *anspessades*. Ce mot vient de l'italien et veut dire *lance rompue*. Il ne se naturalisa en France qu'à l'époque des guerres d'Italie, sous Charles VIII. La lance-rompue était un cavalier démonté, qui, propre encore au service, allait en demander dans l'infanterie. On lui donnait un grade inférieur à celui de caporal. Il y avait encore des anspessades dans l'armée au XVIIIe siècle.
Langarde, bavarde, méchante langue.
Lansi, esquinancie.
Lay, laïque.
Lèches, miettes, petits morceaux.
Libéralement, librement.
Liette, layette, sorte de petite boîte.
Ligneul, gros fil à l'usage des cordonniers.
Limande, ais, pièce de bois longue et plate.
Lopin, pièce, morceau. Le sens de ce mot, à l'occasion, prenait de l'extension.
Los, gloire, renommée.
Luicte, lutte.
Luiteurs, lutteurs.
Lutté, formé avec l'enduit chimique appelé *lut*, qu'on employait pour les cornues et alambics.

Magnifier, exalter.
Maistrie, pouvoir, autorité.
Malaisé, disgracieux, infirme, contrefait.
Malier, cheval de somme, ainsi nommé parce qu'il portait habituellement malles et paquets.
Mananda, exclamation qui paraît être une ellipse de ces trois mots : *Mon âme dà !*
Manipule, pincée, nom d'une petite dose en pharmacie.
Marmiteux, piteux. Faire le marmiteux, feindre la misère.
Massue, marotte de fou.
Maudolent, fâché, furieux.
Mercière, marchande.
Meschantement, méchamment.
Meshuy, aujourd'hui.
Mespartir, intervertir.
Mestier, besoin.
Meurdri, meurtri.
Mignoter, faire le mignon, être mignon.

Minimes, notes de musique; la minime se nomme aujourd'hui blanche.

Missères, messires, pron. à l'italienne.

Mistes, faits avec art, soignés.

Montoir, marche ou borne près de laquelle venaient se placer les chevaux et mules, pour la plus grande commodité de ceux qui les voulaient monter. Tallemant nous conte l'anecdote d'un cavalier qui fit la route à pied faute d'un montoir (Hist. de Racan). On comptait au milieu du XVI[e] siècle un fort grand nombre de montoirs dans les rues de Paris; Charles IX, par un édit du 29 décembre 1564, en ordonna la démolition, ainsi que de toutes les autres saillies des maisons. Voy. aussi le *Baron de Fœneste,* édit. Mérimée.

Montres, promenades que les acteurs des mystères et farces faisaient en costume pour annoncer leurs représentations, revues, parades.

Morgue, maintien, contenance.

Mormonner, marmotter.

Morrion, sorte de casque noir.

Moyens, intermédiaires.

Noiseux, querelleurs.

Notable, axiome, maxime.

Nugigerulle, sotte.

Ordre, élégance du vêtement.

Orendroit, à cette heure, maintenant.

Orrons, entendrons.

Oulle, pot ou marmite, expression gasconne.

Ouvrer, travailler.

Ouvroir, boutique.

Pageois, langage ou contenance de page.

Palombes, pigeons ramiers.

Papegay, perroquet.

Pare, prépare.

Parier, égaler.

Partir, partager.

Partir, finir.

Pasquin ou plus fréq. *pasquil,* satire qu'on attachait à la vieille statue de Pasquin, à Rome.

Passe-pieds, sorte de danse bretonne.

Pedissèque, servante.

Pelixes, perdrix.

Pendants, bourses de luxe qu'on suspendait à la ceinture.
Peneux, confus, honteux.
Peringues, pigeons sauvages.
Perot (gay comme), *guaillard comme un pere,* dit Rabelais, liv. IV. chap. xxiv ; c'est-à-dire comme un moine. Cette expression s'employait communément : « Je l'allay visiter, et au bout de trois jours le rendist guay comme Perot. » (*Apologie pour Hérodote,* chap. xvi.) L'interprétation de La Monnoye n'est que spirituelle : « Ce mot fait allusion à *pet* et à *rot*, les deux choses du monde les plus gaies : un *pet* et un *rot* chantant l'un et l'autre du moment de leur naissance jusqu'à leur mort. »
Petitesse, enfance.
Picquardans, raisins qui fournissent un vin blanc estimé. Voy. Cotgrave.
Pique-bœuf, laboureur qui se servait d'une longue pique pour aiguillonner ses bœufs.
Pieça, déjà, il y a longtemps.
Pigeonnerie, caresse, baiser, par allusion aux gentillesses des colombes.
Pigne, peigne.
Pipée, tromperie.
Pistolets, demi-pistoles. « Adieu mes gentils pistolets. » (*Adieu du plaideur à son argent : Var. hist. et litt.*, II, p. 198, dans la Bibliothèque Elzevirienne.)
Pitancier ou *cellerier*, sorte d'économe.
Pitrasse, piètre, affligé ; *chere pitrasse*, piteuse mine.
Planchette (faire), seconder, favoriser.
Plataine, patène.
Plaudez, pour pelaudez, battuz, ecorchez.
Pleiger, tenir tête, rendre la pareille.
Poche, besace, sac de mendiant.
Potence, béquille.
Poupins, coquets.
Pourchas, poursuite, sollicitation, demande.
Prefix, prescrit, assigné.
Premier, d'abord.
Premis, mis en avant.
Preoccuper, se ménager, se rendre favorable.
Presence, compagnie, assistance.
Presenter, faire des présents.
Prime-face, à première vue.
Prinsault (de), de prime saut.
Privé, particulier.

PROLATION, prononciation.
PROPRIETAIRE, qui est propre, personnelle.
PROU, avantage, bien, profit; *adv.*, il signifie assez, beaucoup.
PURGER, disculper.

QUANT ET QUANT, avec, en outre.
QUANT QUE (quan*tum*, *cum*que). « Ils ne savent pas *quant que* l'on fait. — Je donne au diable tout *quant qu'*il y en a sous mes deux mains. » (*Quinze Joies de mariage*, éd. P. Jannet.)
QUARTE, mesure de liquides tenant quatre chopines.
QUER, car.
QUERIMOINE, plainte en justice, instance, terme de cour ecclésiastique.
QUERITUR, on demande; formule des élèves de philosophie.
QUIGNET, coin, retraite.
QUILLARD, jeu de quilles.
QUINQUAILLE, vieille monnaie, quincaillerie.
QUINTESSENCE, la cabalistique, sciences occultes.

RACQUE, en général mare pleine d'eau bourbeuse, ici cuve contenant la vendange.
RAISON, permission.
RAMENTANT, pour *ramentevant*, rappelant.
RASSOTTE, radote. Voy. aussi *Rassotté*, radoteur (*Cymbalum*).
RATEAU, sorte de poire d'hiver.
RATELÉE (DIRE SA), conter ce qu'on a sur le cœur, défiler son chapelet, vider son sac.
REBOUCHER, retrousser.
REBOURSE, revêche, colère.
RECHERCHER, demander raison à.
RECIPE, ordonnance de médecin, parce qu'elle commençait par ce mot, qui veut dire *prenez*. Des Periers a dit aussi *receuz* :

Aimez, prisez, receuz de guarisseurs.

RECORDS (ÊTRE). garder souvenance.
RECOURSER, recorser, retrousser.
RECRUE, fatigue, lassitude.
REFAIT, en bon point, en bonne santé.
REGNARDOIS, langage de renard. Des Periers affectionne cette forme de dire : *vieillois*, *cailletois*, *villenois*, se trouvent également dans ses ouvrages.
RELIGION, couvent, monastère.
REMOT, éloigné.
REMUEMENT, déménagement, enlèvement.

RENCONTRES, bons mots.
REPOUSSOIRS, piéges à renard qui repoussent avec violence au moindre choc.
RESTIVETÉ, entêtement.
REVEIL, sorte d'aubade.
RIFFLER, lever, voler. Voy. Fr. Michel, *Dict. d'argot*, p. 359.
RIOTTES, discussions, luttes.
ROBER, voler :

> *Les gros larrons sont ententifs*
> *De poindre et robber les petits.*
> (*Fabrique des excellents traits de vérité.*)

ROLET, petit rôle, cahier.
ROMPRE (SE), se faire une hernie.
RONFLE, sorte de jeu de cartes.
ROUVERGANS, raisins qui fournissent un vin blanc estimé.
RUFFIEN, entremetteur, homme débauché, vil proxénète, de l'italien *ruffiano*.
RUSTRERIE (FAIRE), vivre joyeusement.

SADINETTE, gracieuse, avenante, le contraire de *maussade*, son composé.
SAU, sol, rez-de-chaussée.
SAUGRENÉE, plat de légumes cuits dans l'eau, puis assaisonnés de sel et d'huile.
SAVOURET, bon mot.
SAYE, sorte de justaucorps.
SAYON, pourpoint à basques, attaché aux chausses avec des aiguillettes; cette mode a duré jusqu'au milieu du XVII[e] siècle.
SEC, exclamation équivalant à : « Voilà qui est dit sèchement, sans assaisonnement. »
SEILLE, seau.
SÉJOUR, paix, repos.
SELLE, chaise.
SEMONCE, invitation.
SERVE, garde.
SI, pourtant.
SIBLER, siffler, en patois poitevin.
SOLLICITEUR, agent d'affaires, mandataire.
SORTE (GENS DE), personnes de qualité.
SOUEFVEMENT, doucement.
SOUEVE, caressante, douce.
SOULAS, joie, plaisir, divertissement.
SPEROLLANS, raisins qui fournissent un vin blanc estimé.

Style (le), en patois juridique c'est la procédure.
Styptiques, astringentes.
Suffisance, capacité, valeur.
Surceint, vêtement de dessus, sorte de *surcot*, en étoffe de prix.
Sus, avant; *à sus*, en avant.

Tables, sorte de jeu nommé dans l'antiquité *diagrammisme* ou jeu des soixante tables. Notre jeu de dames ressemble aux tables.
Tabuter, frapper, heurter.
Talaires, talonnières.
Tandis, pendant ce temps, expression usitée jusqu'au XVIIe siècle.
Tansons, querelles, disputes.
Tartre bourbonnoise, bourbier. Les routes du Bourbonnais, famées pour leur mauvais entretien, se trouvaient coupées par de vrais cloaques. Voy. *Pantagruel*, liv. II, chap. xvi.
Ternes, six; terme du jeu de trictrac lorsque les dés amènent deux trois.
Tesmoings, testicules.
Testonner. Voy. *Bourre*.
Tetricité, tristesse.
Tetrique (front), mélancolique.
Tine, vaisseau pour porter la vendange.
Tire, trait.
Tirer, travailler.
Tout (du), tout à fait.
Touiller (se), se salir.
Tourdions ou *Tordions*, tours, friponneries, plus généralement danses, rondes, et quelquefois les basses danses.
Tout quant, tout ce que.
Traire (se), se retirer.
Travailler (se), se tourmenter.
Trévisaine (danse). Voy. *Cousteaux (jouer des)*.
Trompe, toupie, sabot. Dans Rabelais, à propos d'un pauvre diable d'amoureux associé d'une grosse maîtresse, on demande si le fouet d'un tel amoureux est suffisant pour mener une pareille toupie. — Il faut lire *trompe* (t. II, 54, des *Mém. de L'Estoile*, édit. Dufresnoy) dans cette phrase : « Continuation du grand lugubre des pages de madame de Mercure sur l'inégalité du fouet de monsieur à la *troupe* de madame. »
Tuppins, manants.

Verge, caducée de Mercure.
Vicié, atteint d'un vice.
Vie, via, chemin : « Ça, allons, *vie*; mais qu'on se hâte. » (*Contes*

d'Eutrapel.) Il faut rapprocher ce mot de *Avoy!* interjection fréquente dans certains écrivains du XVe siècle. « *Avoy!* monsieur, fait la nourrice. » « *Avoy!* m'amie, fait-il. » (*Quinze Joyes de mariaige.*) A voie! allons! en route!

Villoniques (tours), friponneries.

Violeur, joueur de viole.

Vermenier, souillé de vermine, et, par suite, engeance maudite.

Vieillois, langage des vieillards.

Villenois, langage de villain.

Voirre, verre.

Voise, aille.

Voisiné, voisinage.

Vioges, intrépides marcheurs.





TABLE

DU SECOND VOLUME

Pages



IMPRIMÉ PAR JOUAUST

POUR

LES CONTEURS FRANÇAIS

PARIS, M DCCC LXXV



